

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

Higgs
007

CALCULÉ

CEYLAN

0073/1286

IM DU

SAVOIR-VIVRE

EN FRANCE

AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

(par la C^{tesse} de Bradi)





DU SAVOIR-VIVRE

EN FRANCE

AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

STRASBOURG, impr. de V.^o BERGER-LEVRAULT.

DU
SAVOIR-VIVRE
EN FRANCE

AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE,

OU

INSTRUCTION D'UN PÈRE A SES ENFANTS.

PAR

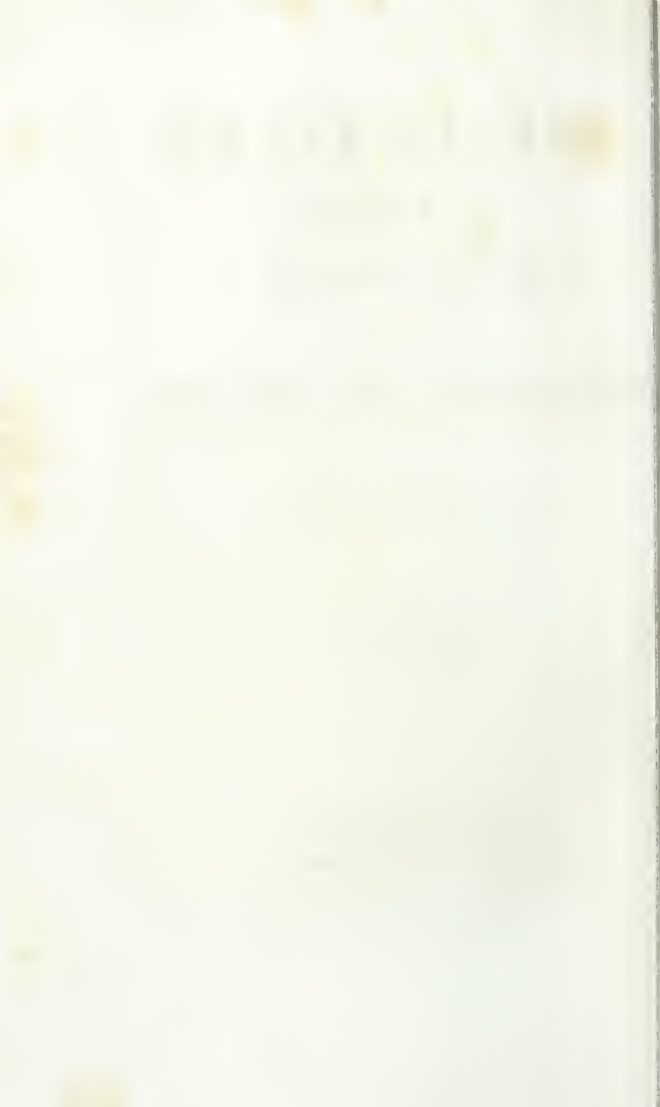
M.^{ME} LA COMTESSE DE B.....

/////////
Deuxième Edition.
/////////

STRASBOURG,

Chez V.^c LEVRAULT, rue des Juifs, n.^o 33.

1841.



DU SAVOIR-VIVRE

EN FRANCE

AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

INSTRUCTION PATERNELLE A LÉON ET A THÉRÈSE.

INTRODUCTION.

JE vous sais gré, mes enfants, d'avoir recours à moi, même dans les occasions qui vous semblent peu importantes. Vous devez me donner votre confiance, je dois y répondre : c'est une obligation réciproque de tous les moments, et sans distinction de circonstances. Croyez-vous donc d'ailleurs qu'il puisse jamais être indifférent de faire *bien* ou *mal* quoi que ce soit ? Les bons esprits sont tellement per-

suadés du contraire, que lord Chesterfield, alors qu'il était ministre du roi d'Angleterre, consacrait une partie de son temps à écrire à M. Stanhope, son fils, âgé de sept ans, sur des sujets qui paraîtraient puérils au plus grand nombre, mais que lui, homme d'État, homme du monde, considérait comme graves; ses lettres sont remplies d'avis sur la manière d'entrer dans un salon, de s'y asseoir, d'en sortir; sur le maintien qu'on doit avoir à table, au spectacle, à la promenade, à l'église: rien n'est oublié, pas même le conseil de se *moucher* souvent, proprement et sans bruit.... Vous êtes capables de rire à cette injonction? et moi, je n'y vois qu'une sollicitude paternelle qui s'étend à tout, qui détaille tout, et qui veut trouver la perfection dans l'objet de sa tendresse. Ainsi que vous, mes enfants, M. Stanhope était élevé loin de son père; mais il n'avait pas, comme vous l'avez eu, le bonheur de vivre auprès d'une grand'mère attentive et instruite, et lord Chesterfield se défiait des gouverneurs et des précepteurs. J'ai dû être plus tranquille: cependant je vous avoue que lorsque j'ai su que la santé de votre

grand'mère s'altérait assez pour que vous, Léon, vous fussiez envoyé au collège, et vous, Thérèse, dans une pension, j'ai craint pour tous deux. Vous aurez acquis un peu de science peut-être; mais vous savez depuis longtemps que je distingue l'instruction de l'éducation, et que si l'une des deux manque à mes enfants, je ne serai point satisfait : vous partagez cette opinion, puisqu'au moment de venir à Paris, vous vous inquiétez de la manière dont on y parle, dont on y agit, et me demandez à ce sujet la plus longue *lettre possible*.... Il est vrai, entre une petite ville de l'ancien Limousin et la capitale d'un État en possession, depuis plus de deux siècles, de donner des lois à la société civilisée de l'Europe, il doit exister quelques différences; mais elles portent sur des coutumes, sur des usages, qui s'étudient facilement, et dont la moindre bonne volonté s'empare à l'instant même. C'est à cette extrême facilité d'acquérir le ton et les manières qui lui plaisent, que l'on doit attribuer la sévérité de la bonne compagnie pour les gens qui négligent ou dédaignent de se soumettre à ses lois.

En effet, a-t-on le droit de se plaindre du monde, quand il consent à juger d'après le maintien les discours et les actions publiques? On s'est récrié sur la tyrannie d'une portion de la société qui classait les personnes, disait-on, d'après une expression ou d'après une révérence; mais que deviendraient des milliers d'individus, si, pour être admis dans cette société, il fallait qu'ils eussent donné des preuves de vertu, de savoir, de tous ces mérites qui demandent un long examen? On use de précaution quand il s'agit du choix d'un ami; mais pour remplir son salon, inviter à un concert ou à un bal, il est inutile de prendre tant de soins : une demi-heure de conversation suffit pour engager à contracter une relation; et l'intimité lui succède, si le temps découvre que le fond répond aux apparences. Ce n'est donc pas la frivolité, mais la bienveillance, l'amour social, qui ont amené l'habitude de juger d'abord superficiellement. Enfin, en supposant que la bonne compagnie eût tort à cet égard, ce tort est devenu un droit que l'on ne conteste pas quand on peut y satisfaire. Au lieu de déclamer contre une

exigence qui se contente à si peu de frais, la majorité doit la bénir; car c'est pour elle sans doute que les choses ont été ainsi convenues. Mais, s'écrie-t-on, on condamne, on absout sur un mot, sur une tournure de phrase déclarés de mauvais goût, et cette décision arbitraire de quelques cercles, a-t-on pu la connaître dans un collège, au fond d'une province, pour s'y conformer, et paraître ainsi appartenir à cette bonne compagnie dont il est si flatteur de faire partie? A cet égard, ainsi qu'à beaucoup d'autres, un esprit juste donne beaucoup de sagacité. Le désir d'être *bien*, de faire *bien*, corrige de la présomption, rend docile aux conseils et les fait rechercher; en matières de coutumes, d'usages, de façons polies, vouloir s'instruire, c'est à peu près être instruit. Heureux le père dont les enfants n'ont besoin que de semblables leçons!

Savez-vous, mes enfants, d'où proviennent les manières exquises, les manières qui charment? D'une vertu inhérente à la nature humaine, d'une vertu évangélique par-dessus toutes les autres, de la *charité*.... Un homme

de beaucoup d'esprit ' l'a dit : la véritable politesse vient du cœur.

Qu'est-ce en effet qu'être parfaitement *poli*, sinon éprouver le désir d'être utile, de plaire; et de se résoudre à faire, pour y parvenir, une foule de concessions et de sacrifices agréables aux autres, et qui les convaincront que nous préférons leur satisfaction à la nôtre? Que dit de la charité un des plus beaux, un des plus profonds esprits des anciens siècles²; *Elle est patiente, douce, supporte tout, souffre tout; ne se pique, ne s'aigrit de rien, ne soupçonne point, ne juge point; et l'envie, l'orgueil, le dédain, lui sont inconnus; enfin, elle veut que personne ne cherche sa propre satisfaction, mais le bien des autres....* En ajoutant à cela l'enseignement de quelques formules, un vrai chrétien serait l'homme le plus distingué, le courtisan le plus digne de servir de modèle que l'on pût rencontrer dans le monde.

Né vous effrayez pas de ce nom de *courtisan* : j'ai la même opinion que vous des gens qui entourent les rois; mais comme il faut

1. VAUVENARGUE. — 2. S. PAUL.

être juste d'abord, reconnaissons que le choix des expressions, l'élégance des manières, les formes gracieuses, accompagnées du maintien et du ton le plus naturel, se rencontrent surtout dans les cours.

« Comme dans un grand nombre d'hommes
 « rassemblés il y en a qui poussent toujours
 « plus loin la perfection les uns que les autres,
 « il est tout simple que les gens de la cour y
 « soient parvenus les premiers. Leurs richesses
 « leur fournissent le moyen de vivre dans la
 « mollesse, cette mollesse amène une douceur
 « de mœurs qui se montre dans toutes leurs
 « paroles et dans toutes leurs actions.... Il est
 « tout simple aussi que la noblesse de cour
 « ait un meilleur ton que celle des provinces.
 « Les gens accoutumés à rendre un culte pres-
 « que servile au prince, et souvent à ses mi-
 « nistres, doivent être exercés à cette appa-
 « rence d'oubli de soi-même pour les autres,
 « en quoi consiste la politesse et le bon ton.' »

Je ne suis point noble; mais je n'ai jamais eu l'humilité de croire que cette circonstance établit entre moi et ceux qui comptent une

1. Le baron de BESENVAL.

longue suite d'aïeux, quelque différence inquiétante pour mon amour-propre; et je n'ai pas hésité à épouser votre mère, bien qu'elle fût d'une des plus illustres maisons de France. De son côté, elle ne pensa point que ma fortune, immense alors, me donnât le droit de m'arroger une supériorité odieuse dans la vie intime, et n'imagina pas plus devoir me refuser, parce que j'étais riche, que je n'avais imaginé de l'éviter, parce qu'elle était *demoiselle*. Tous deux nous savions que la naissance et la fortune, ces biens dus au hasard, étaient souvent le partage de la sottise ou de la méchanceté; et que le mérite personnel, c'est-à-dire les qualités acquises par une volonté ferme et persévérante, classait seul les hommes; nous ne fûmes dupes ni l'un ni l'autre de ces préjugés du vulgaire, qui adore et proscrit tour à tour le gentilhomme et le banquier, et nous fûmes heureux.

Mais immédiatement après mon mariage, je remarquai dans la famille de ma femme une douceur, une élégance de mœurs, qui n'existaient pas dans la mienne. On réprimandait les enfants et les gens; on ne les grondait pas.

Jamais l'hôtel de R..... ne retentissait des cris de la maîtresse de la maison, et j'avais souvent entendu la voix de ma mère résonner dans les plus lointaines galeries de la manufacture.... Jamais, cédant à son premier mouvement d'impatience, le marquis de R..... ne châtiât ses fils; et plus d'une fois un soufflet de mon père avait précédé l'expression de sa colère.... On servait les parents de ma femme avec plus de respect et d'amour, et moins d'apparence de crainte, que les miens. Enfin, les réunions, les repas étaient aussi gais et beaucoup moins bruyants; on faisait les mêmes choses, mais d'une manière si différente et si agréable à mes yeux, qu'il me fallut avouer que si les nobles ne valaient pas mieux que les industriels, l'habitude de les dissimuler rendait leurs défauts supportables et parfois les en corrigeait. Enfin je trouvai que la vertu accompagnée de grâces, était plus aimable encore, et que de tous les privilèges que nous enlevions à la noblesse, celui de plaire à si bon marché était le plus dédaigné, quoique le plus désirable. Pensez, conduisez-vous en philosophe, mon fils, mais revêtez vos pensées

et vos actions de la politesse qui règne dans les cours ; ayez , ma fille , les principes austères de la femme forte , mais saluez comme une grande dame , et efforcez-vous d'acquérir son noble maintien , son doux parler , et cet air à la fois réservé et naturel qui révèle la modestie sans l'afficher.

Je vous ai dit que la véritable politesse était inspirée par la charité et par un bon cœur : cela est si vrai que dans mes longs voyages je n'ai jamais rencontré une religieuse qui eût de mauvaises manières , et que parmi les paysans et les ouvriers que j'ai connus , j'en ai remarqué plusieurs qui se distinguaient prodigieusement entre leurs égaux par des façons qui semblaient être le résultat d'une éducation soignée , tandis qu'elles étaient celui d'un excellent caractère. Cependant la bonne compagnie a adopté certaines coutumes , certaines phrases , certains mots , qui ne se devinent point ; une ridicule présomption en fait dédaigner l'étude , et quelquefois l'orgueil mêlé d'envie a été jusqu'à inspirer une haine qui n'avait pas d'autre fondement qu'une supériorité incontestable dans le langage et dans les manières. Déplo-

rons cette faiblesse de l'esprit humain et ne la partageons point : quant à moi, immédiatement après les patriciens qui décident du mérite des gens sur ces apparences frivoles, j'ai toujours placé les plébéiens qui se targuaient de ne pas les posséder ; et j'aime mieux me modeler sur un pair de France, quand il s'agit de relations sociales, que sur les gens qui font ses habits, ses souliers et ses perruques, bien que je vous déclare qu'il est des tailleurs, des bottiers et des perruquiers dont l'âme est plus belle que celle de plusieurs rois.... Mais nous ne faisons point un cours de morale, et je m'écarte de mon sujet.

Convenons, mes enfants, que vous ne me demanderez point pourquoi tel usage subsiste, pourquoi telle expression est réputée de mauvais goût, et pourquoi la société même qui a fait ces lois, ne les a point motivées : il en est d'elles comme des différentes langues qui se parlent sur la terre : on ne les apprend bien que lorsque l'on consent à les accepter avec ces transpositions dans la syntaxe qui nous paraissent d'abord si étranges, et ces mots si longtemps sans analogie pour nous.

« Il est assez singulier que les hommes qui
 « semblent n'avoir besoin dans leur société
 « que de se faire entendre les uns les autres,
 « aient apporté du raffinement dans la façon
 « de se communiquer. C'est ce que nous voyons
 « cependant, non pas dans l'enfance d'une
 « nation, mais lorsqu'elle est assez policée
 « pour que les arts, les sciences et le luxe y
 « fleurissent.¹ »

Depuis longtemps notre pays est arrivé à ce point ; et dès le règne de Louis XIV la France était en possession d'imposer ces lois sociales à l'Europe, ainsi que ses modes. L'Angleterre, notre rivale en tout, est venue après ; mais je crois pouvoir vous assurer sans vanité que son influence s'est moins étendue sur le continent européen que la nôtre, et que c'est presque toujours par Paris que passent les coutumes de Londres avant d'être accueillies dans les autres capitales. Ne discutons pas, je vous prie, l'importance de cette suprématie, qui ne me paraît pas toujours méritée, et que des Anglais contesteraient sans doute, et voyons ce que doivent savoir un collégien et une

1. Le baron de BESEVAL.

pensionnaire venant vivre à Paris ou sortant de la petite ville de B.

Dans mon enfance, le premier maître qui nous enseignait à lire, tenait beaucoup à ce que nous apprissions dans un petit livre, devenu assez rare aujourd'hui, et intitulé : *La Civilité qui se pratique en France parmi les honnêtes gens*. Ce petit livre contenait beaucoup d'instructions ridicules, et nous ne manquions pas de nous en moquer dès que nous avions dix ans; mais il nous enseignait aussi une foule de choses qu'il est fort bon de savoir, et que nous aurions ignorées; car à l'époque dont je vous parle, la première enfance était abandonnée aux nourrices et aux bonnes, et dans beaucoup de familles on ne dinait à la table de ses parents qu'après la première communion. Jugez de nos façons! A la grossièreté du langage de ceux qui nous élevaient, se joignait l'habitude de leur parler en maître: nous participions à la fois de l'esclave et du tyran, et si nous n'avions pas appris dans notre *Civilité* que *donner des coups de pied et se moucher avec les doigts*, étaient des actions répréhensibles, nous aurions suivi

notre inclination à cet égard, comme à beaucoup d'autres. Un sentiment de justice et de reconnaissance m'a fait rechercher ce petit livre, et je l'ai relu après avoir reçu vos lettres. Eh bien! je l'ai trouvé diffus, recommandant des usages qui ne subsistent plus, employant de vieux mots, et trop écrit dans les intérêts de l'aristocratie; mais il est bien pensé, et beaucoup moins puéril qu'on ne le croit communément; car, je le répète, ne faut-il pas tout apprendre à de pauvres enfants bannis de la chambre et du salon de leur mère? Vos premières années ont été plus heureuses, et je vous épargnerai beaucoup d'instructions données par ma *Civilité*; mais, ainsi qu'elle, je commencerai par ce que vous devez à Dieu.



DE L'ÉGLISE.



Il ne s'agit point ici de ce que vous devez croire, mais de ce que vous devez faire. Si votre conscience vous permet de visiter un temple, une synagogue ou une mosquée, votre première obligation est de n'y choquer personne, et vous vous ferez instruire des coutumes que l'on y observe. Quant à moi, qui n'ai jamais fréquenté que les églises catholiques, je ne vous donnerai d'avis que relativement aux formalités qui y sont d'usage. Se découvrir la tête, est un signe de respect que vous devez donner d'abord, même avant d'avoir mis le pied dans l'édifice, et ne fussiez-vous point catholique : il n'y aurait que de la folie ou de l'insolence à agir autrement, quand de votre plein gré vous entrez dans un lieu où l'usage exige que l'on ne soit que tête nue.

Si vous êtes avec une femme, vous lui présenterez de l'eau bénite, ayant eu soin d'ôter

vosre gant; car vous remarquerez que dans beaucoup de cérémonies religieuses, ainsi que dans les rapports matériels que l'on a avec les princes, l'étiquette exige que l'on ait les mains nues: ceci est contraire à l'usage dans d'autres occasions; mais je suppose que les gants gênant les mouvements et pouvant amener mille maladresses, on a décidé que les ôter prévient toute gaucherie.

Vous vous tiendrez debout ou agenouillé, selon comme l'on sera autour de vous. Seulement, je vous en conjure, si votre ferveur n'est satisfaite que par le prosternement, ne jetez pas un regard dédaigneux ou colérique sur ceux de vos voisins qui demeureront assis, ou se contenteront de s'incliner : permettez-vous encore moins de les avertir de changer de position. Courbez, mon fils, votre front jusqu'à terre; mais que ce ne soit pas une vaine démonstration; que votre cœur soit humble, et vous ne croirez pas avoir le droit de reprendre votre prochain. J'ai vu de ces jeunes dévots ne point imaginer que la faiblesse ou une infirmité cachée nécessitaient une position qui différât de celle qu'ils affectionnaient;

je les ai vus adresser à un vieillard ou à une femme malade ce qu'ils appelaient un *avis charitable*. Je ne crois pas qu'ils soient sortis plus justifiés que l'orgueilleux pharisien de l'Évangile. Tout en vous donnant ce conseil, je dois vous avouer qu'il m'en a souvent coûté de me taire, quand je me suis trouvé à l'église à côté de gens qui, parlant haut et sans cesse, ou croyant prouver leur ferveur en chantant plus fort que le clergé, rendaient tout recueillement impossible. Je n'aime pas non plus les dévotes retardataires, qui, pour parvenir jusqu'à leur chaise, déplacent les fidèles qui les ont prévenues, ni celles qui ne peuvent se rassasier de pain bénit, et appellent à grands cris ceux qui le distribuent, de crainte d'être oubliées. Le savoir-vivre exige que l'on ne fasse aucune de ces choses, et que l'on souffre ceux qui les font.

Lorsque vous entrez dans une église pour en visiter les tableaux ou autres objets d'art, et non pour y prier, vous devez choisir les heures où l'on n'y célèbre pas d'offices. Mais en tout temps vous devez y parler bas, y marcher lentement, n'y point donner le bras aux

femmes, et y conserver le maintien le plus réservé et le plus respectueux.

Là, comme ailleurs, la politesse consiste à se sacrifier : si vous voulez avoir l'air parfaitement bien élevé, vous céderez votre chaise à une femme, à un vieillard, qui, si leur éducation n'a pas été inférieure à la vôtre, vous refuseront, ou n'accepteront qu'après les plus vives instances, et en vous comblant de remerciements.

Je sais qu'à Paris, aux sermons de quelques prédicateurs célèbres, on est loin d'en agir ainsi; qu'hommes et femmes se heurtent, se poussent, s'injurient même parfois, et que, loin d'offrir sa chaise, on croit très-permis d'enlever, par surprise ou de vive force, celle de son voisin... Mais c'est pour vous distinguer du vulgaire que vous me demandez mes avis, et que je vous les donne. Et à cette occasion je vous prierai de ne pas ajouter foi aux gens qui répètent que notre siècle est bien loin des siècles passés pour la politesse, la courtoisie et la grâce. Non, mes enfants, ce qui était parfait en ce genre, comme en tout autre, a toujours été rare. La masse, au temps de nos

aïeux, ressemblait à la masse d'aujourd'hui; elle était égoïste, querelleuse, insupportable, et l'on a toujours *compté* les gens parfaitement aimables.

A l'église, comme partout, vous devez céder le pas aux prêtres, aux vieillards et aux femmes. Cependant, lorsque l'on se trouve dans un lieu où l'on a payé la place que l'on occupe, il est permis de la garder, et ni prêtre, ni vieillard, ni femme, ne doit consentir à un échange que vous auriez la politesse de provoquer.

Puisque nous parlons des coutumes observées à l'église, je vous entretiendrai des circonstances qui pourront vous y amener.

Je ne me rappelle pas si vous avez jamais été l'un ou l'autre parrain ou marraine. Cela s'appelle dans le monde accepter une corvée, parce que la vanité et l'avarice luttent alors dans le pauvre cœur humain.... Je voudrais bien garantir votre cœur de ce triste combat.... Je commence par vous, mon fils : pendant quelque temps encore, je déciderai seul de vos actions et pourvoirai à vos dépenses; mais il faut songer à l'époque où je jugerai convenable de vous laisser agir par vous-même,

et où vous réglerez l'emploi de votre argent.

Ceux qui vous prieront d'être le parrain de leur enfant, seront riches ou pauvres. Dans le premier cas vous devez un présent à la mère, qui consistera en quelque porcelaine, en quelque petit meuble qui puisse servir d'ornement de cheminée, et vous y joindrez des boîtes de dragées. Vous enverrez chez la femme désignée pour être votre *commère*, une corbeille contenant des gants, des boîtes de dragées et un bouquet de fleurs naturelles.

La marraine vous attendra le jour du baptême chez l'accouchée, où vous irez la prendre. Là vous donnerez de l'argent à la garde, à la nourrice et aux domestiques de la maison. Vous en donnerez aux pauvres qui sont à la porte de l'église, au suisse, au bédeau, aux enfants de chœur, et quand vous irez signer l'acte dans la sacristie, vous en laisserez sur la table, car le prêtre doit vivre de l'autel; puis vous reconduirez l'enfant chez sa mère, la marraine chez elle, et tous les ans, au premier de janvier, vous recevez une visite de votre filleul, auquel vous devez des étrennes et un présent le jour de ses noces.

La religion, en donnant un parrain et une marraine aux nouveau-nés, voulut leur assurer des protecteurs, dans le cas où, privés de leurs parents, ils auraient besoin de secours, et surtout d'instruction. On s'engage pour son filleul, on promet qu'il sera bon chrétien et honnête homme; et en effet, les gens d'honneur font tout ce qu'il est en leur pouvoir de faire pour que les enfants qui portent leur nom se conduisent bien. Mais en cela, comme en toutes choses, on ne peut vouloir que ce qui est possible. Quand on est prié d'être parrain par des gens dont on sera séparé un jour; quand on se trouve dans une situation où le nombre des filleuls est considérable, est-il possible de donner à l'âme et au corps des enfants des soins paternels, car la religion a voulu qu'un parrain fût un second père? Non, sans doute. Aussi beaucoup de personnes, effrayées de contracter une obligation, refusent-elles d'être parrains. Cependant le désir de faire ce que l'on pourra, suffit, et un refus est bien dur.... Je crois que l'on est encore plus inquiet de la dépense que des devoirs; et c'est alors, mon fils, que je vous engage à

n'être pas la dupe d'une sottise vanité. Dites courageusement aux parents qui vous inviteront : « Si vous voulez que comme chrétien je « tième votre enfant sur les fonts du bap- « tême, je suis tout prêt; mais si ce baptême « doit être une cérémonie de luxe, ne me choi- « sissez pas : il faut plus d'argent que je n'en « ai. » Si jamais vous aviez un jour une grande fortune, cette réponse serait honteuse, et vous ne la feriez pas, j'en suis certain; car ce n'est pas pour être enfoui que l'argent a été tiré des entrailles de la terre, et les riches qui ne sont pas généreux méritent le mépris; mais s'endetter, se mettre à la gêne par de la magnificence, le jour où l'on vient jurer de *renoncer aux pompes du monde*, est une stupidité ridicule. Je me trouve heureux, tout en vous enseignant les formes matérielles de la société, de vous parler des vertus et des vices qui s'y rattachent : puissé-je vous apprendre à les discerner, à les apprécier assez, pour que vous chérissiez les unes et détestiez les autres!

Pour vous, ma fille, vos devoirs quand vous serez marraine, ne différeront pas de ceux du parrain; mais vos dépenses seront moins con-

sidérables. Vous ferez un présent à l'accouchée, vous donnerez à l'enfant une robe et un bonnet, vous distribuerez de l'argent aux domestiques; mais à l'église vous ne payerez pas et vous recevrez des dragées. Quant au jour de l'an et à celui du mariage de votre filleul, vous les célébrerez, comme le parrain, par des présents. N'oubliez pas, quand vous serez marraine, qu'il y a de la convenance et de la dignité à faire savoir à l'homme qui doit être votre compère, que vous seriez blessée de recevoir aucun présent de prix, et que toutes dépenses dont vous serez l'objet, vous déplairaient : quand on pense ainsi, on est persuasive, et l'on ne contribue pas à embarrasser personne. Le désintéressement est noble dans les plus petites circonstances.

On est moins courtois dans quelques villes de province qu'à Paris, et j'en sais où, avant d'aller à l'église, le parrain s'entend avec la marraine, afin de régler les dépenses, qui se font par moitié. Vous, ma fille, ne paraissez pas étonnée de cet usage, et contribuez gaiement aux frais. Vous, mon fils, si vous le pouvez, ne suivez que la *coutume de Paris* et payez seul partout.

On ne se donne plus qu'en plaisantant les noms de *compère* et de *commère*. A cet égard l'usage a changé; car la reine Catherine de Médicis, dans ses lettres au connétable de Montmorency, ne manque jamais de dire *mon compère*.

Mais ce sont surtout les invitations des gens d'une classe inférieure et celles des pauvres que l'on redoute, et ce sont les invitations que, selon moi, il y a de la dureté à refuser. Je sais que pendant la première jeunesse on n'a pas toujours de l'argent en réserve, et qu'une dépense imprévue est fâcheuse. Encore dans ce cas-ci, mes enfants, terrassez votre orgueil; faites gaîment l'aveu de votre position, et dites : « Je vous avertis que je ne ferai pas bien les choses, que je suis sans argent.... Voyez! et surtout avertissez la commère que vous me destinez. » Cela dit, acceptez si l'on insiste. Mais si, habituellement rangés et économes, vous avez des fonds pour les occasions inattendues, employez-les alors.

Ce ne sera plus l'élégance qui présidera au choix de vos dons : vous ne devez songer qu'à être utile. Du vin, du sucre, quelques aunages

de toile, d'indienne, d'étoffe de laine, quelque ustensile de ménage, voilà les présents que vous ferez porter chez l'accouchée. Mais de quelque rang qu'elle soit, la marraine doit toujours recevoir des gants et des dragées. Toutes les dépenses, même celles de l'église, se font en proportion du rang que tiennent dans la société les parents de l'enfant.

Vous savez que ma vie a été aventureuse, que j'ai subi de grandes variations de fortune. Riche ou pauvre, je n'ai jamais eu le courage de refuser à un artisan, à un paysan, d'être le parrain de leur enfant; mais je n'ai jamais hésité de leur faire savoir ce qu'ils devaient attendre de moi. J'ajouterai que cette sincérité m'a toujours réussi, et que même dans *les sacristies*, lieux où, selon beaucoup de gens, l'avidité ne se montre pas moins que dans un bazar, je n'ai rencontré que des personnes polies et bienveillantes, quelle qu'ait été ma parcimonie.

A moins que les parents ne l'exigent, donnez aux enfants trois noms au plus. Un nom omis, ou l'ordre de plusieurs interverti, ont souvent amené la nullité des actes les plus importants et provoqué des procès ruineux.

Les mariages, les funérailles, et dans quelques professions certains événements publics, conduisent à l'église. Si vous assistez à un mariage ou à des funérailles, vous suivrez les autres, et vous donnerez à l'offrande selon votre fortune; vous éviterez de causer et surtout d'élever la voix, et vous observerez, par humilité ou par orgueil, mais toujours spirituellement, le précepte de l'Évangile : vous vous mettrez à la dernière place. Rien n'est mieux entendu. Aux cérémonies publiques, telles, par exemple, que les processions ou les *Te Deum* chantés après une victoire, les rangs sont marqués par une autorité supérieure, et un maître des cérémonies place chacun. Rien n'est si sot qu'une discussion à ce sujet, et plus ridicule que le chagrin de n'être pas *le premier*. Certaines personnes, les femmes surtout, font des méchancetés, couvent des haines qui n'ont pas d'autres motifs. L'important, c'est d'être où l'on *doit être*. Coypel, peintre estimé, soupant au Palais-Royal, M. le duc d'Orléans, au moment de passer dans la salle à manger, lui dit en le poussant : Passez donc, Monsieur Coypel, sans façon! — Mon-

seigneur, répondit le peintre en se reculant, j'aime mieux être à *ma place* derrière, que devant sans façon.

Mais toute cette modestie, qui n'est que du savoir-vivre et point une vertu, il n'est pas permis de s'en parer dans tous les cas : un ambassadeur, un député représentant un corps, seront obligés de soutenir, l'un l'honneur de son pays, l'autre celui de ses mandataires. Combien il est de bon goût de répéter alors que l'on ne forme pour soi aucune prétention, mais que, dévoué à ceux que l'on représente, on soutiendra leurs droits, quels qu'ils soient !

Je ne prétends pas vous inspirer une profonde vénération pour le cérémonial, ni pour les étiquettes de cour, dont un grand nombre ne sauraient s'expliquer et sont assez ridicules ; mais je vous prie d'examiner si partout la foule ne serait pas cohue, sans le soin que l'on prend de la classer, de la ranger, de régler les fonctions et les mouvements de chaque individu ? Il n'y aurait ni pompes religieuses, ni pompes militaires, ni fête possible et belle aux yeux, sans ordre. Ne soyez donc pas sur-

pris, si dans les temples et dans les palais on a réglé les postes et les actions, et si le temps a donné à ces règlements force de lois : ils étaient indispensables du moment où, en formant une société, chacun devait concourir à l'utilité ou à l'agrément de tous.

Ne me demandez pas pourquoi dans cette société, qui sortit d'un seul homme, les uns semblent heureux et les autres misérables, les uns commandent et les autres obéissent. Depuis bien des siècles on s'occupe de cette question, qui est encore sans réponse. J'ai pris le monde comme je l'ai trouvé, et vous engage à en faire autant. Remarquez seulement que la nature a fait des *aristocrates*, c'est-à-dire des créatures privilégiées, plus robustes, plus belles, plus intelligentes, plus courageuses que les autres; et ne vous étonnez point que les hommes aient imité la nature; l'égalité ne s'est jamais trouvée sur la terre; mais malheur à ceux qui oublient qu'elle existe devant Dieu....

Me conformant donc à ce qu'établirent en France nos aïeux, je vous conduirai de la maison de Dieu dans celle du roi.

DU PALAIS.



Si vous deviez être attaché à la personne du monarque ou à celle de quelque prince de sa famille, il vous faudrait faire une étude particulière des coutumes qui s'observent dans les palais, et que l'on résume sous le nom d'*étiquette*. Une grande partie de cette étiquette était ridicule, une autre fatigante : le tout avait été amené par des circonstances dont plusieurs sont inconnues, mais le temps avait sanctionné ces espèces de lois, et l'on était bien heureux à la cour de savoir ce que l'on devait faire, et à peu près ce que l'on devait dire. Les esprits là sont tellement disposés à l'envie et à la malveillance, qu'on ne pouvait trop les contraindre. Quelle confusion d'ailleurs dans les cérémonies, si tout n'avait pas été prévu, et si le mérite personnel eût réglé les rangs? Chacun eût voulu passer le premier. Quel embarras dans le plus petit service rendu

à la personne du roi, à la guerre, à la chasse, à table, dans l'appartement, quand tous les courtisans à la fois auraient voulu se rendre utiles? L'étiquette n'était que l'ordre, qu'il sera toujours indispensable d'établir partout où l'on réunira un grand nombre d'individus.

Mais j'espère que vous ne serez jamais attaché à aucune cour, non que je croie les gens qu'on y rencontre plus corrompus que d'autres; mais parce qu'ils m'ont paru ennuyés et plus malheureux que le reste des hommes, et que d'après leur propre aveu, tout en se plaignant de la vie qu'ils mènent là, ils ajoutent ne savoir plus vivre autre part. Permettez donc que votre père vous souhaite une profession qui vous laissera assez d'empire sur vous-même, pour que vous trouviez le bonheur dans plus d'une situation.

Cependant différentes fonctions ou quelques besoins peuvent vous obliger à paraître chez le roi et chez les princes de son sang. Vous pouvez faire partie d'une députation ou avoir besoin d'une audience. Dans ces deux cas, la personne du palais à laquelle vous vous adresserez, vous instruira des formalités particu-

lières que vous aurez à remplir; car les choses ne sont pas irrévocablement fixées comme il y a cinquante ans. La France a été république, empire, elle est redevenue royaume; elle a changé de dynastie, et chacun de ces différents gouvernements a varié dans l'étiquette. Ce qui est invariable, c'est la gravité et l'air respectueux avec lesquels on doit approcher d'un roi ou de tout autre homme revêtu d'une dignité *unique* dans un État; car cette dignité prouve le concours des volontés d'un peuple, et que s'adresser à elle, n'importe à quel titre, c'est la reconnaître.

Introduit dans la chambre du roi, vous le saluerez immédiatement; un second salut à dix pas, un troisième à trois pas de sa personne, et alors vous lui parlez. Ayant pendant ce temps la tête haute, efforcez-vous de bien articuler, regardez le roi, mais n'arrêtez pas vos yeux sur les siens. N'affectez ni la pose d'un esclave craintif, ni celle d'un tribun insolent: ces deux rôles tiennent du niais et du sot, quelquefois du lâche ou du méchant, selon que la puissance du monarque est solide ou chancelante.

A propos des formes respectueuses que l'on doit observer en approchant des princes, je vous prie de remarquer qu'elles n'impliquent point l'obligation de reconnaître en eux des vertus ou des talents qu'ils ne posséderaient point.

Le respect est un sentiment que l'on doit éprouver pour les autres et pour soi-même; il consiste en une observation de ses discours et de ses gestes, qui doivent être réfléchis et mesurés selon les circonstances dans lesquelles on se trouve. On doit du respect à plusieurs hommes réunis ensemble, lorsqu'ils forment un tribunal, une académie, une masse quelconque, même dans une salle de spectacle; on doit du respect à un vieillard, à un prêtre, à une femme, à un fonctionnaire public, à un homme célèbre; on en doit à ses parents, au malheur.... Vous sentez d'après cela que rien ne doit être plus diversifié que la manière de témoigner du respect; mais parce que votre maintien en annonce, il n'est pas de votre devoir d'en éprouver. Vous satisfaites aux convenances par un extérieur posé et quelques formes, mais sans que l'on puisse vous accuser d'hypocrisie; il n'y aura d'accord entre

vos pensées, vos discours et vos actions, que lorsque vous serez en présence d'êtres vertueux. On peut être vieux, puissant, faible, revêtu d'un sacré caractère, et ne mériter que le mépris : la charité chrétienne, les lois sociales, la prudence, vous en interdisent également la démonstration. J'avoue que cette obligation est une des plus insupportables contraintes que je connaisse; aussi, mes enfants, je vous engage à éviter autant que vous le pourrez l'approche des gens auprès desquels cette espèce de feinte est indispensable : cela ne dépendant pas toujours de la volonté, je continue à vous entretenir de ce qu'il faut savoir pour se conformer à l'usage.

On doit dans un palais parler à peu près aussi bas que dans une église, y marcher aussi lentement et tâcher de passer *inaperçu*; dans toutes les circonstances possibles, ne pas chercher à attirer l'attention, est de bon goût, et même utile aux plus vaniteux; car il est si difficile d'être contenté en ce genre, et si douloureux de ne l'être point, que le plus sûr est de ne montrer aucune prétention; le plus sage, de n'en point avoir.

Quel que soit le lieu que l'on visite, la réserve est commandée partout. J'ai vu des gens bien nés et arrivés à la maturité de l'âge, qui ne savaient point s'abstenir de toucher aux meubles et aux objets d'art qui s'offraient à leurs yeux. Partout c'est indiscret, dans un palais c'est impertinent.

Il ne serait pas entré dans la tête autrefois de s'asseoir en visitant les appartements du roi ou de la reine. Maintenant, si l'on éprouve de la lassitude, on demande aux gens qui conduisent la permission de se reposer; ils y consentent : alors on prend une chaise et l'on s'assoit un moment. Il y a des sots qui croient se donner bon air en choisissant un fauteuil ou un canapé, comme si en agir familièrement avec un roi absent prouvait ou du courage ou de la faveur : cela n'indique que de l'ignorance et de la grossièreté.

Il faut être généreux avec les domestiques qui montrent les appartements, et si l'on est obligé à une stricte économie, on doit savoir borner sa curiosité : ce conseil s'applique à la visite de tous les musées, de toutes les galeries et cabinets qui ne sont point ouverts au

public. Il ne faut réclamer de distinctions qu'avec la faculté et le désir de les payer.

La règle des trois révérences, quand on paraît devant le roi, la reine, les princes ou princesses de son sang, s'observe par les femmes comme par les hommes. Cette révérence n'est plus embarrassante comme à l'époque où les femmes portaient des manteaux de trois aunes de long; mais de ce que le salut ne demande plus les leçons d'un bon maître, il ne s'ensuit pas qu'il soit supprimé. On le doit, il faut tâcher de le bien faire : c'est ce qui ne peut s'apprendre que d'un maître de danse, non-seulement pour entrer chez le roi, mais encore dans le salon d'un particulier.

Lorsque les révolutions, qui commencèrent le 14 juillet 1789, bouleversèrent l'ordre social de ce temps, et donnèrent de la puissance et de la fortune à des personnes de la plus basse classe, ces personnes n'ayant aucune idée de ce que l'on appelait les bonnes manières, et ne pouvant d'ailleurs les acquérir immédiatement, imaginèrent de les supprimer, et parfois de s'en moquer; mais à mesure qu'elles fréquentèrent ceux qui les avaient précédées

dans les rangs plus élevés de la société, elles prirent le goût de ce qui était bien et gracieux dans les habitudes de la vie, et s'efforcèrent d'imiter les seigneurs et les dames qu'ils avaient dépossédés. Tous les essais ne réussirent point; mais la pauvreté et le malheur ayant un peu diminué l'éclat d'élégance des uns, la richesse et la prospérité ayant adouci la rusticité des autres, la différence des tons fut moins tranchée, et il se forma une société assez tolérante. Il y eut des récalcitrants dans les deux partis: les uns ne se relâchèrent jamais des anciens usages, les autres crurent montrer de la fierté en ne les adoptant point. J'ai toujours vu les premiers plaire généralement, et ce sont ceux que je vous engage à imiter: les filles de ceux-là apprendront toujours à faire la révérence; elles ne salueront ni de la tête, ni des épaules: sans aucune affectation elles s'inclineront en pliant les genoux; mais c'est d'un maître que cela doit s'apprendre.

En parlant au roi, vous direz *Sire*; puis vous parlerez à la troisième personne, en employant les mots: *Votre Majesté* ou *le Roi*.

À la reine vous direz *Madame*, et à la troisième personne: *la Reine* ou *Votre Majesté*.

Aux princes, *Monseigneur* et *Votre Altesse Royale*; on emploie une fois ou deux cette dernière locution, parce qu'elle allonge beaucoup le discours, et que l'on ne saurait parler trop brièvement dans une audience.

Aux princesses : *Madame* et *Votre Altesse Royale*; mais aux princes et princesses, pour peu que la conversation s'engage, on dit : *Monseigneur* et *Madame*, employant la troisième personne, et leur parlant à *eux-mêmes*, comme si l'on parlait d'*eux*.

Les femmes en France n'ont jamais nommé *Monseigneur* que les princes de la famille royale, les princes du sang et les évêques. *Monsieur*, précédant tous les autres titres, tels que celui de *duc*, *marquis*, *comte*, *maréchal*, etc., est la seule politesse que l'on ait exigée d'elles.

Quelques personnes en France portent le titre de *prince*; à ceux-là, ainsi qu'aux princes étrangers, on dit *mon Prince*; à leurs femmes, *Madame* ou *Princesse*, si l'on est un peu dans leur intimité; mais gardez-vous du *Monseigneur* avec tous les princes qui ne sont pas destinés à régner, et du *Prince* avec ceux qui appartiennent à une famille régnante.

Ne dites point : *le Duc d'Orléans, le Duc de Nemours, le Duc d'Aumale, etc.*; mais *M. le Duc d'Orléans, M. le Duc de Nemours, etc.* En parlant d'eux, fussiez-vous de leur maison, dites ainsi, ou simplement *le Prince*. Parlez de même de leurs femmes, ou dites *Madame la Duchesse de Berry*, ou dites *la Princesse*; mais si vous ne voulez pas vous exprimer comme les valets de pied de la cour, ne dites ni *le Duc*, ni *la Duchesse*, en parlant des parents du Roi.

A l'armée on appelle les maréchaux *Monseigneur*. Si vous entriez au service, mon fils, vous suivriez l'exemple de vos camarades. Il ne faut jamais craindre de *paraître* ignorant des usages; il faut un peu craindre de les ignorer réellement. Dans une position nouvelle, dans un pays étranger, observez et consultez : ce doute sied à votre âge et toujours; il dispose en général à la bienveillance ceux auxquels on s'adresse : seulement ne vous hâtez pas de choisir, et prenez conseil des personnes que vous entendez le plus généralement approuver. Cet avis n'a rapport qu'aux enquêtes relatives à des choses peu importantes, et telles que celles dont je vous parle : s'il était question

de matières graves, et qu'il s'agit de donner votre confiance, alors, mes enfants, l'approbation commune, quoiqu'elle soit beaucoup, ne suffirait point ; il faudrait attendre que vous eussiez vous-mêmes eu l'occasion de vérifier l'opinion publique.

Quelque extravagante que vous semble une étiquette, soumettez-vous-y. Un homme qui se connaissait en fierté, en orgueil et même en vanité, Napoléon, disait à lord Amherst, revenant de la Chine : « Quoi, vous avez refusé
« une audience de l'empereur, parce qu'il faut
« se prosterner ! Je dirais à mon ambassadeur,
« moi : restez deux heures ventre à terre, s'il
« le faut, mais réussissez. » Napoléon avait raison. On ne peut ni se pavaner ni s'humilier d'un usage qui n'a rien d'exceptionnel ni de personnel. Les honneurs que l'on doit à une place, quelque grands qu'ils soient, flatteront toujours moins la vanité que les suffrages accordés aux mérites inhérents à l'individu ; il en est de même des charges et des exigences. Un esprit supérieur n'attache aucune importance aux formes, alors même qu'il n'en néglige aucune.

Le même maintien, à peu près le même sérieux et la même réserve, doivent s'observer dans une audience ministérielle.

On n'est plus obligé de nommer les ministres *Excellence*; cependant j'ai trouvé que ce titre ne leur déplaisait point, et je suis d'avis qu'il faut le leur conserver; en tout, je vous le répète, entourez de respect les autorités que vous reconnaissez; c'est diminuer de beaucoup la teinte de servilité qui colore les sollicitations: cependant, quand le bon droit est pour vous, insistez, résistez, n'importe à qui vous avez affaire. Dussiez-vous provoquer une insurrection, n'altérez pas votre ton envers la puissance que vous voulez détruire. Anne d'Autriche, régente de France, faisait assez souvent fouetter son fils, qu'elle saluait pourtant comme son roi. L'enfant souverain lui dit un jour: « Eh! madame, ne me faites pas tant de révérences et ne me faites pas tant donner le fouet. » La régente continua à reconnaître dans son fils les deux caractères, de monarque et de petit garçon; il fut toujours, selon les circonstances, salué et fouetté: c'est ainsi qu'il faut agir quand on parle pour

soi ou pour les autres, et que l'on défend une cause juste. Je sais que parfois l'insolence des gens en place rend le respect assez difficile; mais eux-mêmes sont contenus dans de justes bornes par la déférence qu'on leur témoigne; et s'ils manquaient jamais de politesse envers vous, votre amour-propre blessé vous suggérerait des paroles froides, des inflexions nouvelles, qui les blesseraient bien plus profondément que ne le feraient des manières grossières. Quand le mépris est au fond du cœur, il se manifeste sans peine. D'ailleurs, pour supporter sans en souffrir une impertinence venue de haut, ne suffit-il pas d'avoir de la mémoire? A la colère qui s'empare des hommes, on croirait que justice ne doit être faite des grandeurs de la terre que dans la vallée de Josaphat. Regardez autour de vous, lisez l'histoire depuis cinquante ans, et dites-moi quel est l'homme, quel est le parti à qui l'on n'ait pu rendre avec usure les injures qu'il a prodiguées au temps de sa puissance. Profitez de cette connaissance des temps passés, pour ne vous ressentir que modérément des impertinences que l'on pourra vous faire, et surtout

pour n'en faire à personne dans aucune occasion.

Mais en voilà assez sur des positions où, si mes vœux s'accomplissent, vous vous trouverez rarement. Parlons de la société au milieu de laquelle vous devez vivre.



DES ASSEMBLÉES.



Je vous félicite, mes enfants, d'être venus à une époque où la mode veut que l'on entasse dans un salon un peu plus de monde qu'il ne peut en contenir; car dans ma jeunesse on saluait dans un cercle ni plus ni moins qu'en entrant dans la chambre du roi. Maintenant on salue à l'entrée de chaque salon, et à la porte de celui où se tient la maîtresse; puis on attend longtemps avant d'avoir percé la foule qui l'entoure, foule qui ne vous permet pas toujours de réitérer le premier salut.

Il me semble que le maître de danse de votre petite ville avait assez bon air, et que vous avez pu apprendre de lui à vous présenter. A tout hasard, je vous avertis, mon fils, qu'il faut laisser tomber les bras, baisser la tête et se courber graduellement. Si vous courbez le dos, sans baisser d'abord la tête, votre salut sera aussi disgracieux que possible, et vous

pouvez vous représenter l'aspect d'un homme dont la tête est relevée quand les épaules s'inclinent vers la terre. Il y a quelque chose de rationnel dans les règles de ce salut ; car s'incliner, c'est vouloir rendre un hommage ; porter la tête haute, semble annoncer qu'on s'attend à en recevoir. En réfléchissant, vous trouverez plus de sens qu'il n'en apparaît dans beaucoup de choses.

Je vous offre mes hommages, vous me semblez bien vous porter, et autres phrases de ce genre, se balbutient ; on ne les écoute point, et on y répond entre les dents. *Jouir d'une bonne santé,* a vieilli, ne vous en servez plus.

Après avoir salué la maîtresse de la maison, vous regardez si quelque femme de votre connaissance fait partie de la société, et vous allez lui adresser quelques mots ; puis vous vous retirez parmi les hommes, qui ordinairement se groupent entre eux. Je vous engage, mon fils, à écouter longtemps et à ne jamais vous hâter de parler. Si vous saviez combien l'on s'intéresse peu à ce que l'on entend ! Si vous saviez combien l'on craint d'applaudir aux discours d'un jeune homme dont la réputation

d'esprit n'est pas faite! Si vous saviez combien l'on peut être sot tout en se faisant écouter, vous n'ambitionneriez pas la gloire d'un orateur de salon. Ajoutez que bien souvent cet orateur se retire satisfait de l'effet qu'il a produit, et que son discours, sa nouvelle, ses avis commentés, sont la proie des railleurs qui viennent de l'applaudir. Rien n'est plus adroit, que l'on soit spirituel ou bête, que la réserve; mais c'est ce qu'une bête comprend rarement.

Je rougis presque, mon fils, en vous disant que si au milieu d'une de ces assemblées tumultueuses (appelées *raouts* d'après les Anglais, qui nous ont donné cette mode) vous êtes parvenu à vous asseoir, vous êtes dans l'obligation d'offrir votre place à la femme que vous verrez debout auprès de vous, qu'elle soit jeune ou vieille, belle ou laide. Il y a cinquante ans qu'un tel avis eût été inutile; il ne l'est plus. J'ai vu les jeunes hommes les mieux nés assis, et regardant effrontément et même gaîment des femmes qui cherchaient en vain un fauteuil ou un bout de banquette. J'ai toujours eu beaucoup de peine à croire que ces gens, quel

que fût le nom qu'ils portaient, fussent des gentilshommes.

Dois-je aussi vous recommander de ne point vous précipiter sur les plateaux de rafraîchissements que l'on passe devant vous? Eh! mon Dieu, oui, il le faut; car j'ai vu les laquais forcés à dire aux plus élégants jeunes gens: « Un instant, messieurs, il ne restera rien pour les dames. » J'ai vu le préfet d'une des *bonnes villes* de France flanquer de deux conseillers de préfecture ses potages et ses glaces, afin de les protéger contre la gloutonnerie de sa société, dans laquelle se trouvaient des hommes à *origine perdue*, de fort respectables magistrats, de très-probes négociants et des militaires d'une bravoure reconnue: tout cela semblait affamé et disposé à se nourrir de vive force. Je vous en conjure, mangez *trop* avant de sortir de chez vous; mais ne prenez pas la société à témoin de votre gourmandise.

Pendant que l'on passe les plateaux ou pendant que l'on est à table, si l'on sert un souper, occupez-vous des femmes auprès desquelles vous êtes, même quand vous ne les connaissez point. Soyez attentif à reprendre leur verre,

leur soucoupe ; si elles sont à table , servez-les. Mais faites cela sans un excès d'empressement , qui rend toujours maladroit : si pourtant par votre étourderie personnelle ou par suite de celle d'un voisin , vous cassez une pièce de cristal ou de porcelaine , n'en paraissez que fâché et point ému. Un mot de regret , une exclamation : que je suis gauche ! mille pardons !... cela suffit. De pauvres jeunes gens ressentent quelquefois , après ces petits accidents , un embarras qui leur gâte tous les plaisirs de la soirée. J'aimerais pourtant encore mieux vous voir cette sorte de honte que l'air par trop indifférent ou ricaneur , tout en ayant observé qu'on ne le doit quelquefois qu'à une extrême timidité : c'est à cette timidité aussi qu'il faut attribuer souvent le parler trop haut et la fréquence des gestes de quelques-uns. On blâme alors ceux que l'on devrait plaindre ; mais le monde ne juge que sur les apparences.

Plus encore que votre frère , ma fille , vous devez arriver dans un salon modestement et silencieusement , et tâcher de ne point attirer les regards ; que ce ne soit jamais au moins par des éclats de voix , des mines ou rien de

semblable, annonçant que vous avez désiré fixer l'attention.

Si vous entrez dans un salon où tout le monde sache vivre, vous remarquerez que la dernière femme arrivée occupe le fauteuil placé à côté de la maîtresse de la maison, et qu'elle se lève toujours pour le céder à la femme qui arrive après elle, tâchant alors de se placer auprès de quelque autre femme de sa connaissance. Si par hasard vous vous trouvez entourée de femmes inconnues, attendez qu'elles vous parlent, et répondez-leur simplement et d'un ton doux, indiquant que vous êtes reconnaissante de leur bienveillance. Si elles se taisent, imitez-les. Interdisez-vous toute espèce d'air dédaigneux et moqueur, et n'excitez pas la haine pour satisfaire au plaisir de rire d'un laid visage ou d'une parure ridicule. Si vous vous amusez, ne montrez qu'une joie modérée; si vous vous ennuyez, usez de dissimulation; étouffez vos bâillements, et félicitez-vous de préférer l'étude et la vie de famille aux cercles bruyants.

Si vous assistez à un concert, à une répétition de proverbes, applaudissez quand la

maîtresse de la maison applaudit; mais ne louez les talents que dans les femmes. Il est inconvenant de s'occuper des hommes. Si quelques-uns de ceux de la société vous adressent la parole, répondez de manière à ce que les femmes qui sont près de vous entendent votre réponse. Ne baissez pas les yeux, c'est une affectation; mais en parlant, ainsi qu'en dansant, regardez l'épaule de celui à qui vous parlez. Consultez souvent des yeux la femme qui vous sert de chaperon; elle doit avoir de l'expérience, et vous modélerez votre maintien sur le sien.

On sort plus clandestinement encore que l'on n'est entré, et dans un *raout* on ne salue personne en partant, à moins qu'on ne connaisse les gens dont on est entouré, et auxquels on dit *adieu* tout bas.



DES BALS.



La danse est de tous les amusements celui qui convient le mieux à la jeunesse ; mais, mes enfants, encore ici le plaisir n'est pas sans mélange pour les gens polis.

Vous devez, mon fils, vous mettre à la disposition de la maîtresse du logis, qui à coup sûr vous priera de faire danser les abandonnées : ce sont ordinairement les femmes dépourvues de beauté et surtout de fortune. Je ne vous dis pas qu'il soit agréable de prendre ce que les autres ont laissé ; mais vous ne savez pas ce que la reconnaissance peut faire dire aux femmes en pareil cas. Elles feront votre éloge en dépit de tout, exalteront vos moindres mérites, s'aveugleront sur vos imperfections, et un peu de complaisance, un peu de bon cœur, vous fera dans la société un parti qui vous soutiendra dans toutes les occasions.

Je suppose que vous ne manquerez jamais

de dire : Madame veut-elle me faire *l'honneur* de danser la première contredanse, le premier galop? Gardez-vous, je vous en conjure, de dire : *le plaisir*. Ce mot classe les gens, mais ce n'est pas dans la bonne compagnie. En général, je vous engage à employer souvent ce mot d'*honneur*; il est convenable envers vos supérieurs; il ne l'est pas moins envers vos égaux, et tient à distance les gens familiers; car ne croyez pas qu'en exigeant de vous l'observation de tous ces petits devoirs, je prétende qu'on ne les remplisse pas à votre égard. Non, vraiment, et si vous m'écoutez, vous ne verrez que des gens qui sachent apprécier vos manières et en aient de semblables. Sur ce point soyez attentif : il y va de la vie quelquefois pour s'être querellé dans un bal, et ce n'est pas un des moindres inconvénients de la mauvaise compagnie.

Représentez-vous une société où tous les hommes craignent de s'offenser, où tous s'empressent de se céder une place, où tous les hommes cherchent à s'être agréables les uns les autres : voilà la bonne compagnie. Absolument le contraire : c'est la mauvaise. Fuyez-la

comme une occasion de mille ennuis et, je ne crains pas de le dire, d'homicide.

De votre côté, ma fille, si vous êtes invitée par plusieurs hommes, gardez-vous de faire des confusions : prenez tous les moyens possibles pour vous rappeler dans quel ordre vos contredanses sont promises; ne craignez pas de les noter sur votre éventail. Bien que cela paraisse un peu vaniteux, il vaut mieux le faire que d'être la cause d'une discussion entre vos danseurs. Mais si cela arrivait malgré vous, n'hésitez pas à dire sur-le-champ que vous êtes trop lasse pour tenir aucun de vos engagements, et cessez de danser, en conservant un air gai, qui ne laisse pas croire qu'intérieurement vous accusez l'un ou l'autre de vos danseurs d'être cause de votre inaction. Ne témoignez aucune préférence pour ceux qui vous invitent : vieux, laid, boiteux même, il n'est pas un homme dansant qui ne soit content de lui : confirmez cette opinion par une égalité d'humeur inaltérable, et songez qu'un geste, un regard dédaigneux pourrait compromettre votre réputation et l'existence des hommes de votre famille, obligés de la défendre. Ne croyez

pas qu'il y ait aucune gloire à figurer la première, et laissez dans un quadrille commencer les plus pressées; témoignez même que vous le désirez. En prévenant les prétentions, on les déjoue; souvent même on fait naître des sentiments de bienveillance dans des cœurs qui en nourrissaient de tout différents. Tenez-vous pour dit, mes enfants, que les triomphes de la vanité ne rapportent rien et peuvent coûter beaucoup; que les vaniteux ne sont jamais rassasiés d'hommages ni de succès; qu'ils sont nécessairement envieux, et en conséquence les plus misérables, et presque toujours les plus hâis personnages de la société. Je vous souhaite toutes les vertus qui gagnent l'estime et l'amitié des hommes : si la nature vous les a refusées, n'en faites pas moins les actes qu'elles prescrivent, ce n'est point hypocrisie, c'est désir d'acquérir par l'habitude ce qui vous manque. Voilà l'avantage de la politesse : à force de faire jouer la générosité, le désintéressement, l'abnégation de soi-même, elle parvient à les inspirer; ce n'est point la fausseté qui nous fait dissimuler nos défauts, mais la volonté de les cacher; celui qui pendant une

longue vie serait parvenu à se faire croire vertueux par tous ceux avec lesquels il aurait eu des relations, le serait effectivement. Je n'ai jamais accepté cette nécessité d'avoir des défauts, et pas davantage celle d'en convenir. Quand on dit : je suis colère, brusque, capricieux, railleur, bavard, gourmand, c'est annoncer que l'on ne fera pas un seul effort pour parvenir à être le contraire, et qu'on se laissera dominer par un mauvais naturel. Ne vous payez pas d'une semblable excuse ; si vous avez des inclinations répréhensibles, combattez-les avec courage et persévérance ; mais n'imaginez point qu'on vous les pardonnera, parce que vous les aurez avouées sans chercher à vous en corriger.

Je ne prétends pas vous obliger à devenir parfaits ; votre bon sens vous dira qu'il n'y a nulle comparaison entre commettre une faute et nourrir par lâcheté un penchant qui vous entraîne à en commettre souvent. Vous ne serez jamais parfaits ; mais certes, vous vaudrez mieux que beaucoup d'autres, si vous aspirez à le devenir ; et c'est en témoigner l'envie que de pratiquer tous ces petits devoirs qui en donnent les apparences.

Je reviens à notre frivole sujet : la musique, les lumières, la foule, les parfums, dans un bal, causent une espèce d'ivresse dont il faut se défier. Prenez garde que votre gaité ne devienne bruyante, confiante, familière : c'est très-souvent le résultat du bruit et des mouvements violents. Le sang se porte vers la tête, et l'on parle sans réfléchir; on agit de même. Je vous recommande, mon fils, de ne pas prier la même femme plus de deux fois dans un bal, fût-elle la plus jolie, la mieux mise, et parût-elle vous distinguer. Je conçois qu'une femme semble plus agréable qu'une autre; mais ces sortes de préférences ne doivent pas paraître; elles font remarquer celles qui en sont l'objet : c'est un des grands torts qui puissent se faire à une femme ou à une fille.

Quand vous offrez la main à une femme, soit pour danser, soit dans toute autre occasion, que cette main ne soit pas ouverte à plat; car la main de la dame ne doit pas être placée dans la vôtre, mais *reposer* dessus. M.^{me} de Sévigne écrit qu'elle a visité tous les monuments de Marseille *sur le poing de M. l'évêque* : c'était le poing que l'on offrait

autrefois, pour paraître moins familier; on l'offre encore, mais pas fermé, et surtout on ne présente pas la main ouverte à plat, ce qui ne convient qu'entre camarades.

Lorsque vous avez reconduit votre danseuse, qui prend le nom de votre *dame*, pendant que vous dansez avec elle, vous la saluez après l'avoir menée à sa place, et vous lui dites : *j'ai l'honneur de vous remercier*. Vous ajoutez : *Désireriez-vous quelque chose ?* Si elle ne vous demande point de rafraichissements, si elle ne vous donne aucune commission, et que vous ne la connaissiez point, vous vous éloignez dès qu'elle est assise. Vous restez à causer auprès de celles avec qui vous avez quelque relation; mais en général, il ne faut pas dérober les danseuses à la vue; on peut ainsi les faire oublier, et les femmes ne pardonnent pas à ceux qui leur font manquer une contredanse ou une valse. A propos de cette danse, ne vous en donnez pas le plaisir sans gants blancs, et surtout saisissez votre valseuse de manière à toucher sa taille et non les plis de sa robe; ne rapprochez de votre poitrine que sa main, et jamais sa personne. En tout souvenez-vous

qu'un homme bien élevé *semble craindre de toucher à la robe d'une femme*, quand il veut lui montrer autant de dévouement qu'il est possible d'en éprouver.

Ce que je prescriis à votre frère, ma fille, je suppose que les hommes qui danseront avec vous l'observeront. De votre côté, vous remercierez par une révérence quand vous aurez été reconduite à votre place, et vous tâcherez de ne rien demander à votre danseur qui le force à rester auprès de vous ou à y revenir. Arrangez-vous pour n'avoir à lui donner à tenir ni éventail, ni mouchoir, ni bouquet, ni flacon. Les hommes ne regardent ces soins que comme des moyens de les occuper de soi, et parlent fort légèrement des jeunes personnes qui s'en servent. Évitez qu'il y ait rien de commun entre vous et votre danseur. Autrefois il eût été inconvenant de causer avec lui, eût-il été de votre société; car on était obligé de *regarder danser les autres quand on avait dansé soi-même*, et c'était certes plus poli et plus social que de ne leur donner aucune attention. Maintenant un *cavalier* inconnu parle à sa dame: il faut répondre, ma fille, le plus brièvement

possible, et ne jamais, par votre volonté, prolonger la conversation. Gardez-vous d'avoir l'air ennuyé ou embarrassé; gardez-vous de répondre avec une teinte de brusquerie; répondez d'un air doux et froid, et n'interrogez jamais, même pour savoir le nom de quelque femme remarquable qui aurait excité votre curiosité.

C'est aux personnes qui vous ont conduite que vous devez laisser le soin de votre pelisse, châle, boa, si vous ne les déposez point dans la première pièce, et ce sont elles qui, à la sortie, doivent en couvrir vos épaules. Règle générale : évitez sans affectation d'avoir rien à démêler avec les hommes que vous ne connaissez point, et si quelques circonstances, que je ne puis prévoir, vous y obligent, soyez polie et très-sobre de paroles. Ne priez point vos cavaliers inconnus de vous apporter des rafraîchissements; ne leur demandez nulle espèce de service; prenez l'habitude d'un maintien réservé et grave quand vous vous adressez aux hommes ou qu'ils s'adressent à vous. Non-seulement ce conseil est dans les intérêts de la modestie qui convient aux femmes, mais il est

aussi dans ceux de leur vanité. L'air dégagé et sans cérémonie vieillit prodigieusement; l'air contraint sent la pension ou la province. Soyez modeste dans l'âme, et votre extérieur sera simple et naturel. Ne croyez pas, et surtout ne désirez pas attirer les regards, et vous n'éprouverez aucune gêne, aucun embarras, en quelque lieu où vous vous trouviez.

Dédommangez-vous avec les femmes et avec les jeunes personnes auprès desquelles vous serez placée, du silence que jé vous impose avec les hommes; soyez pour les premières toujours prévenante, obligeante, gracieuse; excitez-vous au désir de leur être agréable. Si elles se montrent peu sensibles à vos attentions, supprimez-les immédiatement; si elles se ravissent et y répondent plus tard, soyez toujours prête à les accueillir. Causez le moins possible avec les moqueuses et les ricaneuses, même quand elles vous amuseraient: le plaisir qu'elles vous donnent aux dépens des autres, elles le prendront à vos dépens dès que vous ne pourrez plus les entendre. Tout simplement, au bal comme partout, distinguez le bien du mal, et méprisez la médisance et les médisantes,

mais en dissimulant sous des formes honnêtes et froides ce que vous pensez.

Si vous dansez une danse particulière qui suspende les quadrilles, songez que vous donnez beaucoup d'humeur à la majorité de ceux qui composent l'assemblée, en interrompant leur plaisir et en fixant l'attention. Faites-vous pardonner ce tort en quittant le bal le plus tôt possible. L'absence est le meilleur des remèdes que l'on puisse appliquer à l'envie.

Si l'on vous interroge sur les agréments de la fête à laquelle vous assistez, trouvez tout à votre gré : c'est bien le moins que l'on puisse faire pour des maîtres de maisons qui se sont donné mille ennuis et qui ont fait de la dépense, afin d'amuser leur société. Si l'on sert de l'orgeat, ne demandez pas de la limonade; et quand on passe des glaces à l'*ananas*, ne dites point que vous les préférez à la vanille. Toutes ces façons passent pour d'impertinentes béguculerics. Recevez et mangez ce que l'on vous offre, et quand vous désirez autre chose, ne le dites point.

Si le bal vous a paru peu agréable, si vous avez été mécontente des gens ou des choses,

après avoir eu la politesse de ne pas le manifester, demeurez en repos : ne parlez point en mal des gens qui vous ont reçue ; mais n'y retournez plus, et tâchez de remercier les maîtres de la maison avant de vous éloigner.



DES SOIRÉES.



C'est par abus que l'on nomme ainsi les assemblées tumultueuses, mieux désignées par le mot *raout*. La *soirée* est une division du temps où chacun, ayant ordinairement rempli ses devoirs, cherche des délassements. Le plus satisfaisant, le plus délicat et le moins dispendieux, on le trouve dans la conversation des personnes instruites et spirituelles qui se plaisent à se réunir, à cette heure où les affaires ne les préoccupent plus. Les *raouts* ont besoin de danse, de musique, de cartes; les *soirées* n'existent qu'entre gens bienveillants les uns envers les autres. Les uns en font le charme par leurs connaissances, les autres par un esprit naturel, gai et fin. Quelques-uns parlent, quelques-uns écoutent, et ces derniers, quand ils ont du sens, trouvent que la meilleure part leur est échue en partage.

Cependant là, mon fils, pour peu que la

maitresse de la maison vous encourage, vous pouvez parler, dire une nouvelle que vous avez apprise, demander des renseignements, soutenir une opinion, etc.; mais tout cela doit être fait sans jamais élever la voix, sans multiplier les gestes, et surtout sans que la discussion dégénère en dispute. Dès que votre interlocuteur s'anime et s'échauffe, trouvez le moyen de changer le sujet de la conversation. Si vous n'avez pas cet art-là, attendez pour causer que vous le possédiez, et si vous arrivez jamais à savoir ainsi dominer ceux avec lesquels vous causez, n'en évitez pas moins les gens ardents et énergiques, qui transforment un salon en *chambre représentative*, et défendent un acteur, un livre, une mode, avec le zèle qu'un député, un vrai et loyal député, mettrait à défendre les intérêts du département où il a été élu. Les gens qui veulent avoir raison à force de paroles, sont mortellement ennuyeux; et on n'aime pas davantage ceux qui semblent leur élever une tribune, en leur contestant quelques points.

Ne vous hâtez pas de démentir un fait raconté, à moins que votre conscience ne vous

en fasse un devoir, et que vous n'ayez la preuve de sa fausseté; tâchez de ne point offenser celui qui a raconté, et paraissez croire qu'il a été induit en erreur. Ne prenez aucune part à un récit qui vous paraît dicté par la méchanceté ou l'envie; n'encouragez le parleur ni par le rire, ni par une expression d'intérêt: soyez impassible. Si l'on s'entendait sur ce point, sans scène, sans éclat, on bannirait des sociétés intimes les calomniateurs, les méchants et toutes les nuisances.

Exercez-vous à la pitié envers toutes les infirmités morales et physiques, afin de ne pas déchirer le cœur de la mère d'un fou, d'un imbécille, d'un borgne ou d'un bossu, en vous moquant de quelque absent qui souffrirait d'une de ces imperfections. Il est impossible qu'une douzaine de personnes soient réunies, sans que parmi elles il ne s'en rencontre une qui dans sa famille aura à déplorer une ou plusieurs de ces imperfections. Croyez-vous d'ailleurs qu'il ne soit pas aussi stupide qu'inhumain de se railler d'un défaut naturel?... J'étendrais aux vieillards des deux sexes ce que je vous dis des infirmes; mais je crains de vous offenser, mon

fils, en vous commandant le respect pour les cheveux blancs... Je sais qu'il est des créatures faibles, et conséquemment vaniteuses, qui s'effrayent devant les rides et la décrépitude, et s'efforcent à les déguiser : leurs soins sont vains, et un ineffable ridicule en est le prix ; mais savez-vous avec quel courage vous verrez grisonner votre tête, tomber vos dents, érailler vos yeux, flageoler vos jambes ? Savez-vous comment vous regarderez la mort en face ? Tous ces signes sont ses précurseurs. Prenez pitié de ces pauvres insensés, et ayez avec eux les apparences de la profonde vénération que vous devez aux vieillards qui s'honorent de montrer une tête chauve, un corps courbé ; il y a de la noblesse dans ce dédain du temps et de ses ravages. Je suis tenté de croire que l'on ne s'enorgueillit d'avoir vécu longtemps que lorsqu'on a vécu irréprochable.

Vous devez aux vieillards, aux prêtres et aux femmes les mêmes égards ; ils consistent à leur céder toujours la meilleure place, à ne jamais passer devant eux, à les écouter, à remarquer ce qu'ils désirent, pour le leur offrir.

Quoiqu'il règne beaucoup plus d'aisance

dans un petit cercle que dans une assemblée, on y observe le même maintien. On garde ou l'on dépose son chapeau ; mais ce chapeau doit toujours être placé à terre, sur un tabouret ou dans le lieu le moins visible de la chambre où l'on est reçu. On ôte ou l'on garde ses gants, à moins que l'on ne doive donner la main à une femme, ce qui ne doit jamais se faire déganté. Si on lui offre quelque chose, on se dégante, par la même raison qui a introduit l'étiquette de servir le roi et les princes sans gants : la crainte d'être maladroit.

Choisissez pour vous asseoir un pliant, une chaise, un fauteuil, et enfin un canapé ; mais gardez-vous de vous étendre nonchalamment, soit en appuyant votre tête, soit en allongeant vos jambes. Cette posture de personne incommodée vous ferait fermer la porte d'une bonne maison : quand on est malingre et languissant, on reste chez soi.

Si vous avez soif, allez dans l'antichambre vous faire donner à boire, et si par hasard vous êtes servi dans la chambre où se trouve la maîtresse de la maison, buvez hors de son cercle et debout.

L'hiver, ne touchez au feu que lorsqu'une bûche roule, ou que la maîtresse de la maison vous en prie; l'été, n'ouvrez de porte ou de fenêtre que d'après ses ordres. Quelle que soit la confiance que l'on vous accorde, ne paraîsez pas en jouir : c'est le moyen de l'augmenter.

Ne touchez ni aux habits ni aux meubles pour en examiner les étoffes; regardez les groupes, figurines, garnitures de cheminées et de consoles, sans y porter la main. Ne cueillez point de fleurs dans un parterre. Ne faites, enfin, jamais un acte de possession chez autrui. Aucune intimité ne peut excuser l'habitude de dire aux gens : oui, monsieur Pierre; non, madame Paul.... Quand vous êtes lié avec un jeune homme, appelez-le par son nom de baptême; hors de là, *monsieur* et *madame* sont les seules façons convenables de se parler. Ne tutoyez personne dans le monde, même votre parent ou votre ami : cette contrainte est un respect pour la société, et ménage un charme dans la vie intime.

Soyez scrupuleux sur le choix des maisons où l'on vous reçoit journellement et sans in-

vitation : c'est là que les dangers de la mauvaise compagnie sont inévitables ; c'est là que le ton, que les habitudes se forment ; c'est là que par la répétition des mêmes actes on arrive à parler et à agir avec une grâce, une élégance qui ne coûte aucun effort, et que l'on contracte des manières charmantes, si telles sont celles des maîtres de la maison. Ces manières deviennent tellement inhérentes aux individus qui en ont pris la coutume, qu'ils se trouvent gênés et mal à l'aise, quand un hasard fâcheux les jette dans la mauvaise compagnie ou dans une société de personnes vulgaires, ce qui est fort différent assurément, mais aussi ennuyeux : l'une est nuisible, l'autre insupportable ; il faut les éviter toutes deux.

Évitez de parler de corde dans la maison d'un pendu, est un proverbe qui, ainsi que presque toutes ces maximes populaires, renferme un grand enseignement : sans montrer une impertinente curiosité, tâchez de connaître un peu l'histoire des gens chez lesquels vous allez ; car dans telle maison il ne faut pas parler de faillite ; dans telle autre, de divorce ; dans une troisième, d'apostasie ; dans une

quatrième, de procès à l'occasion d'un testament, d'un contrat argué de faux : que sais-je ? toutes les passions, tous les vices de l'humanité, toutes ses misères, sont quelquefois soulevés par un mot imprudent.

Ne déclamez avec violence à propos d'aucune question ; et même sur une proposition religieuse qui froisserait le plus cruellement vos opinions, gardez le silence. La mission de convertir ne vous a pas été donnée : écoutez l'impie, l'athée, le fanatique avec un égal sang-froid. Plaignez-les tous et fuyez-les. Si vous savez mesurer l'abîme vers lequel ils marchent, remerciez Dieu qui vous le découvre, et invoquez sa toute-puissance pour qu'ils l'aperçoivent à leur tour ; mais ne les excitez point par votre opposition, et ne contribuez pas à leur faire offenser la Majesté que vous reconnaissez.

A plus forte raison encore ne vous passionnez pas en politique : l'*esprit* de parti, qu'un homme fort distingué a appelé la *bêtise* de parti, fait dire les plus inconvenables absurdités, et pousse vers l'insolence les personnes les mieux élevées. Je ne saurais vous répéter ce que j'ai entendu en ce genre depuis 1789 jusqu'à ce

jour. L'ineptie et l'atrocité alternaient, et sans distinction de sexe, sans distinction de rang, parlaient par des bouches dont ne devaient sortir que des paroles de paix, des discours éloquents et remplis d'attraits. Je ne discute pas ici quelle opinion il vous convient d'adopter; mais quand vous seriez prêt à vous armer pour la soutenir, quand le flambeau de la guerre civile devrait briller dans vos mains, je vous enjoindrais de réserver vos forces pour le champ de bataille, et de ne point rendre témoins de vos fureurs les femmes, les filles et les paisibles habitants d'un salon. Si votre turbulence est partagée, et que chacun, à votre exemple, crie et gesticule, comme je l'ai vu souvent arriver, attendez-vous à voir votre discussion ressembler à une querelle des halles, et disposez-vous à rompre avec une partie de ceux qui s'en seront mêlés.

Mais ne croyez pas que la religion et la politique, ces deux intérêts si chers au cœur de l'homme, soient les seuls qu'ils discutent avec une véhémence aussi colérique que burlesque. On a *hurlé* dans les salons à propos de Gluck et Piccini, de mesdemoiselles George et Du-

chénois, d'Homère et de Shakespeare, comme on avait *hurlé* pour les *Jansénistes* et les *Molinistes*, et, aux temps des empereurs de Constantinople, pour les cochers vêtus de bleu ou de vert, qui conduisaient les chars dans l'hippodrome....

Les disputeurs, les importants, sont de toutes les époques : les hommes ne changent point, seulement ils exercent leur bon ou leur mauvais esprit sur des sujets différents. Regardez-les d'un peu haut, et vous trouverez que rarement ils méritent les éloges ou le blâme qu'ils s'entre-donnent ; mais cachez-leur cette découverte, qui semblerait dédain ou mépris : renfermer en soi ce qui peut choquer et déplaire, c'est être poli.

Lorsque vous serez assez heureux pour être admis dans une maison où se réunissent des gens généralement estimés, et que la maîtresse du logis encouragera vos visites, conservez chèrement sa confiance en redoublant d'égards. Ne répétez jamais, en nommant les personnes, ce que vous leur avez entendu dire : c'est le moyen de savoir beaucoup. Les colporteurs de nouvelles sont assez peu considérés ; on

crainc toujours d'être le héros de leurs histoires; on se cache d'eux, et leur véracité est souvent mise en doute. Vous aurez bientôt, si vous commencez par écouter au lieu de parler, acquis assez de discernement pour savoir dans quelles maisons il est permis de *penser tout haut*. Je ne prétends pas vous interdire ce plaisir, le premier de tous pour un honnête homme; mais je vous avertis que vous serez heureux, si dans le cours de votre vie vous rencontrez trois ou quatre maisons semblables, et que l'on veuille bien vous y accueillir.

Ce bonheur s'achète par quelques concessions. Le mari parlera longuement de ses campagnes, des affaires de bourse, de ses défrichements, de son cabinet de tableaux, de la reliure de ses livres; la femme traitera le chapitre de ses maladies que vous saurez par cœur; les enfants vous forceront à regarder leurs jouets, à écouter quelques-unes de leurs compositions, et il vous faudra leur donner des bonbons le premier jour de l'an. Mais si l'on vous aime, vous vous intéresserez à toutes ces choses, et il se fera entre vous et vos amis un échange

de complaisances et d'indulgences qui vous attachera les uns aux autres. Il n'y a que les gens qui ont des principes vertueux qui forment de semblables liaisons.

Je vous désire des connaissances telles sous tous les rapports possibles. On peut dans ces petites soirées se présenter en redingote, en cravate noire, porter des gants déjà mis, des bottes un peu déformées : tout cela est à considérer ; car imaginer d'avoir une apparence d'économie au milieu d'un *raout*, c'est vouloir perdre toute considération. Il faut rester chez soi quand on a peu d'argent à dépenser, ou ne voir que des amis et des gens d'une supériorité d'esprit reconnue.

Le goût des plaisirs jette dans mille petites bassesses quand on manque d'argent. On laisse payer sa place au spectacle, en voiture ; on emprunte des chevaux, des bijoux ; dans les cafés, chez les restaurateurs, on mange aux dépens de quelques jeunes amis, et l'on finit par s'attacher à quelque fat riche, qui a besoin d'un complaisant dans les lieux où il ne peut introduire ni son valet de chambre, ni son groom. Il peut arriver pis encore : on fait

des dettes; on tombe dans le désespoir, et l'on en sort par la honte ou le crime.... Ne nous arrêtons à cette pensée que le temps nécessaire pour vous faire comprendre l'horreur d'une semblable position.

Si vous êtes gêné instantanément, privez-vous instantanément de tous les plaisirs qui se payent. Si vous êtes pauvre, prenez votre parti résolument, et renoncez-y sans aucune réserve. S'en présente-t-il, comme cela peut arriver, qui vous soient offerts gratuitement, acceptez-les, mais ne les recherchez jamais, si vous voulez conserver quelque dignité et votre indépendance.

Pour vous, ma fille, vous n'irez qu'où vous serez conduite; mais, comme votre frère, vous vous efforcerez d'être aimable, en étant réellement bonne, et reconnaissante des égards que l'on aura pour vous. Dans un petit cercle vous pourrez causer davantage. Je désire que dans les maisons où vous irez souvent, les femmes aient l'habitude de s'occuper d'un travail quelconque, et que vous puissiez avoir un ouvrage de mains : je ne connais rien qui donne un meilleur maintien aux jeunes filles.

Dans ces soirées, défiez-vous des personnes de votre âge et de votre sexe, qui se réunissent pour chuchoter et faire de grands éclats de rire dont elles seules savent le sujet. Ces *a parté* sont impertinents, et on prend mauvaise opinion des filles qui ont besoin de laisser ignorer ce qu'elles disent.

Retranchez les fréquents embrassements, les serremens de mains prolongés avec vos meilleures amies : ces caresses sont de mauvais goût ; prouvez votre affection pour vos amies en louant sincèrement ce qui vous plaît en elles ; en les défendant quand elles sont absentes ; en ne vous permettant jamais une raillerie dont elles seraient l'objet ; en leur sacrifiant quelque pièce de votre parure qui aurait excité leurs désirs. Mais n'allez pas plus loin, et surtout ne confiez jamais un secret, ne recevez jamais une confidence : on ne doit parler bas qu'à sa mère ou à la personne qui la remplace.

Ne quittez jamais vos gants, à moins que ce ne soit pour travailler : j'aimerais assez alors que vous pussiez les remplacer par des mitaines.

Apprenez à faire les honneurs d'une table à thé : dans les maisons où il n'y a pas de jeunes filles, celles qui sont en visite reçoivent souvent de la maîtresse la prière de prendre ce soin.

Si vous avez quelques talents d'agrément, et que l'on désire les connaître, dites d'abord que vous craignez de ne point faire plaisir, et si l'on insiste, sans attendre davantage, faites ce que l'on vous demande; mais tâchez d'occuper de vous par ce moyen le moins de temps qu'il vous sera possible.

On dit que l'organiste de votre petite ville a un vrai talent, et que, grâce à lui, vous lisez bien la musique; que vous avez sur le piano une exécution remarquable; que votre voix n'est pas sans beauté, et que vous chantez avec assez de goût... J'en suis ravi, ma fille, parce que j'aime la musique; mais je vous prédis, que si vous n'y prenez garde, vous possédez les éléments d'ennui social les plus certains.

Décidez-vous, si vous voulez plaire généralement, à faire usage de votre talent de piano, pour accompagner ceux qui chantent, et tâchez

de jouer supérieurement les quadrilles, les valse, les galops, les airs qui se dansent. Alors, ma fille, je vous promets les applaudissements de tous : l'*accompagnateur* et le *ménétrier* sont toujours reçus avec acclamations, et regrettés lorsqu'ils s'éloignent. C'est assurément ce que ne peuvent se dire les plus célèbres pianistes, artistes ou amateurs; ils ennuient, mon enfant : c'est le plus impardonnable des torts; ils ennuient la majorité ignorante, et, s'ils sont applaudis, excitent l'envie, conséquemment la haine, de la minorité capable de les juger. Il me semble donc que lorsqu'il ne s'agit pas d'établir sa réputation comme professeur, il est fort inutile d'exciter autour de soi de mauvaises passions. Ayez donc autant de talents que vous pourrez, mais ne cherchez à les faire connaître que dans votre famille, où l'on vous dira : *c'est assez*, quand on ne voudra plus vous entendre; et ne soyez pas la dupe des applaudissements d'hommes dont vous avez interrompu la conversation pour vous écouter; de femmes, forcées à vous donner une attention qu'elles excitaient à leur profit. Croyez-m'en, chère Thérèse, il n'y a

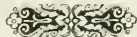
aucune proportion entre les joies d'un succès de salon et les chagrins qu'il peut amener.... Jouez donc le moins possible, si ce n'est pour être utile aux autres, et ne craignez pas d'être complaisante. Si on abusait de cette complaisance, si on négligeait de vous en remercier convenablement, supprimez-la, et sans humeur refusez une autre fois : ne soyez pas d'une exigence sotte en fait de reconnaissance; mais ne vous exposez point à l'ingratitude.

Si le hasard vous réunit à des gens vraiment musiciens, et qui apprécient la peine que l'on prend pour arriver même à un talent médiocre, soyez moins réservée, et faites entendre ce que l'on vous demandera.

Ne chantez point avant d'avoir consulté quelque personne habile. Sur cent personnes applaudies en province, à peine s'en trouve-t-il une qui semble supportable à Paris.

Au reste, les talents brillants sont la source de mille dépités, de mille ennuis pour les jeunes personnes; et ce n'est pas sans y avoir mûrement pensé que je vous ai engagée, ma fille, à cultiver l'art de la peinture de préférence à

tout autre; car des rides ou un accident qui rend le visage difforme, détruisent tout le charme que l'on éprouve à l'audition d'une *cavatine* ou d'une *romance*; à moins de chanter par mortification, il faut se taire si l'on n'est ni jeune ni jolie. Dessinez, peignez : vous n'avez pas besoin du concours d'autrui pour jouir du fruit de vos travaux. Mais rappelez-vous qu'en agissant d'après les principes que je cherche à vous inculquer, vous ne devez pas juger les autres d'après ces principes. Ne soyez raisonnable, sévère que pour vous. Ne vous passez ni tort, ni ridicule, et tâchez de ne voir ceux d'autrui que pour vous en préserver.



DES DINERS.

Vous croyez, mes enfants, que manger est une action toute simple; il n'en est rien, et je ne puis mieux faire que de vous citer une conversation célèbre entre l'abbé Delille, poète à la mode du dernier siècle, et un honnête abbé Cosson, professeur de belles-lettres au collège Mazarin, qui racontait à son confrère, avec quelque satisfaction, un dîner qu'il venait de faire chez l'abbé de Radonvilliers, en compagnie de ducs, de maréchaux de France et d'autres gens de la cour. « Je parie, dit « Delille à Cosson, que vous aurez fait cent « incongruités à ce dîner. — Comment donc? « reprit vivement Cosson fort inquiet. Il me « semble que j'ai fait la même chose que tout « le monde. — Quelle présomption! Je gage « que vous n'avez rien fait comme personne. « Mais voyons, je me bornerai au dîner; et « d'abord que faites-vous de votre serviette en

« vous mettant à table? — De ma serviette! Je
« fis comme tout le monde: je la déployai, je
« l'étendis sur moi, et l'attachai par un coin
« à ma boutonnière. — Eh bien! mon cher,
« vous êtes le seul qui ayez fait cela; on n'étale
« point sa serviette, on la laisse sur ses genoux.
« Et comment fites-vous pour manger votre
« soupe? — Comme tout le monde, je pense.
« Je pris ma cuiller d'une main et ma four-
« chette de l'autre... — Votre fourchette, bon
« Dieu! Personne ne prend de fourchette pour
« manger sa soupe; mais poursuivons. Après
« votre soupe que mangeâtes-vous? — Un œuf
« frais. — Et que fites-vous de la coquille? —
« Comme tout le monde; je la laissai au la-
« quais qui me servait. — Sans la casser? —
« Sans la casser. — Eh bien! mon cher, on ne
« mange jamais un œuf frais sans briser la co-
« quille; et après votre œuf? — Je demandai
« du bouilli. — Du bouilli! Personne ne se sert
« de cette expression; on demande du bœuf et
« point de bouilli; et après cet aliment? — Je
« priai l'abbé de Radonvilliers de m'envoyer
« d'une très-belle volaille. — Malheureux! de
« la volaille! On demande du poulet, du cha-

« pon, de la poularde; on ne parle de volaille
 « qu'à la basse-cour.... Mais vous ne dites rien
 « de votre manière de demander à boire. —
 « J'ai, comme tout le monde, demandé du
 « Champagne, du Bordeaux, aux personnes qui
 « en avaient devant elles. — Sachez donc que
 « tout le monde demande du vin de Champagne,
 « du vin de Bordeaux.... Mais dites-moi quel-
 « que chose de la manière dont vous mangeâtes
 « votre pain. — Certainement à la manière
 « de tout le monde : je le coupai proprement
 « avec mon couteau. — Eh! on rompt son pain,
 « on ne le coupe pas.... Avançons. Le café,
 « comment le prites-vous? — Oh! pour le coup
 « comme tout le monde; il était brûlant; je le
 « versai par petites parties de ma tasse dans
 « ma soucoupe. — Eh bien! vous fites comme
 « ne fit personne; tout le monde boit son café
 « dans sa tasse, et jamais dans sa soucoupe.
 « Vous voyez donc, mon cher Cosson, que vous
 « n'avez pas dit un mot, pas fait un mouve-
 « ment, qui ne fût contre l'usage. »

Cette conversation renferme presque toutes les instructions que je pourrais vous donner à propos des *dîners*; j'ajouterai pourtant que

vous ne devez point couper les fruits avec un couteau d'acier, quand vous en avez à lame d'or ou d'argent; que vous devez éviter de laisser dans votre verre, soit du vin, soit de l'eau, qui peut se renverser; que vous devez contracter l'habitude de manger avec une propreté extrême quand vous êtes chez vous, même tout seul, parce que si cette propreté n'est pas devenue une habitude, tous vos mouvements seront gauches dans le monde, et vous serez constamment préoccupé par l'inquiétude de mal faire.

Il y a mille petites attentions qui ne valent point de compliment, mais qui préservent de remarques désagréables de la part des malins observateurs. J'ai entendu des gens *avaler* leur soupe et *mâcher* tous leurs morceaux d'une extrémité de table à l'autre; j'en ai vu remplir leur bouche de tant d'aliments à la fois, que je craignais pour eux la suffocation. D'autres ont employé la cuiller dont ils s'étaient servis pour me servir des mets qui étaient devant eux, et n'allez pas croire que cette dernière façon, si étrange, ce soient des paysans qui l'adoptent. M. de Coulange, au beau siècle de

Louis XIV, la reproche au duc et à la duchesse de Chaulnes.... On ne naît guère poli; il faut le devenir.

Tâchez, à table, de ne pas gêner vos voisins, et comme presque tous ceux qui sortent de l'enfance, si vous remuez constamment les pieds et les jambes, que l'on ne s'en ressente ni à votre droite, ni à votre gauche.

Loin de témoigner de l'avidité pour manger des *primeurs*, qui assez souvent sont servis en petite quantité, refusez-les, vous n'en serez que plus agréable à la maîtresse de la maison. M.^{me} la maréchalle de Luxembourg prenait en aversion les gens qui acceptaient des petits-pois, des asperges et des fraises au milieu de l'hiver, et tous ceux qui mangeaient deux fois du même plat. La première aversion s'expliquerait par un peu de parcimonie; la seconde, elle en donnait elle-même la raison: c'était son désir que l'on goûtât à tout, parce que son cuisinier était excellent, et qu'elle aimait qu'on en fit l'éloge. Découvrez, si vous pouvez, les petites faiblesses de ceux qui vous invitent, et ménagez-les; mais quand vous recevez à votre tour, tâchez de n'en pas avoir, et

que ceux qui mangeront à votre table, se croient chez eux.

Soyez d'une excessive sobriété; ne buvez jamais que de deux espèces de vin et en très-petite quantité. Une fille ne doit pas en boire du tout : si les femmes m'en croyaient, elles ne rougiraient pas leur eau avant quarante ans; et, à moins de l'ordre de leur médecin, elles ne feraient jamais usage de vin. Il n'y a que les vertus morales qui doivent être communes aux deux sexes.

La manière de servir est différente selon les maisons : s'il y a beaucoup de laquais autour de la table, ils vous apportent votre assiette chargée; et vous la gardez; s'ils passent les mets découpés, vous vous servez vous-même; mais si les domestiques sont en petit nombre, vous passez vous-même à vos voisins ce que l'on vous a servi, ce qui rend les diners assez ennuyeux, par la politesse qui offre d'une part, et la politesse qui refuse de l'autre; enfin l'équilibre finit par s'établir, et l'on dine quelquefois très-gaîment malgré ce petit inconvénient.

Si dans les feuilles d'une salade vous trou-

vez une chenille, ou dans tout autre mets quelque substance qui ne soit point alimentaire, cachez votre surprise et peut-être votre dégoût : faites changer votre assiette et taisez-vous, à moins que ce soit une épingle, un morceau de verre ou toute autre chose dangereuse. Votre devoir alors est de montrer cet objet au domestique, afin que le cuisinier soit averti, même grondé; car une réprimande qui peut sauver la vie à une créature, ne doit pas être épargnée.

Attendez, pour offrir des plats qui sont posés devant vous, la prière des maîtres de la maison. Autrefois tout simplement on servait autour de soi. Maintenant les maîtresses de maison se montrent jalouses de cette prérogative, ce qui sent un peu la parvenue, mais ne vous en oblige pas moins à une entière soumission.

Acceptez le moins qu'il vous sera possible à dîner chez les personnes qui réservent quelques-uns de leurs plats entiers et ne les font pas tous découper. Soyez sûr que ces personnes vous voient manger à regret, et ne vous donnent à dîner que parce qu'elles s'y croient

obligées par quelques considérations. Quant à vous, ne les imitez point; ne faites servir que ce que vous voulez qu'on mange. Ayez peu de plats, qu'ils ne soient pas recherchés si vous êtes pauvre; mais ne laissez pas de doute sur votre désir de les voir consommer. La vanité et la parcimonie aux prises sont un vilain spectacle.

La gourmandise n'est pas plus agréable à voir : ne vous montrez donc ni glouton ni dédaigneux à table : louez ce qui vous paraît bon ; mais n'entonnez pas un dithyrambe à l'occasion d'un *pâté de truffes* ou d'un flacon de vin de vrai *Tokay*. Souvenez-vous qu'un grand écrivain a dit que *la gourmandise était le vice des âmes sans étoffe*, et que ce nom seul de *vice* vous tienne en défiance. Je ne prétends ni paralyser votre palais, ni vous interdire un enthousiasme ironique, qui contribue à la gaieté d'un repas ; mais je ne veux pas que l'on croie que vous avez l'âme dans l'estomac, et que vous êtes un professeur dans *la science de gueule*, comme dit Montaigne.

Selon les préceptes de l'Évangile, ne recherchez que la dernière place : toutes ces pré-

tentions sont des preuves de sottise. Si vous êtes auprès d'une femme, occupez-vous de ce qu'elle désire; changez son assiette, quand elle aura servi, contre la votre propre, lorsque son laquais la fait attendre; mais gardez-vous bien, si quelques fruits étaient encore sur l'assiette de la dame, de les manger; ce serait une impertinence. Ne lui offrez pas davantage de *partager* une pêche ou une pomme, quoi que ce soit : c'est familier, conséquemment mauvaise compagnie. Attendez que ces offres viennent de votre voisine; mais elle ne doit pas vous les faire, si elle est encore jeune.

Puisque l'usage de se rincer la bouche à table est presque établi, suivez-le : dans ma jeunesse il était sans exemple. Les hommes passaient dans une antichambre; les femmes levées, dans la salle à manger, s'approchaient d'un buffet, d'une console, ou prenaient des mains de leurs gens ce qui était nécessaire. Au moins faites cette espèce de toilette le moins bruyamment possible, et tâchez de ne pas grimacer en remplissant vos joues d'eau comme un *mascaron*, ou en allongeant démesurément vos lèvres pour les essuyer.

Offrez votre bras à la femme qui se trouve proche de vous pour rentrer dans le salon, comme vous avez dû le faire pour passer dans la salle à manger; c'est plus de mode que d'offrir la main.

A moins qu'une affaire importante ne vous oblige à sortir, vous devez passer la soirée dans la maison où vous avez diné : si vous le pouvez, vous devez, en acceptant l'invitation, avertir la personne qui vous la fait de cette obligation, de quitter sa maison immédiatement après y avoir mangé.

De quelque nature que soient les invitations que vous acceptez, ou pour affaire ou pour agrément, soyez exact. S'il s'agit d'un repas, arrivez un quart d'heure avant l'instant indiqué : plus tôt on gêne les maîtres de maison; plus tard, on leur déplaît, et l'on choque ceux que l'on fait attendre.

Le retard, quand une femme se donne ce tort, est toujours attribué au désir de produire plus d'effet en arrivant la dernière, et à la petite vanité de montrer une parure plus fraîche; s'il est question d'un homme, on est encore moins indulgent. Il est difficile de persuader

combien la circonstance d'attendre dispose les esprits à la malveillance et à l'aigreur. On ne fait jamais l'éloge de ceux que l'on attend; au contraire, on relève tous leurs défauts, même ceux qu'ils tiennent de la nature; et si l'on n'est pas scrupuleux, on les exagère, on va jusqu'à en créer, presque sûr que personne ne prendra la défense de celui qui se rend désagréable à tous. Des hommes, des femmes souvent, n'ont pas été coupables d'une autre faute, et n'ont attiré sur eux le mécontentement public et la raillerie, que pour avoir laissé un salon s'occuper d'eux dans l'ennui d'une attente prolongée et récidivée. Sans doute qu'il est dur de se soumettre à une réprobation qui n'a pas d'autre cause; mais il est si facile de la prévenir, que l'on est sans excuse quand on la provoque.



DES VISITES.



N'essayez pas de vous mettre au-dessus du vulgaire, en dédaignant d'anciens usages dont vous n'avez pas mûrement examiné l'origine et les résultats : vous entendrez répéter *que les visites sont ennuyeuses, qu'il faudrait les supprimer*, et autres lieux communs, que l'on rebat plus en ce siècle peut-être que dans ceux qui l'ont précédé... Ne vous y arrêtez point et faites des visites; elles sont un lien social : cela seul suffit pour décider un homme qui se destine à vivre dans le monde, dont il est fort mal-adroit de se laisser oublier.... Si la vieillesse, les infirmités, le goût de l'étude ou une rare modération, vous font rechercher la vie solitaire avec la ferme intention d'y persévérer, affranchissez-vous de toutes contraintes, et jouissez de votre indépendance selon votre gré; mais ne venez point, ermite inconséquent, demander pour vous, pour vos parents ou

pour vos amis, quelques faveurs à cette société dont vous avez transgressé les lois : c'est une liberté qu'elle ne pardonne qu'à ceux qui ne réclament rien d'elle.

Faites donc des visites le premier de janvier, ou dans le courant de ce mois, à toutes les personnes auxquelles vous devez du respect, et à celles qui vous reçoivent dans leurs maisons. Laissez des cartes chez ceux qui font fermer leur porte, et croyez qu'il y a très-peu de personnes trouvant bon que l'on manque à ce petit devoir.

Vous devez, quelques jours après avoir reçu une invitation, soit que vous en ayez profité ou non, faire une visite à ceux de qui vous l'avez reçue.

Le même devoir vous oblige quand il arrive quelque chose de considérable aux gens de votre connaissance : naissance, mariage, mort, gain ou perte de procès, promotion, destitution, revers ou succès de fortune, accompagné d'un peu d'éclat : tout cela réclame des compliments, et une visite perd moins de temps qu'un billet ; il ne faut écrire d'ailleurs que lorsqu'il est impossible de faire autrement.

A moins que vous n'ayez pris quelques informations particulières, c'est la soirée qu'il faut consacrer aux visites. Les hommes, le matin, s'occupent de leurs affaires; les femmes soignent leurs enfants, comptent avec leurs gens, cultivent les talents qu'elles veulent conserver, et font ou défont des chiffons, qui passeront pour être sortis des magasins à la mode. Il faut respecter leurs secrets; mais je voudrais que ma fille n'en eût pas de semblables.

Il n'est pas facile de déterminer la durée d'une visite; mais il est probable que l'on ennuie quand on est ennuyé. Jugez vous-même par les fréquents silences, par la figure légèrement allongée de la maîtresse de la maison, par ses yeux tournés vers la pendule, par quelque ordre donné à voix basse, de l'opportunité de votre retraite, et hâtez-vous de sortir. Ne craignez point de rester quand vous ne remarquez aucun de ces signes. Si vous n'êtes pas un fat vaniteux, vous ne vous tromperez jamais sur le désir que l'on vous témoignera de prolonger votre visite. Dans le doute, n'hésitez pas à vous en aller; il vaut mieux exciter les regrets que l'impatience.

Dans les visites de *circonstances*, vous devez vous attendre à ce que la circonstance qui vous a amené soit le sujet de la conversation. Prenez donc votre parti à l'avance, pour entendre parler longtemps de la même chose, et rappelez-vous cette maxime : « Riez avec ceux qui rient; pleurez avec ceux qui pleurent. » Ce n'est point hypocrisie, c'est bonté de cœur qui vous rend sensible à ce qui touche le prochain. On vous dira qu'il n'est pas au pouvoir de l'homme de se rendre sensible; on vous trompera. A force de s'exciter aux sentiments vertueux, on parvient à les éprouver. Quand vous avez reconnu qu'une chose était bien, ne vous dites jamais que vous ne parviendrez pas à la faire : essayez, persévérez avec courage et vous réussirez. Hélas! mes chers enfants, je vous le répète à tous deux : si nous ne faisons de bien que celui vers lequel nos penchants nous entraînent, nous risquerions d'en faire très-peu, et il dépendrait des innombrables caprices de notre esprit : c'est donc par principes, c'est-à-dire par des motifs que la religion inspire et que la raison approuve, que je vous conseille d'agir en toutes choses.

Je vous prie de ne point appeler *visites de digestion* celles que vous ferez après avoir dîné dans une maison. Les vieilles gens, en riant, peuvent employer cette expression, mais dans une jeune bouche elle est choquante; il est ignoble de se faire des devoirs dont un repas est l'origine, et il ne faut pas conserver le souvenir de ce que l'on mange.

Les cartes de visite sont une admirable invention de ce siècle : elles épargnent le temps et souvent de grands ennuis; car il faut quelquefois se rappeler à des gens par bienséance, et dès que l'on vit dans le monde, il faut porter son joug. Combien de personnes respectables sous différents rapports, dont la société est une vraie pénitence! On les blesserait si on semblait les oublier; et les cultiver, est quelquefois au-dessus des forces du plus sage. Là on fait de rares, de courtes visites; mais on envoie ou l'on porte des cartes, et l'on a satisfait à tout.



DE LA CONVERSATION.



Vous avez lu tous deux, mes enfans, ce que La Bruyère, un des plus beaux esprits de France, a dit de *la société* et de *la conversation*. Relisez souvent ce chapitre, qui contient les plus admirables enseignements, et pénétrez-vous du sens exquis avec lequel il fut pensé et écrit; mais destiné à l'instruction des hommes faits, et qui n'ont pas trop de tout leur savoir, de toute leur expérience pour l'apprécier, ce chapitre ne peut contenir les remarques matérielles et minutieuses que vous me demandez, et qui doivent porter bien plus sur la forme que sur le fond. Le grand moraliste a dû dédaigner de semblables détails; mais je conçois que vous en soyez curieux, et je vais m'efforcer de ne rien oublier de ce qui constitue la politesse et le bon ton dans la conversation.

Je commencerai par une citation de l'auteur

dont je viens de vous entretenir : « Si l'on
 « faisait sérieuse attention à tout ce qui se dit
 « de froid, de vain et de puéril dans les en-
 « tretiens ordinaires, l'on aurait honte de parler
 « ou d'écouter, et l'on se condamnerait peut-
 « être à un silence perpétuel, qui serait une
 « chose pire dans le commerce que les discours
 « inutiles. » Cette décision de La Bruyère con-
 sole un peu de la juste remarque qui la précède.
 Hélas ! Il n'est que trop vrai : la faculté de
 parler est de toutes celles qui nous ont été
 données, la faculté dont nous faisons ordinairement
 le plus mauvais usage ; mais puisqu'un
 silence absolu *serait une chose pire* encore,
 essayons de rendre tout ce qui se dit de *froid*,
 de *vain* et de *puéril*, le moins insupportable
 que nous pourrons.

Je ne vous recommanderai pas de vous abste-
 nir de tout ce qui est calomnie, médisance,
 mensonge, raillerie amère, paroles injurieuses,
 révélation de secret confié, contradiction per-
 sévérante, taquinerie : ces fautes sont trop
 grossières, et vous n'y tomberez point ; mais
 je vous prierai d'observer dans quel langage
 les personnes les mieux élevées expriment leurs

désirs, leur blâme, leur approbation, toutes leurs pensées enfin, n'importe à quel sujet.

Rappelez-vous d'abord que la politesse et l'usage du monde consistent « à savoir s'oublier
« soi-même, à s'occuper des autres, à saisir
« les occasions de les faire valoir, à leur témoi-
« gner le désir de les obliger, de leur plaire;
« à leur montrer de la douceur, de la com-
« plaisance et des égards; à persuader surtout
« qu'on se compte pour rien, puisqu'il faut
« paraître surpris et reconnaissant des atten-
« tions les plus simples et des compliments les
« plus communs.» Il serait bon d'avoir tous ces sentiments, et l'homme qui les éprouverait serait de tous les hommes le plus poli, et certainement le plus aimable; mais l'exigence de la société se borne à retrouver les apparences de tant de qualités, et c'est ce qui rend inexcusables à ses yeux ceux qui les négligent.

Remarquez comment le plus simple désir d'obtenir est exprimé : *Donnez-moi*, est impérieux, grossier; *ayez la bonté de me donner*, *voulez-vous bien avoir la bonté de me donner*, sont beaucoup plus convenables; mais *auriez-vous la bonté de me donner*, est bien autrement

poli et élégant. Il y a un doute dans cette tournure qui laisse croire que la chose obtenue excitera toute la reconnaissance de celui qui demande.

Je vous prie, jè vous supplie, je vous conjure, sont aussi adoptés, parce qu'ils semblent établir l'inégalité, et qu'il y a beaucoup de grâce à paraître croire que l'on s'estime moins que celui à qui l'on s'adresse.

Je vous ai déjà dit combien il était choquant d'employer les mots *avantage* ou *plaisir*, quand celui d'*honneur* était le seul convenable. Ne vous servez donc que de ce dernier quand vous parlez aux gens que leur âge, leur rang, leur profession, leur fortune même, rendent dignes de quelque considération. Il est le seul que vous puissiez employer en parlant aux femmes. Bien que la *galanterie* soit passée de mode, que les *dames* ne soient plus choisies pour récompenser par des couronnes la bravoure et l'adresse que les anciens chevaliers montraient dans les tournois, il est toujours de bon goût de leur adresser la parole d'un ton de voix plus bas qu'aux hommes, de ne point se tutoyer devant elles, d'éviter

de raconter en leur présence certains traits de grossièreté ou de cruauté, qui peuvent les affecter sérieusement. J'ai vu à cet égard des amateurs d'histoire naturelle n'avoir l'idée d'aucune convenance. Je crois que l'amour de la science peut conduire à des expériences dégoûtantes et barbares, des personnes qui ne manquent ni de propreté ni d'humanité; mais si vous êtes un jour de ces personnes-là, mes enfants, ne prenez pas la société pour confidente de vos études, et soyez persuadés qu'un sujet de conversation qui angoisse le cœur ou trouble l'estomac, est de très-mauvais goût.

Vous avez vu par l'anecdote de l'abbé De-lille et de l'abbé Cosson, que l'on peut parler comme un académicien, sans parler comme les gens de bonne compagnie. Cette différence, très-sensible il y a cinquante ans, l'est un peu moins aujourd'hui, que la fréquence de nos révolutions a mêlé les rangs de la société; car chaque parti, voulant ramener la majorité à ses opinions, a fait des avances, des concessions : on s'est toléré tant que l'on a cru avoir besoin les uns des autres; puis ce que chacun

appelait alternativement l'*ordre*, étant rétabli, on se séparait de nouveau; mais les uns avaient gagné, les autres avaient perdu, pendant le moment de fusion, et il en est résulté des manières généralement moins élégantes d'une part, et moins vulgaires de l'autre.

Ne croyez pas cependant qu'une barrière insurmontable séparât la noblesse de la bourgeoisie avant 1789 : il y a toujours eu des *parvenus*. Je conviens seulement qu'il fallait quelque espèce de mérite tout à fait supérieur; mais alors à quelles faveurs n'était-il pas permis d'aspirer!.... Celui de tous les rois de France qui tint sa cour avec le plus d'éclat et de pompe, Louis XIV, admettait à jouer avec lui *Gourville*, fils d'un vassal du duc de la Rochefoucauld¹; ce *Gourville* avait été valet de chambre de son seigneur, et lui avait été fort utile pendant la guerre de la fronde. Le grand Condé, qui était un des chefs du parti pour lequel guerroyait le duc de la Roche-

1. L'auteur des *Maximes*. Par une étrange manie, ce grand seigneur, très-spirituel et le meilleur des hommes, prétend dans son livre que l'égoïsme décide de toutes nos actions. Il faut le lire avec défiance.

foucauld, eut l'occasion de connaître Gourville, il admira avec quel soin ce valet de chambre dirigeait les affaires de son maître, et surtout avec quelle habileté il savait lui procurer de l'argent, et pria le duc de la Rochefoucauld de le lui céder. Gourville était au service du grand Condé, et tout le monde connaissait son origine, quand il avait l'honneur de faire la partie de Louis XIV, et de donner des soupers aux dames et seigneurs de la cour de ce prince.¹

Vous voyez que toutes sortes de talents pouvaient procurer l'admission dans la plus haute classe de la société, mais certainement ce qui était indispensable, c'était le ton et les manières de cette société.

Appliquez-vous donc à acquérir une connaissance si facile; mais n'espérez la posséder qu'autant que vous fréquenterez la bonne compagnie, et lisez des ouvrages écrits par des gens qui y ont vécu.

Ne vous amusez point à contester sur le caprice qui a fait préférer un mot à un autre;

1. Voyez les Lettres de M.^{me} de Sévigné. Gourville a laissé des *mémoires*.

je vous ai déjà dit qu'il n'y avait d'autre raison à alléguer à cet égard que la volonté du monde. Mais en général vous devez vous défier des façons de parler employées dans les boutiques, ainsi que du langage des collégiens, des étudiants, et de tous ceux qui fréquentent les petits spectacles.

Une grande partie des journaux, et presque tous les romans, fourmillent d'une infinité d'expressions de mauvais ton, qu'il me serait impossible de vous signaler : j'essayerai de vous indiquer celles qui le plus souvent m'ont paru choquer les gens que l'on prenait pour arbitres sous ce rapport.

Il ne convient pas plus de dire à un homme, en lui parlant de sa femme, *madame*, qu'il ne convient de dire *monsieur* à une femme, en lui parlant de son mari. On doit dire *madame Durand*, *madame Duval*, comme *madame la duchesse d'Usez*, *madame la comtesse d'Avaray*, quand on parle à leurs maris ; *madame*, sans le nom, ne se dit pas.

Il est plus poli, en parlant aux gens de leurs parents, de dire *monsieur votre père*, *monsieur votre frère*, *madame votre tante*, *madame votre*

fille, etc., que de nommer ces mêmes personnes. Dans la grande intimité on dit tout simplement : votre grand'mère, votre sœur, votre cousin, ainsi de toutes les relations de parenté.

Le nom d'*époux* et d'*épouse* ne s'entend plus qu'au théâtre et dans les tribunaux : on ne s'en sert qu'en poésie et dans le langage soutenu ; on dit *mari* et *femme* : cette observation me rappelle un très-brave habitant d'un département, qui était ravi d'avoir vu à la fois *l'empereur*, *son épouse* et *leur petit bonhomme*.

Les gens du peuple ont retenu une expression des livres saints que ceux du monde n'emploient point : ils disent une *femme enceinte*, les derniers disent une *femme grosse*.

Le mot *cadeau*, quoique à l'usage de beaucoup de gens, a toujours été réprouvé ; il faut lui substituer celui de *présent*, de *don*, s'il est question de la générosité d'un prince ou de quelque chose de magnifique. Vous trouverez le mot de *cadeau* dans Molière ; mais vous ne le trouverez pas une seule fois dans les Lettres de M.^{me} de Sévigné.

Vous n'emploierez le mot *orgie* qu'en parlant de l'antiquité; il ne doit pas plus retentir dans un salon que celui de *bacchanales*, à moins que ce ne soit pour montrer l'aversion que vous inspirent les scènes que ces expressions peignent.

En général, je vous recommande d'examiner les mots nouveaux que l'on introduit dans le langage, et de ne les adopter qu'autant qu'ils s'accordent avec vos idées sur les convenances : les femmes, il y a quelques années, imaginèrent de faire bouffer leurs jupes par derrière, au moyen d'un morceau de toile empesée; cette partie de leur ajustement reçut, selon les unes, le nom de *page* ou de *polisson*, les autres la nommèrent simplement *tournure*. Je peux vous assurer qu'il était impossible de comparer ces femmes entre elles, tant les dernières étaient en tout préférables aux premières.

Il est fort rare que la façon la plus simple de s'exprimer ne soit pas la meilleure. La Bruyère remarque que les femmes de la cour disent : j'ai traversé les *halles*, et que les bourgeois cherchent des périphrases pour ne point nommer de semblables lieux. Pensez à ce que

vous voulez dire, et si la chose dont vous voulez parler ne blesse point la décence et le goût, nommez-la uniment; sinon, ne dites rien. A quoi bon amener dans l'entretien un sujet de conversation qui vous oblige d'abord à prendre tant de peine? Molière a fait justice de ces façons dans les *Femmes savantes* et dans les *Précieuses ridicules*. On voit là des filles cherchant des circonlocutions pour parler d'amour et d'intrigues amoureuses : n'est-il pas plus naturel qu'elles n'en parlent pas du tout, si elles croient perdre de leur considération en traitant une semblable matière?

On dit d'un homme qu'il fait *sa cour* à un roi, à un ministre, à une femme, quand il se présente chez eux; et il est de très-bon goût de dire à une femme : *me permettrez-vous de vous faire ma cour?.... J'aurai l'honneur de vous faire ma cour....* Mais employer cette phrase pour dire qu'un homme voudrait plaire à une femme, ou qu'il aspire à la main d'une fille, est une tournure de mauvaise compagnie. On rend cette pensée en disant qu'un homme *s'occupe* de telle ou telle personne; et comme il ne doit guère entrer dans la tête qu'une

inclination se manifeste, excepté entre deux personnes libres, il est bien plus simple de dire : *monsieur un tel désire épouser mademoiselle une telle*. Les mots *d'amour*, *d'amoureux*, *d'amants*, ne doivent être qu'à l'usage des chanteurs et des chanteuses de romances; ils les prodiguent à un tel excès, qu'il faut en faire grâce dans la conversation. J'aimerais pourtant mieux les entendre que celui de *faire la cour*, quand il n'est pas seulement question de *rendre hommage*, de prouver du respect et les plus grands égards.

Les provinciaux joignent assez souvent le nom des personnes à l'épithète de *monsieur* ou de *madame*, quand ils parlent aux gens: c'est impoli. Cette manière ne peut flatter que dans une personne d'un rang infiniment supérieur; il faut dire *oui*, *non*, *monsieur* ou *madame*, et s'abstenir de nommer.

Prononcez soigneusement l'épithète de *mademoiselle*; dire *mamselle*, est impertinent. Gardez-vous, pour le moins autant, de chercher le nom des personnes, en disant *monsieur* ou *madame chose*, et tâchez de bien savoir le nom des gens dont vous parlez. Même quand

il est question des noms étrangers les plus difficiles, il est de bon goût de les savoir. Faites-vous les écrire, et cherchez qui vous apprenne à les prononcer le moins mal possible.

Je vous dirai en particulier, mon fils, que vous devez éviter de causer dans les bals masqués avec les personnes qui croient devoir y tutoyer. Soyez sûr qu'elles sont de mauvaise compagnie. N'ayez pas non plus fort bonne opinion des femmes qui appellent les jeunes gens par leur nom de baptême; mais ne retournez pas chez celles qui suppriment l'épithète de *monsieur* devant les noms de famille : cela ne peut arriver ni à une femme bien élevée, ni à une honnête femme. Même en parlant de son mari, une femme de bonne compagnie ne le désignera pas par son nom de famille tout court; elle ne le désignera pas non plus par le seul titre de *monsieur*, mais joindra le titre et le nom. Il n'en est pas de même du nom de baptême: c'est d'usage maintenant de s'appeler réciproquement par ce nom entre mari et femme.

On a, de leur vivant, désigné quelques hommes célèbres par leurs noms; mais je vois

toujours les personnes les plus distinguées faire quelques exceptions, et j'entends toujours dire : monsieur de Talleyrand, monsieur de Châteaubriand, monsieur de Polignac : étendez cette liste à tous les gens de lettres et à tous les artistes dès que vous les connaissez, et ne croyez pas, ainsi qu'il arrive à beaucoup de sots, que l'on vous croira l'égal des gens parce que vous en parlez d'un ton familier.

On fait une exception pour les acteurs; mais la politesse ne l'a jamais faite pour les actrices. Voltaire, choqué d'apprendre qu'un jeune homme l'appelait par son nom seulement, et lui entendant dire qu'il aimait le talent de *la Clairon*¹, lui dit : Monsieur, dans ma jeunesse j'avais quelquefois affaire dans les bureaux de M. le cardinal de Fleury, premier ministre, et quelquefois aussi j'avais l'honneur d'être reçu par son Éminence. Dans les bureaux, tous les commis disaient : *la Le Couvreur*²; dans son cabinet, le ministre n'a jamais dit que *mademoiselle Le Couvreur*.

1. Célèbre actrice qui jouait dans les tragédies de Voltaire.

2. Autre actrice, qui précéda mademoiselle Clairon.

Vous voudrez bien étendre cet usage aux chanteuses et aux danseuses. Cependant si vous aviez une grande habitude de la langue italienne, on vous passerait d'appeler par leur nom, en le faisant précéder de l'article, les cantatrices venues d'au delà des Alpes; car on dit des plus grandes dames en Italie : *la Colona*, *la Barbarini*, *la Durazzo*, comme on dit *la Catalani* et *la Grisi*.¹

Je vous prie de dire du *vin de Champagne*, du *vin de Bordeaux*, et non du *Champagne*, du *Bordeaux*; outre que c'est de mauvais ton, j'ai remarqué que les jeunes gens qui parlent ainsi, sont ordinairement de pauvres garçons qui ne boivent que des vins d'Orléans chez leurs restaurateurs, et qui espèrent faire croire à de fréquentes rencontres entre eux et ces vins assez chers, en parlant de ceux-ci avec familiarité. Ils étendent jusqu'aux vins cette manière aisée, qui les rend si ridicules quand ils s'en servent pour paraître les amis des gens célèbres ou en place.

Louez *la parure*, *la toilette* d'une femme, ajoutez qu'elle est bien *mise*, *mise* de bon goût;

1. Cantatrices célèbres que l'on a entendues à Paris.

mais ne faites pas un substantif de cet adjectif, et ne dites *la mise* de personne.

Ne confondez pas, à l'imitation de plusieurs journalistes, les mots *conséquent* et *conséquente* avec celui de *conséquence*. Un homme *conséquent* est celui dont les principes et la conduite sont parfaitement d'accord. Un homme de *conséquence* est celui qui, par une place, par son rang, par son caractère, jouit de la considération publique. La fortune, une terre, ne peuvent être *conséquentes*; mais si elles ont beaucoup de valeur, elles seront considérables, c'est-à-dire de *conséquence*.

Dites d'un gros homme qu'il est gros, d'une femme grasse qu'elle est grasse; mais ne dites pas que l'un est *puissant*, l'autre *puissante*: car ils peuvent être dénués de force tous deux, et encore plus de pouvoir; or, la *puissance* consiste à posséder l'un et l'autre.

Dites d'un chevalier du Saint-Esprit qu'il est *chevalier de l'ordre*, et non qu'il est *cordons bleu*.

Je ne crois pas avoir besoin de vous apprendre dans quelle classe vous pouvez placer les gens qui appellent une décoration, une plaque d'ordre attachée sur l'habit, un *cr-*

chat. L'expression est assez révoltante pour que vous en jugiez, mais j'ai rencontré dans de fort beaux salons des gens qui étaient arrivés en voiture, dont les laquais portaient une livrée, et qui désignaient ainsi les marques distinctives que portaient de vieux et de nouveaux seigneurs, dont ils recevaient des poignées de main. J'ai donc cru devoir vous avertir.

Il est de bon goût de donner de temps en temps aux gens, en causant avec eux, les titres qu'ils portent. On s'attire de la considération en témoignant que l'on en a pour autrui. Si on ne la méritait que par ces petits moyens, elle serait sans doute fort peu de chose; mais en traitant ainsi ceux à qui nous avons affaire, nous les obligeons à employer les mêmes formes, et il y a tant d'individus dont la familiarité est grossière, qu'on ne doit jamais se hâter de l'établir.

On lit aujourd'hui dans beaucoup de gazettes que le roi est sorti de ses *appartements*¹,

1. Cette mauvaise locution est un *anglicisme*. En anglais on dit *Apartment* pour chambre, quand on parle d'un roi ou d'un grand.

que le roi est rentré dans ses *appartements*. Si l'on croit qu'un pluriel en pareil cas convient mieux à la majesté royale, il faut dire *ses chambres*; car le plus grand monarque du monde peut avoir un appartement pour chaque saison, mais ne saurait en occuper qu'un à la fois. Un appartement est composé de plusieurs chambres, et l'on ne peut pas plus dire : le roi est dans *ses appartements*, que l'on ne peut dire : il loge dans *ses palais*, il couche dans *ses lits* et mange à *ses tables*.

Les provinciaux disent qu'il faut *aller, écrire en cour*; qu'un homme est *bien en cour* : ces locutions sont mauvaises. On doit dire : aller, écrire à la cour, et cet homme est bien avec la cour.

L'ellipse, ou la phrase dont on retranche quelque mot, ne vaut pas grand'chose dans la conversation, parce que le mot sousentendu peut y jeter de l'obscurité. Il faut que ces façons de parler soient chères aux personnes vulgaires, car la bonne compagnie ne les emploie pas; gardez-vous donc de dire, comme déjà je vous en ai avertis : *du Xérès, du Malaga, du Constance*, sans spécifier que vous

parlez de *vins*; car c'est aussi ridicule que si vous disiez *du Strasbourg* devant un pâté de foies gras, ou *du Bologne* devant un saucisson. N'appellez pas Paris *la capitale*; la comédie française, *les Français*; le théâtre italien, *les Italiens*. Ne dites point qu'un homme, qu'une femme *a de l'usage*, car on demandera *de quoi?* et sans doute vous voulez dire, l'usage du monde. Songez qu'un *bel organe*, un *organe enchanteur*, ne peut pas signifier une belle voix, une voix douce et harmonieuse; car nous avons l'organe de l'ouïe, celui de la vue, etc. Ne désignez pas comme *rose* une écharpe, un ruban: ces objets sont couleur de rose. Ne dites pas qu'une femme *a du teint*, *de la peau*; on a toujours l'un et l'autre: dites que ce teint a de l'éclat, que cette peau est blanche; mais ne croyez louer personne en lui accordant ce que tout le monde possède.

La prétention à bien parler n'est sage qu'autant que l'on prend pour guides les gens reconnus pour avoir un excellent ton, ou les livres qu'ils ont écrits. N'imitiez donc pas ceux qui disent: *pincer de la harpe*, *toucher du piano*; car on a plaisamment remarqué qu'il faudrait

dire, pour s'exprimer avec justesse : *accrocher de la harpe* et *taper du piano*. Jouer, s'applique à tous les instruments, et je ne vois guère d'exception que pour battre du tambour et sonner de la trompette.

Les gens de l'ancien régime, c'est-à-dire ceux qui formaient la cour de nos rois avant 1789, et surtout les dames du siècle de Louis XIV, n'auraient pas imaginé d'appeler la plus jolie et la plus ornée des pièces d'un appartement un *bouloir*, c'est-à-dire un lieu destiné à bouder. Quelle est la fille ou la femme honnête qui conviendra qu'elle a prémédité des moments d'humeur et de caprice, et qu'elle s'est préparé un lieu de retraite, particulièrement élégant, pour ces moments-là? Réfléchissez un peu sur beaucoup de mots, et vous ne les adopterez pas. Les reines, les princesses, les grandes dames, eurent pendant longtemps des oratoires, où un grand luxe de peinture était admis. Cet usage, établi à une époque où la société ne ressemblait point à celle que nous voyons, où l'on ne se réunissait qu'aux fêtes solennelles et religieuses de l'année, et où la noblesse passait le reste du

temps dans ses châteaux, tandis que la bourgeoisie et le peuple ne pensaient qu'à travailler ou à chercher quelques plaisirs aux cabarets, seuls lieux publics où l'on se rassemblait alors; cet usage, dis-je, d'une chambre de prière faisant partie de l'appartement des femmes, cessa; car il dut leur rester beaucoup moins de temps pour se recueillir quand il leur fallut faire les honneurs d'un salon, donner des concerts, des bals, aller aux spectacles et dans le monde : ce nouveau genre de vie les détermina aussi à transporter dans un lieu où elles pussent recevoir leurs visites, les objets d'art que renfermaient leurs oratoires, et ces objets, en changeant de destination, changèrent de nature; ils devinrent des pièces d'ameublement. La chambre ornée prit le nom de *cabinet*, et ce nom lui est encore conservé par les gens de bon goût, tandis que les tapisseries, les femmes de chambre et les nouveaux initiés à la magnificence, ainsi que les hommes de livrée qui montrent les maisons royales, ne manquent jamais de désigner cette pièce sous le nom de *boudoir*. Je me moquerais de vous, mon fils, si vous vous serviez

de ce mot. Pour vous, ma fille, je vous l'interdis net, dussiez-vous me citer des femmes très-respectables l'employant.

Ne dites ni un *louis d'or*, ni un *napoléon d'or* : ces deux monnaies ont toujours été de ce métal. Si vous trouvez dans plusieurs historiens *écus d'or*, c'est qu'il y a eu des écus d'or et des écus d'argent.

De deux expressions qui vous semblent synonymiques, choisissez celle que les gens communs n'emploient point. Ils ont retenu l'ancienne expression de *croisée*, qui provenait de ce que d'abord les châssis, formés de deux morceaux de bois disposés en croix et de quatre vitres, fermaient les ouvertures par lesquelles le jour éclaire les maisons. *Fenêtre* convient mieux.

C'est sans doute par la même raison que l'on dit pari plutôt que *gageure*, et que l'on préfère le verbe parier au verbe *gager*.

On parle d'une façon très-vulgaire quand on dit j'ai mangé *un fruit*, *un raisin* : c'est du fruit, du raisin qu'il faut dire. *Un fruit* ne se dit jamais ; il faut spécifier : *une pêche*, *une fraise*, *une poire*, etc. Ne dites pas non plus : blanc

comme un lait, comme un satin; mais comme du lait, comme du satin.

On m'a raconté qu'une discussion s'était élevée entre deux vieilles dames sur la manière dont on devrait donner aux domestiques l'ordre d'éclairer le soir. Fallait-il dire : apportez de la lumière? Ce n'était pas français, car la lumière ne se peut apporter, mais bien ce qui la produit. Fallait-il dire : allumez les bougies? mais Louis XVI disait : allumez les chandelles? et d'ailleurs à l'époque où ceci se discutait, des personnes du plus haut rang ne pouvaient brûler de bougie.... La question demeura indécise. Vous n'aurez point à disputer à cet égard, car la mode des lampes à prévalu; mais si vous m'en croyez, vous direz bougie ou chandelle, selon que vous vous éclairerez, avec de la cire ou du suif. Il est une recherche de langage aussi fâcheuse que la trivialité. Molière en a fait justice dans les *Femmes savantes*, les *Précieuses ridicules*, la *Comtesse d'Escarbagnas*, et en quelques autres de ses comédies.

C'est cette recherche, cette prétention, qui rend quelques provinciaux si insupportables. Il y a des villes où l'on ne dit pas : asseyez-

vous; mais : *voilà un fauteuil qui vous tend les bras*. Je vais me coucher, semblerait ignoble. On y substitue : *je vais me jeter dans les bras de Morphée*. Jamais, au piquet, on ne se contente de vous dire : vous êtes capot. On vous répète : « Vous emporterez une *capote*, c'est bon quand il pleut. » Seulement lorsque le temps est beau, votre adversaire ajoute : « Vous ne vous en servirez pas aujourd'hui. »

Il faut prendre garde à l'altération du sens des mots; dire que l'on va *en société*, pour dire que l'on va dans le monde, ne peut s'entendre que lorsque l'on est convenu d'employer cette tournure. *En société*, s'entend de personnes unies par des relations d'intérêt. Les commerçants, les gens de lettres, les artistes, se réunissent en sociétés particulières. Si vous dites : j'étais en société avec telles personnes, cela signifie que vous avez formé une entreprise quelconque avec ces personnes, et que vous avez ensemble des relations d'affaire. Les hommes se sont réunis en société, afin de s'entr'aider; et c'est ainsi qu'ils ont dompté les animaux, et se sont presque rendus maîtres des éléments. Quand on parle de la société,

on comprend tous les individus qui ne vivent point dans l'état sauvage, lequel n'est point l'état de nature, puisqu'il ne saurait développer toutes les facultés de l'homme; mais souvent on donne moins d'extension à ce mot, et l'on appelle seulement société, celle qui est formée par des gens bien élevés.

Aller dans le monde, est l'expression conservée par les personnes de la vieille société française; c'est ce que je peux vous assurer. A propos de façon de parler moderne, on fait écrire à M.^{me} la marquise de Créqui, dans ses Mémoires : ceux qui disent la *bonne société*, ne sont pas de la bonne compagnie. Rien n'est plus juste, et les étrangers seuls font exception à cette règle.

Tout le monde finit par dire : *aller en soirée*, ce qui a si peu de sens, que l'on n'oserait dire : *aller en matinée*, *aller en jour*, *en nuit*, quoique ce fût très-logique si on adopte *aller en soirée*.

Moins de personnes confondent *mortifier* avec *fâcher*; cependant vous entendrez dire quelquefois : vous avez pris la peine de venir chez moi je suis bien *mortifié* de ne m'y être point trouvé. *Mortifié* signifiant humilié,

on a été *humilié* d'être sorti, ce qui assurément ne peut arriver.

Défiez-vous d'un purisme peu éclairé : beaucoup de gens sachant que le verbe *rappeler* ne doit jamais être suivi de la particule *de*, ne manquent pas d'écrire : *Je me rappelle avoir été*, etc., tandis qu'il faudrait : *je me rappelle d'avoir été*, etc. La particule *de*, prohibée devant les substantifs, pronoms, etc., est de rigueur devant l'infinitif *avoir*, comme on peut le remarquer dans les écrits des maîtres.

D'autres ne font point de distinction entre mortification et mystification, et vous disent tristement, en se plaignant de l'impolitesse ou de la dureté d'un homme en place, il m'a *mystifié*. Souvenez-vous que mystifier un homme, c'est se jouer de lui en le trompant, en abusant de sa simplicité pour lui faire croire quelque chose de très-ridicule. Il a été à la mode dans quelques sociétés de mystifier certains individus, et d'en faire ainsi l'objet de la moquerie générale. Il n'y a que la personne mystifiée qui a le droit de décider si la mystification a été renfermée dans les bornes d'une

plaisanterie de bon goût; elle seule prononce sur l'esprit, la grâce ou l'insolence du mystificateur. Je serais profondément affligé, mon fils, si je vous voyais un jour prendre les rôles de mystificateur, de persifleur, de moqueur: j'aimerais, je crois, mieux vous voir victime en ce genre que bourreau; car la pitié des honnêtes gens me semble préférable à leur mépris. Tâchez de n'exciter ni l'une ni l'autre, et rompez avec ceux qui recherchent des plaisirs aussi niais, aussi cruels et aussi dangereux.

J'espère que vous ne dites point: en *usez-vous*, pour prenez-vous du tabac? *J'y vas de suite*, pour j'y vas tout de suite? *Il a des écus*, pour il est riche? *Ses entours*, pour ceux qui l'entourent? *Traverser un pont* (ce qui veut dire le passer en travers), pour passer un pont? *Se détruire*, pour se tuer?.... Je vous ferai remarquer, à l'occasion de cette dernière expression, que beaucoup de gens disent *se suicider*, sans se soucier si ce verbe ne compose pas à lui tout seul le plus étrange des pléonasmes. Suicide est substantif: l'homme qui commet un suicide, est un suicide, il s'est tué lui-même; mais si vous dites: il s'est *suicidé*, vous ne

parlerez avec justesse qu'autant que vous voudrez dire que cet homme s'est tué deux fois.

N'employez pas *vis-à-vis* au figuré; et ne dites pas : ses procédés *vis-à-vis* de moi, mais ses procédés envers moi. Une maison est vis-à-vis une autre maison; deux personnes sont assises vis-à-vis l'une de l'autre.

Ne faites point précéder *que* par *malgré*, n'écrivez jamais *malgré que*, etc., excepté toutefois dans la phrase : *malgré que j'en eusse, malgré qu'il en ait*, et les équivalents.

Ne dites point *sottises* pour *injures* : ces mots ne sauraient être synonymes : celui qui dit une *sottise* manque d'esprit, de tact; il est *sot* dans ce moment, peut-être l'est-il toujours; mais il peut avoir beaucoup de bonnes qualités qui compensent cette imperfection : celui qui dit une *injure*, est colérique, grossier, mal élevé, et l'on doit fuir sa rencontre.

Une représentation théâtrale, si elle est d'un comique ignoble, s'appelle une *farce*; et l'on peut dire que sur les places publiques polichinelle et arlequin font des *farces*, que ce sont des *farceurs*; mais on ne doit point appeler *farces* des plaisanteries, des facéties et

quelquefois des actions très-répréhensibles, telles que de s'endetter, de faire des scènes chez les restaurateurs et dans les cafés. On ne doit point dire d'un homme gai qu'il est *farce*, que c'est un *farceur*; on ne doit pas le dire davantage d'un mauvais sujet.

N'appellez point une voiture un *équipage* : ce dernier mot sous-entend plusieurs choses : on dit d'un militaire, d'un cheval, qu'il est bien *équipé*, c'est-à-dire qu'il ne lui manque rien de toutes les choses qui constituent son *équipement*. On dit les *équipages* d'un général, d'une armée; ce sont des voitures, des fourgons, des harnais, des coffres, etc. *Carrosse* a vieilli, on ne l'emploie plus qu'en parlant d'un privilège attaché à la naissance : quand un homme prouvait sa noblesse par de vieux titres, il était présenté au roi, et montait dans les *carrosses du roi*. Pouvoir monter dans *ces carrosses*, était un droit qui coûtait fort cher aux gentilshommes; car il fallait que ceux qui le réclamaient fissent de grandes largesses aux valets de pied, etc. Par un caprice, qui vous démontre combien il serait inutile de contredire l'usage, remarquez que si l'on dit main-

tenant voiture au lieu de *carrosse*, on n'en a pas moins conservé le nom de *carrossiers* à ceux qui construisent ces machines, et que l'on appelle *voituriers* les conducteurs de charrettes qui vont par les grands chemins.

On ne désigne pas un homme pauvre en disant : *il est peu fortuné*, puisque fortuné signifie heureux, et que l'on peut éprouver les chagrins les plus cruels tout en jouissant d'une immense fortune. La mort ou la honte d'un objet chéri, plonge dans le désespoir et ne ruine pas. On n'est donc pas *fortuné*, parce que l'on possède une grande fortune; on n'est que riche.

Si jamais vous montez dans un omnibus à Paris, vous verrez quels sont les gens qui disent poliment à ceux qu'ils dérangent : *excusez*, au lieu de : je vous demande pardon, et vous serez peu tentés de dire de même. Mais il n'est pas aussi facile de classer ceux qui disent : *je vous demande excuse*, au lieu de : je vous fais excuse; car on en rencontre partout. *Je vous demande excuse*, signifie : vous avez eu tort envers moi, et j'exige que vous vous en excusiez. Assurément ce n'est pas ainsi que l'entendent les bonnes personnes qui vous adressent

ces paroles après vous avoir fait attendre, vous avoir écrasé les pieds ou vous avoir fait déplacer. C'est : je vous demande pardon, qu'elles veulent dire. Sachez-leur gré de l'intention ; mais ne vous exprimez pas comme elles.

Ne dites point *bêta* pour *bête* ; *douceurs*, *chatteries*, pour sucreries, friandises ; *beau râtelier*, *belle denture*, pour belles dents ; *carré*¹, pour palier ; *une bonne trotte*, pour une longue course ; *fendant*, pour tranchant ou présomptueux ; *machin* (qui n'existe pas), pour machine ; *pas moins*, pour cependant ou néanmoins ; *quoi-que ça*, pour malgré ça ; *soûl*, pour ivre ; *sur*, pour aigre ou acide ; *entre-gent*, pour adresse, habileté, intrigue ; *carreau*, pour vitre.

Pour dire qu'une chose est à la mode, ne dites pas : *c'est le bon genre*, ni, quand vous voulez blâmer une façon d'être : *cela est de mauvais genre*. *Genre* ne peut être synonyme ni de mode, ni de goût.

Ne dites point *éduquer*, pour élever ; *rester*, pour loger, demeurer ; *embêter*, pour ennuyer ; *endéver*, pour impatienter ; *rouler carrosse*, pour aller en voiture ; *craquer*, *blaguer*, pour

1. Repos sur un escalier.

mentir; *priser*, pour prendre du tabac; *bougonner*, pour gronder ou murmurer; *se soûler*, pour s'enivrer; *flaner*, pour muscer; *déceffer* (qui n'existe pas), pour ne cesser; *baffrer*, pour manger avec avidité.

Ne dites pas davantage: *je le fais bisquer*, *je le fais rager*, pour je le contrarie, je l'impatiente; *je suis éreinté*, pour je suis harassé, accablé de fatigue; *venez manger ma soupe*, pour venez dîner avec moi; *les jambes me rentrent dans le corps*, pour je suis très-las; *il fait des morales*, pour il donne des leçons de morale, il sermone; *il fait les cent coups*, pour il fait mille folies; *votre chaise est sur moi*, pour votre chaise est sur ma robe; *abordons la question*, pour parlons de telle chose.

J'espère que vous serez étonnés tous deux d'une partie des mots que je proscris, et que vous me reprocherez d'avoir cru que vous vous en serviez: s'il en est ainsi, je vous demande pardon, mes enfants; mais comment ne craindrais-je pas pour votre langage, d'après ce que j'ai entendu moi-même? Un député, qui a fait souvent imprimer ses opinions, ne disait-il pas devant moi et constamment:

Jésu tort? Assurément il savait qu'on dit : j'ai eu; mais *Jésu* faisait un peu d'effet d'abord, et il ne disait jamais autrement. A un jeu nommé la bouillotte, il n'annonçait six piques qu'en ajoutant : *qui s'y frotte s'y pique*; et cette répétition de la devise qu'avait prise le duc René et qu'a conservée la ville de Nancy¹, le rendait insupportable. Je me suis souvent rencontré avec un homme de finance millionnaire qui, lorsqu'on lui demande à table s'il mangera d'un mets, répond, en envoyant son assiette : *pas extrêmement beaucoup fort*; il ne s'est jamais lassé de faire cette réponse, et ne la varie point. J'ai connu un préfet, qui portait un des plus beaux noms de France, et qui, en écrivant au ministre de l'intérieur, voulait mettre en tête de sa lettre : *Excellence*; j'ai reçu plusieurs lettres d'un membre d'une *société royale des sciences et des lettres*, dans lesquelles il me donne rendez-vous pour *nidi précise*; une des plus jolies, des plus élégantes, des plus riches femmes de Paris, m'a dit très-sérieusement qu'elle avait manqué de

1. La devise dont ces paroles sont l'*âme*, a pour *corps* un *chardon*.

s'épater en descendant de sa voiture; enfin, une grande dame s'est désolée devant moi de ce qu'un homme aussi bien né que M. le duc de Laval¹ disait toujours : *Laure et Patraque*, au lieu de dire : *Laure et Plutarque*. Malgré les représentations de ses amis, la réunion des noms de Laure et de Pétrarque n'a jamais pu se fixer dans sa tête. Enfin, l'on parle encore d'une princesse de l'empire, qui prit les aventures de Robinson pour les voyages de M. le baron de Humboldt, et demanda à cet homme célèbre ce qu'était devenu *Vendredi*... Ne vous offensez donc pas de la minutie, de la niaiserie de mes observations : vous voyez que des gens qui vous valent bien auraient eu besoin des instructions que j'essaye de vous donner.

Sous quelques rapports, les femmes, qui sont moins exposées à voir des gens de toute

1. Il est mort. Il était célèbre par la manière dont il comprenait et s'exprimait. Un jour il se plaignit de ne point trouver dans son calendrier *S. Cinnatus* : c'était à propos de l'ordre de Cincinnatus qu'il avait cherché le saint. On lui a souvent entendu dire : je veux être fouetté aux *quatre coins* de la *cour ovale* de Fontainebleau, si ce que je vous prédis n'arrive pas. On lui a prêté plus d'une sottise de cette espèce.

espèce que les hommes, ont des rapports obligés avec leurs domestiques qui les induisent en erreur à chaque instant. J'ai appris à une femme de trente ans, aussi instruite que spirituelle, qu'on appelait linteau une petite raie rouge ou bleue, qui se voit à certaines serviettes, et qu'une espèce de poire portait le nom de Messire-Jean. Elle avait dit toute sa vie des serviettes à *lin-teau* et des poires de *demi-sergent*, parce qu'elle n'avait parlé de linge qu'avec ses femmes, et de fruit qu'avec son cuisinier ou son jardinier, et qu'en lisant elle n'avait donné aucune attention à l'orthographe de ces mots. Je ne vois nul moyen de ne pas se tromper à propos de choses de ce genre, si ce n'est l'habitude de consulter fréquemment un dictionnaire, surtout quand on entend un mot pour la première fois, et qu'il est dit par une personne que l'on peut présumer ignorante.

J'ai vu des choses si étranges, que je puise dans mon expérience le courage de vous dire, comme on le prescrit dans mon vieux livre de la civilité, que vous ne devez point bâiller en causant; que vous devez cracher dans votre

mouchoir, et ne pas regarder dans ce mouchoir quand vous vous êtes mouché.

Éternuer était une affaire autrefois, et l'on a écrit des volumes pour savoir d'où provenait l'habitude de dire : Dieu vous bénisse, vous donne ses grâces, ou à vos souhaits; on ne dit plus Dieu vous bénisse qu'aux petits enfants. L'usage de s'incliner devant ceux qui éternuent, tombe en désuétude. Faites à cet égard comme vous verrez faire aux personnes chez lesquelles vous vous trouverez.

Il n'est pas nécessaire de vous dire qu'il est très-ennuyeux de causer avec une personne qui interrompt souvent, ou qui témoigne par trop de questions une curiosité indiscreète. Les jeunes gens ne doivent témoigner le désir de savoir qu'à leurs parents, ou aux amis de ces derniers. Écoutez les autres, et ne leur demandez rien; mais écoutez-les, non en voulant prendre un air spirituel, ce qui n'arrive que trop souvent, mais avec l'air de vous intéresser à ce qu'ils disent. L'air distrait blesse dans un supérieur et dans un égal; de la part d'un jeune homme il provoque la moquerie. Quand vous vous ennuyez, retirez-vous.

Ce n'est point assez de prendre de bonnes habitudes de langage, il faut encore en prendre de contenance. La conversation d'une personne qui joint le geste à la voix, qui touche le bras ou le genou de son interlocuteur pour en être écouté, est insupportable. Non-seulement le retour des mêmes locutions est déplaisant, mais celui des mêmes mouvements ne l'est pas moins. Les uns se lèvent et s'assistent sans cesse; d'autres se frottent les mains, font craquer leurs doigts, mordent leurs lèvres, tirent leurs moustaches, bouclent et débouclent leurs cheveux, et sont dans une agitation qui dénote ou une grande timidité, ou la plus folle envie d'attirer l'attention. Quelquefois, par une des plus fâcheuses inattentions, on contracte l'habitude de parler en se regardant dans la glace d'un appartement. Je ne sais rien qui donne l'air plus malhonnête à une femme, et plus niais à un homme; et cependant ce que cela prouve le plus, c'est que l'on a été élevé dans de pauvres chambres où il n'y avait point de glace; mais le monde ne se donne pas la peine de rechercher les causes, et trouve plus facile de dire: c'est une coquette ou c'est un fat.

Rendez grâces à votre jeunesse, mes enfants : pendant longtemps elle disposera à l'indulgence envers vous, et pendant longtemps aussi elle ne vous permettra pas d'abuser de la patience des personnes indulgentes ; car si vous m'en croyez, vous écouterez et ne parlerez guère. La conversation exige des connaissances et une assurance que l'on ne peut posséder à votre âge. Attendez : on nomme des auditeurs dans les conseils d'État, dans les cours de justice, parce qu'il a été reconnu que l'audition était un des plus puissants moyens de former l'esprit et le jugement. Le philosophe Pythagore exigeait de ses disciples qu'ils l'écoutassent trois ans sans parler. Je suis moins exigeant que Pythagore ; mais je désire que dans le monde vous vous borniez à répondre pendant plusieurs années encore, et que vous ne causiez qu'avec vos parents et leurs amis, vous recommandant encore, quoique je croie vous l'avoir déjà dit, de ne pas vous prendre pour les héros de vos histoires, et d'être toujours en garde contre la démangeaison de parler de vous et de ce qui vous regarde.

DES SÉJOURS A LA CAMPAGNE.



Les gens riches qui passent les étés à quelques lieues de Paris, invitent souvent les jeunes gens à les visiter pendant quelques jours : cette sorte de résidence exige beaucoup de discrétion. Bien que ceux qui vous invitent doivent avoir l'air reconnaissant de la peine que vous prenez en vous déplaçant et en renonçant à vos habitudes, c'est vous en effet qui devez éprouver de la reconnaissance envers une famille qui vous admet ainsi dans son intimité.

N'acceptez qu'avec la ferme volonté de trouver le château, le parc, les environs agréables ; faites l'éloge de votre chambre et de chaque domestique qui vous sert ; adoptez tous les usages établis dans la maison ; soyez exactement prêts à l'heure des repas ; observez la plus rigoureuse propreté dans les habits, qui doivent être simples, mais toujours ajustés,

et conformez-vous en tout à ce que vous observerez.

Ne laissez point vos chambres dans un désordre qui fasse murmurer les domestiques de la maison, si les vôtres ne vous ont pas suivis, et arrangez-vous pour que le service qu'ils auront à faire auprès de vous, soit le moins répugnant possible. Les laquais et les femmes de chambre ne s'y trompent point, et reconnaissent toujours à leurs exigences les hôtes qui dans leur propre maison n'ont personne pour les servir.

Défiez-vous de la gaité toute en dehors, qui s'empare souvent des jeunes gens quand ils se trouvent à la campagne. Ils croient pouvoir s'y livrer à des plaisirs aussi dangereux que turbulents. Les uns veulent tirer au blanc, les autres conduire des bateaux, monter des chevaux mal dressés, construire des escarpolettes, jouer à *l'eau* dans l'intérieur, faire des niches, etc. Toutes ces choses peuvent amuser, si la prudence et la réserve les règle et les mesure: autrement elles amènent des accidents, des querelles, des brisements de meubles, des désordres de toute espèce, nuisibles à soi, aux

autres, et insupportables aux maîtres de maison, dont vous ferez bien d'observer les physionomies, afin de savoir quand vous excédez les bornes du jeu.

Dans les plaisirs, comme en tout, il faut rester maître de soi, et ne jamais se laisser entraîner à des cris, à des mouvements que de sang-froid on n'approuverait point : c'est surtout lorsqu'ils s'abandonnent aux amusements que l'on reconnaît les gens bien élevés, parce que l'habitude leur a donné un bon goût, une élégance, qui ne se dément jamais, et semble leur être si naturelle, qu'ils ne s'en départent dans aucune occasion. La force des habitudes est telle, que César, percé de coups et prêt à expirer, étendit sa robe, afin que son corps fût trouvé déceemment couvert.

Si vous êtes invité dans une maison où ces grosses joies soient du goût des maîtres, ne prenez pas l'air désapprobateur, prêtez-vous aux jeux, mais trouvez des prétextes pour ne plus retourner dans cette maison; elle doit être fertile en catastrophes, dont les duels ne seront pas les plus graves.

Respectez scrupuleusement la propriété: ne

cueillez ni un fruit ni une fleur, jusqu'à ce que vous sachiez que les maîtres n'ont pas la faiblesse d'attacher de l'importance à ces petites choses; mais s'ils savent recevoir, et que sincèrement ils vous engagent à vous regarder comme dans votre famille, ne vous refusez pas le plaisir de cueillir une pêche ou une rose, seulement n'abusez point de la liberté que l'on vous accorde.

On trouve ordinairement dans quelques coins des salons des jeux d'échecs, de dames, de loto, de domino et autres de ce genre: faites-en usage, en prenant garde d'égarer quelque pièce, et en remettant les jeux où vous les avez trouvés. Chez les grands seigneurs ce soin ne se prend point: il y a des gens qui veillent à l'ordre des appartements.

Évitez de déranger, de salir les meubles. Ne dédaignez point de nettoyer la poussière ou la boue de vos souliers avant de rentrer dans la maison; car il est inutile de vous attirer les malédictions des frotteurs.

Dans votre chambre, écartez les rideaux du lit de votre bougie; éteignez soigneusement le feu de votre cheminée: veillez plus qu'

chez vous à la conservation de tout ce qui vous entoure.

On trouve sur une console un sucrier rempli : évitez de consommer le sucre qu'il contient, et si vous avez quelques habitudes à satisfaire sous ce rapport, mettez du sucre dans votre sac de nuit, afin de n'en jamais demander. Tâchez toujours de vous contenter de ce que l'on fait pour vous, à moins d'une véritable nécessité ; c'est à ceux qui vous reçoivent à prévoir tous vos besoins ; à vous d'en manifester le moins possible. Vous devez même, si vous subvenez à quelques-uns de ces besoins, le faire de manière à ce que les maîtres de la maison ni leurs gens ne s'en aperçoivent point.

Emportez toujours avec vous ce qui est nécessaire pour écrire, sans avoir recours à personne. Emportez aussi quelques livres qui demandent un peu d'étude et qui ne se lisent pas trop rapidement ; car il y a des heures où il faut laisser leur liberté aux maîtres, et il y a des châteaux où l'on ne trouve pas de bibliothèque.

Vous, ma fille, joignez aux livres plus d'ouvrages de mains que vous ne pouvez en faire ;

et tous deux soyez munis de ce qu'il faut pour dessiner et laver des dessins.

Ayez parmi vos livres un ouvrage de botanique, au moyen duquel vous pourrez reconnaître et nommer les plantes des champs; car vous savez que la culture, en embellissant celles des jardins, détruit presque toujours les caractères qui servent à les distinguer.

Ainsi pourvus de livres et d'ouvrages, vous ne serez point à charge à vos hôtes, et les jours de pluie vous n'aurez pas de ces visages tristes et malheureux qui désespèrent les maîtres de maison. Plus que jamais, quand on habite ensemble, l'égalité d'humeur devient la qualité la plus désirable, et elle l'emporte sur les vertus, l'esprit et les talents. Si, pour votre malheur, vous êtes sujets à des mélancolies sans causes, à des jours de dénigrement, de dédains, de désirs vagues et impatients, demeurez chez vous, mes enfants; ennuyez, excédez votre famille; mais ne mettez pas à l'épreuve l'indulgence des autres : ils vous en doivent, sans doute, et je vous la conseillerais, si vous receviez au lieu d'être reçus; mais contentons-nous de bien faire, et laissons chacun faire ce

qu'il veut, ce qu'il peut : nous pouvons nous dominer; il nous est impossible d'exercer cette domination sur autrui : bornons-nous donc au seul empire que l'on ne nous disputera pas.

Si votre santé est mauvaise, si vous vivez de régime, n'allez que chez des amis intimes : les personnes languissantes qui craignent le soleil, le vent, le serain, la vue d'un reptile ou d'un insecte, sont malheureuses à la campagne et singulièrement gênantes; elles empêchent les parties ou les font abréger, et quand on ne s'intéresse pas à elles assez vivement pour souffrir de leurs douleurs, on ne les considère que comme un véritable embarras.

Pour vous, mes enfants, si vous vous trouvez réunis à quelques-unes de ces pauvres créatures, prodiguez-leur vos soins : soyez attentifs, complaisants, consultez leur goût pour sacrifier le vôtre; préservez-les du froid, du chaud, à vos dépens, et songez que la *véritable politesse vient du cœur*.

Ne montrez jamais, lorsque l'on fait des courses dans les environs, le désir d'aller à gauche quand on se dirige à droite, ou celui de visiter une prairie, si l'on vous conduit

dans une forêt; mais si quelque lieu est l'objet de votre curiosité, levez-vous de grand matin, et seul, allez le visiter.

Cette liberté n'est pas pour vous, ma fille, à moins que votre frère ne vous accompagne, et encore ne faudrait-il point que d'autres hommes de son âge fussent de la partie; ou ne soyez qu'avec lui, ou que la maîtresse de la maison, ou que quelque femme âgée consente à se promener avec vous.

La campagne, et l'intimité dans laquelle on y vit, vous obligent, ma fille, à plus d'attention sur vous-même que le séjour de Paris.

A chaque instant dans un corridor, dans un escalier, dans un salon de rez-de-chaussée, vous pouvez vous rencontrer seule avec un homme. Vous aurez un moyen d'éviter ces rencontres, en n'oubliant point d'emporter votre chapeau, votre châle, vos gants, quand vous quittez votre chambre pour venir dans la pièce où l'on se réunit. Vous laissez dans une antichambre et dans le coin le moins apparent, ce qui doit ne vous servir que pour aller à la promenade : ainsi vous êtes prête au premier signe de la maîtresse de la maison, sans être

obligée de courir ou de faire courir pour vous. Ayez le même soin quand vous préparez votre corbeille à ouvrage, afin de n'être point obligée à aller chercher vos ciseaux, votre dé, etc. En tout, évitez d'avoir à sortir du salon où l'on se tient, quand une fois vous y êtes établie.

Si, malgré votre désir, le hasard vous faisait rencontrer par quelques-uns des hommes de la maison, n'en soyez nullement embarrassée : saluez simplement et passez. Il faut vraiment être ce qu'on appelle un *dragon de vertu* ; mais il faut bien se garder d'en prendre les airs. La véritable honnêteté ne s'alarme de rien, parce qu'elle a tout prévu.

Si l'envie de respirer un peu l'air des champs ou celle de cueillir quelque fleur, envie si naturelle à votre âge, vous fait sortir du salon, que ce soit pour vous promener sous les fenêtres de ce même salon, et toujours en vue de ceux qui s'y trouvent ; que l'on puisse voir ce que vous faites, entendre ce que vous dites. On se moque, et l'on a grandement raison, des filles qui se promènent en *réviant* ; elles croient que l'on se borne à les regarder comme *romanesques*, ce qui serait assez fâcheux pour

des *filles* ; mais elles sont traitées de *bayeuses aux corneilles*. Quand on veut méditer, on demeure dans sa chambre.

Non-seulement vous devez remercier les hôtes qui vous ont reçus, mais vous devez, autant que possible, leur laisser des marques de votre reconnaissance : quelques dessins, quelques pièces de tapisserie ou autres ouvrages de vos mains, sont des présents très-convenables ; à leur défaut, quelques livres, ou s'ils ont des enfants, des jouets.

Si vous ne pouvez pas être très-généreux avec les domestiques qui vous servent, n'acceptez pas d'invitations. L'économie sied bien chez soi, et la pauvreté est honorable quand elle sait garder le logis ; mais le goût des plaisirs, de quelque espèce qu'ils soient, ne peut s'allier à la dignité, si vous ne pouvez en jouir qu'aux frais des autres. Donnez donc aux gens de la maison où vous avez fait quelque séjour, libéralement : c'est par ce que l'on dépense qu'on se ruine, et non par ce que l'on donne.

Vous comprenez que je n'établis pas cette règle pour un ami pauvre qu'inviterait un ami riche. Le riche alors doit penser à tout ; et il

a donné de tels ordres que le pauvre n'éprouve aucun embarras de sa situation. Mais, chose étrange! j'ai vu souvent le pauvre ami, dans ce cas, croire qu'il suppléerait au manque de fortune par l'exigence et des façons impérieuses, et s'imaginer que l'impertinence prouvait au moins qu'il avait été riche *une fois*.... Ce sont des illusions qui ne dénotent qu'une sottise vanité, un mauvais cœur et un dénûment d'éducation. Sans prodiguer sa confiance, il est très-convenable de se donner pour pauvre si on l'est, et il ne faut pas croire que le respect accordé par les laquais aux riches, leur sera inspiré en imitant ce que les riches ont parfois de répréhensible. Point d'*airs*, mes enfants, et dans aucune position. Une politesse bienveillante, une obligeance soutenue, désarmeront l'envie, si vous êtes comptés parmi les heureux de la terre, et vous vaudront de la considération, alors même que vous seriez en butte aux plus cruels caprices de la fortune.



DES VOYAGES.



Il est probable, mon fils, que dans quelques années je serai forcé de vous envoyer dans les capitales de plusieurs pays éloignés de la France. Partout on parle français; mais hors des salons, où cette langue est presque généralement en usage, on fait une triste mine si l'on ne comprend point les gens du pays, et si l'on ne peut s'en faire comprendre. On est trompé dans les hôtels garnis des grandes villes et dans les auberges des petites; on est trompé par les marchands, par les domestiques, et si l'on a recours aux magistrats pour obtenir justice, on excite l'animadversion de la plupart des gens, qui se croient obligés à prendre parti pour leurs concitoyens contre un étranger. Ne négligez donc pas l'étude des langues, dont la connaissance vous donnera mille moyens de contenir l'avidité et la friponnerie de la classe inférieure, et faites-vous parfaitement

instruire des rapports et des différences qui se trouvent entre les monnaies de France et celles du pays que vous visitez.

Faites-vous instruire aussi de tous les usages dans les plus petits détails, et observez-les, quelque étranges qu'ils vous paraissent. C'est ici le cas de vous apprendre que les Français, reconnus spirituels, gais, par toute l'Europe, n'y sont pourtant pas aimés, uniquement parce qu'ils affectent de dédaigner les mœurs des autres peuples, et, ne se contentant point d'être imités volontairement par leurs voisins, prétendent faire une loi de cette disposition à suivre nos modes.

Ne vous donnez pas ce tort ridicule et ne blâmez rien. Ne jetez pas les hauts cris lorsqu'en Allemagne on vous présentera une oie farcie de pommes et de pruneaux, ou un filet de chevreuil, un poulet, sur un lit de gelée de groscilles ou de marmelade d'abricots. Ne riez point quand en Italie vous verrez présenter au dessert des petits pois dans leurs gousses; en Angleterre, une énorme pièce de fromage couronnée de céleri. Tâchez d'accoutumer votre palais à cette cuisine, et si vous ne le pouvez,

séparez sans grimace ces substances les unes des autres, laissez sur votre assiette ce qui vous déplaît, mangez le reste, mais en silence et avec un vrai désir de ne pas exciter l'attention.

Sur un seul point il vous est permis de ne pas complaire à vos hôtes : c'est lorsqu'ils sont dans l'habitude de s'enivrer. Vous trouverez cet usage établi dans le Nord en plus d'un lieu : ce qui coupe court en ce cas, c'est l'annonce que l'on ne boit jamais de vin ; car l'abstinence absolue est beaucoup plus facile à observer que la modération, qui donne occasion aux prières, aux invitations, aux empressements, choses également fatigantes et ennuyeuses. Comme un excès de vin peut déterminer une maladie, et quelquefois amener la mort, la complaisance à cet égard ne serait que de la stupidité. Ne joignez pas d'observations à cette sobriété ; ne témoignez pas le dégoût que vous inspire le triste plaisir de s'abrutir, en satisfaisant la plus grossière des passions, et l'on vous excusera.

Ne parlez de votre pays qu'autant que l'on vous interrogera, et ne citez pas continuellement Paris, l'opéra, nos monuments, nos pro-

menades publiques, la tournure des Françaises et l'habileté de nos cuisiniers.... Londres est plus grand que Paris; on chante partout; il y a plus de monuments à Rome; de plus délicieuses promenades à Naples; autant de grâces en Pologne, et une cuisine plus recherchée à Vienne et à Milan. Ne dites donc rien qui vous fasse démontrer que vos prétentions peuvent être contestées. Si cette discussion s'entame, et que vous ne l'ayez pas provoquée, répondez poliment : « Tout ce que vous dites est très-vrai mais je ne sais pourquoi il y a plus d'étrangers à Paris qu'ailleurs. » N'ajoutez rien à ces mots; ils rappellent une vérité si positive, qu'ils valent mieux que tous les discours que vous pourriez faire. S'il vous est agréable d'accuser d'envie les étrangers qui médissent de la France ou la calomnient, je vous en laisse le maître, pourvu que vous renfermiez en vous-même cette opinion. Songez, mon fils, que Paris a vu deux fois dans ses murs, au commencement de ce siècle, des armées étrangères; mais n'oubliez pas que le continent européen a gémi sous la domination française, et ne vous étonnez point d'exciter

plus d'aigreur que vous n'en ressentez : plus un mal a duré, plus il a laissé de traces.

Défendez-vous du dédain et de la moquerie, qui distinguent en particulier les sots français, et quand vous invoquez les lois de l'hospitalité, souvenez-vous qu'elles sont réciproques, et n'obligent pas moins celui qui est reçu que ceux qui reçoivent.

Je ne prétends pas que vous puissiez voir sans être surpris, et même choqué, certains usages, certains vêtements et même certaines physionomies, qui, indépendamment de la nouveauté, peuvent encore être bizarres et désagréables; le laid et le beau ne sont pas de convention, croyez-moi, pour les hommes bien organisés qui ont cultivé leurs facultés morales et étudié les arts, et je désire que partout vous sachiez distinguer l'un de l'autre. Mais je veux que vous louiez tout haut et que vous désapprouviez tout bas, et je veux surtout que votre raison se rende compte des jugements portés après la première impression faite sur vos sens; car dire : ceci me déplaît, cela ne vaut rien, sans alléguer de motifs, c'est agir en enfant.

Bien connaître la géographie des lieux que vous visitez, et l'histoire des peuples qui les habitent, vous donnera une véritable considération, qu'il faudrait, si vous étiez ignorant, obtenir à force de dépenses, et encore, dans ce cas, la considération n'est-elle qu'apparente, ce qui ne saurait satisfaire qu'un imbécille.

Questionnez tous les gens disposés à vous répondre, et sans distinction de rang. Tous les salons de l'Europe ressemblent, à peu de choses près, à ceux de Paris; mais l'esprit et les mœurs stationnent davantage chez les classes inférieures, et surtout parmi les paysans, toujours si intéressants à entendre. Interrogez-les donc, au lieu de vous en faire écouter et de ne les entretenir que de ce que vous savez: c'est le défaut des voyageurs français en général, et la vanité en est la cause unique. En cherchant bien, vous trouverez presque toujours cette imperfection au fond de toutes les sottises que vous ferez.

J'espère que vous ne préférerez jamais Shakespeare et Schiller à Racine; mais, je vous en supplie, ne vous mettez point en tête de

convertir, sur ce point, leurs compatriotes. Écoutez attentivement ce qu'ils vous diront des beautés de leurs auteurs; tâchez de les apprécier à leur manière: c'est une faculté de plus que vous aurez acquise; mais n'imitiez pas les Anglais et les Allemands, qui, parce qu'ils ne sentent point le charme de nos vers, veulent nous convaincre que nous n'avons point de poésie. Laissez-les dans leur enthousiasme, dans leur engouement, si vous voulez, et soyez persuadé que, hors la grandeur et la justesse des pensées, il est peu de choses dont on puisse juger dans une langue qu'on n'a point parlée dès l'enfance. Les beautés de l'expression sont perdues pour les étrangers; ils n'en doivent pas moins être persuadés que des ouvrages proclamés depuis longtemps par des nations éclairées comme des chefs-d'œuvre, le sont en effet. Si vous ne pouvez partager les transports de nos voisins, n'essayez donc pas de les réprimer, et songez que beaucoup d'entre eux n'ont jamais pu comprendre ceux qu'excite en nous la lecture des Fables de La Fontaine et celle des Lettres de M.^{me} de Sévigné.

DES PARENTS.



Il n'est rien d'absolu, mes enfants, que les lois de Dieu ; aussi remarquez ces paroles du Décalogue :

« Tu honoreras ton père et ta mère. »

La Sagesse suprême, qui connaît la faiblesse des hommes, a dit : *tu honoreras* car vous pourrez un jour être plus raisonnables que votre père et dispensés de lui *obéir* ; et il est parfois des pères dénaturés que l'on ne peut *aimer*. *Honorer*, c'est servir, soigner, combler de biens, de respect et d'hommages, et voilà ce que Dieu vous commande, ce que vous pouvez, ce que vous devez toujours faire, ce que Dieu et le monde ne pardonnent jamais de négliger.

Je me tais sur cette position rare où la raison d'un père est altérée, ou sur celle encore plus affreuse, qui le montre indigne du sacré caractère qu'il tint de la nature, puisque dans

ce cas Dieu a parlé : *tu honoreras...* Mais je veux vous entretenir des relations qui communément subsistent entre les enfants et leurs parents.

La force des liens du sang s'augmente par le charme qu'ils répandent sur la vie. Quelle prévoyance, quelle activité, quel dévouement d'une part, et quelle persévérance!.... quelle confiance, quelle reconnaissance, de l'autre! et de toutes parts quel amour! Eh bien! mes enfants, ce charme peut être augmenté par la politesse des manières et l'observance de mille petites règles, qui maintiennent dans l'intérieur une douceur, une paix, plus attrayantes que tous les plaisirs pour une âme noble et un esprit délicat. Soyez donc remplis d'égards et de grâces dans votre famille, non-seulement pour contracter l'habitude d'être ainsi partout, mais encore comme remplissant le premier, le plus important des devoirs, celui de vous efforcer à plaire à ceux que vous aimez. « Je hais ces bons fonds d'enfants, dit M.^{me} de Sévigné, qui ont besoin de grandes catastrophes, telles que la mort, pour se faire connaître. » Les *monstres* sont rares, et aimer ses parents, est assez

ordinaire. Mais chercher à leur complaire en se conformant à leurs goûts, en évitant de les contredire, en s'occupant de leurs plaisirs, en les distrayant de leur âge, des chagrins, des infirmités que le temps amène et augmente; en cédant avec gaité, en sacrifiant une partie de plaisir à de pieux soins dont ils sont l'objet; en épargnant à leur tendresse craintive des inquiétudes qui ne vous coûteront que de légères privations, ou vous obligeront à donner quelque attention à des actions dont peut dépendre la conservation de votre vie et de votre fortune : voilà, mes enfants, ce qui n'est pas commun, et ce que je désire de vous.

Les gens mal élevés croient qu'il est très-pénible d'observer dans la vie intime des formes respectueuses, et que chercher à plaire et à se faire aimer en tous temps, c'est renoncer à l'aisance et au bien-être; ce n'est pas la peine d'être chez soi, disent-ils. Et leurs vêtements sont en désordre; ils s'étendent et se roulent sur des meubles; ils demandent brusquement, reçoivent sans remercier, s'abandonnent à l'humeur, se montrent insupportables, haïssables souvent, et cela auprès des

personnes avec lesquelles ils doivent passer le plus de temps de leur vie; car malheur à ceux qui préfèrent la maison étrangère au toit paternel; mais aussi malheur à ceux qui ne s'efforcent point d'embellir cet asile....

Il n'y a point quarante ans, qu'en Angleterre, dans la plus noble famille, et je vous nommerai celle du duc de Leinster, les enfants ne se retiraient le soir qu'après avoir baisé la main de leur père, de leur mère, et reçu la bénédiction de tous deux. Dans beaucoup de provinces en France j'ai trouvé cet usage, et je dois vous dire que la haute aristocratie donne encore l'exemple du respect et de l'amour filial le plus digne d'être imité.

Après les *grands-parents*, qui sont les aïeuls, les père et mère, les oncles et les tantes, avec lesquels on doit employer le même langage de déférence et d'affection, viennent les frères, sœurs, cousins et cousines. L'égalité qu'établissent ces degrés de parenté entre des jeunes gens, ne peut jamais les dispenser d'égards et de politesse entre eux. Les garçons, dans les choses indifférentes, doivent céder aux filles; dans les choses graves, qui pourraient

compromettre ces dernières, ils peuvent s'arroger le droit d'opposition jusqu'à ce que les grands-parents aient décidé. Cette opposition doit se manifester avec fermeté, sans cris et sans emportement : indépendamment des convenances qui exigent toujours cet extérieur modéré, il est probable que des jeunes personnes ne résisteront jamais à des représentations accompagnées de sérieux et de politesse.

L'affection qui lie entre eux les membres d'une famille, doit se manifester par la douceur de la voix et des manières, par la complaisance, la prévenance, tous les moyens possibles d'être utile et agréable, et surtout par une sensibilité qui ne soit ni susceptible ni capricieuse. Si le cœur choisit et préfère entre frères, sœurs et parents, on doit soigneusement cacher cette préférence qui peut apporter le trouble et l'aigreur dans la famille, et décourager celui qui serait l'objet d'une moindre tendresse, au lieu de le corriger, en supposant que quelque défaut le rendit moins aimable.

Une famille où l'on se querelle, est misérable et odieuse à la fois; mais tous ses membres, fussent-ils dépourvus d'esprit et même de bonté,

s'ils conservent le ton de la bonne compagnie les uns envers les autres, donneront toujours le change au monde, et c'est beaucoup d'en imposer à cet égard : c'est même un devoir ; car des parents qui manquent d'indulgence et d'affection , et ne savent pas le dissimuler , ne doivent compter sur l'indulgence et l'affection de personne.

C'est après avoir remarqué la considération qui s'accorde aux familles où toutes les formes de la politesse sont habituellement et scrupuleusement observées, que j'ai jugé combien il était utile de ne point admettre le tutoiement dans l'intimité. La moindre discussion, quand on se tutoie, prend un caractère vulgaire, et dans les rues les gens du peuple ne manquent jamais de se tutoyer dès qu'ils commencent à s'injurier. Ne regardez point le *tu* et le *toi* comme une preuve d'attachement, mais de familiarité qui ne prouve rien.

Non-seulement je vous en dirai autant sur les embrassements et les autres caresses, mais je vous avertirai que ces démonstrations sont réprochées par la bonne compagnie. Les filles s'embrassent, les garçons leur baisent la main

une fois : voilà les seules marques apparentes de tendresse qu'il soit convenable de se donner en famille. Du reste, que les uns et les autres s'empresent mutuellement à s'obliger : point de contradiction sans importance, point de taquineries, point de rivalité.... Je vous l'ai dit, appliquez la charité chrétienne à vos relations avec tout le monde; mais ne négligez pas ce soin avec vos parents; car c'est à ceux qui doivent vous aimer, que vous devez d'abord chercher à plaire.

Je suis sûr que je n'ai pas besoin de vous prémunir contre une incompréhensible façon de parler, qui ne m'a que trop choqué dans la société. J'ai souvent entendu dire à des jeunes gens : « J'ai des espérances j'ai de grandes espérances. » Cela signifie, mes enfants, que l'on a des parents riches, et ces *espérances* sont leurs biens après la mort. Cette infâme avidité, qui s'exprime si naïvement, n'est pas le partage de tous ceux qui emploient cette phrase; mais on la répète sans réfléchir, et parce que l'on ne s'est pas rendu compte de ce qu'elle signifie.

Si par un malheur que l'on ne peut trop

déplorer, mais qu'il est parfois impossible de prévenir, la désunion se mettait dans votre famille, la justice et la modération, toujours recommandables, deviendraient des devoirs impérieux; mais comme les devoirs n'anéantissent point les droits, on n'est point dans l'obligation de renoncer à ces derniers pour observer les autres. C'est alors surtout qu'il faut avoir recours à ce langage poli, qui, sans blesser les oreilles, exprime ce qu'exigent la vérité et la raison. Des discours froids et mesurés, eussiez-vous à venger les plus cruels outrages, vous serviraient mieux que l'emportement. Songez d'ailleurs qu'il est bien difficile de nuire à la réputation des siens, sans compromettre la sienne, et que ce proverbe, *qu'il faut laver son linge sale en famille*, contient le plus utile des conseils.

Cependant il peut se présenter une affreuse circonstance, dans laquelle j'espère que vous ne vous rencontrerez jamais, mais à l'abri de laquelle nulle vertu, nulle prudence ne pourrait vous mettre : c'est celle où une personne de votre famille aurait manqué à l'honneur, et se serait attiré la réprobation de la société.

Vous devez rompre avec cette personne, ou ne la voir que dans le cas où vos secours lui seraient devenus indispensables; mais toutes relations avec elle, qui ne vous seraient pas imposées par les besoins les plus pressants, doivent cesser. Sans nul doute, si elle se corrige, se repent, s'humilie, vous lui devez des consolations, et une assistance qui l'aide à sortir de la voie coupable où elle s'est égarée; mais rien ne peut motiver une liaison avec les personnes qui ont dédaigné de conserver l'estime publique, et qui ont bravé l'opinion, tant qu'elles sont heureuses : ce n'est que pour essuyer leurs larmes qu'il est permis de se rapprocher d'elles.

D'ailleurs, je vous le dis, mes enfants, au risque d'attrister vos jeunes cœurs, le mal engendre le mal, comme le bien engendre le bien : les personnes qui cessent d'être vertueuses, cessent ordinairement d'être bonnes; le blâme qu'elles se sont attiré les irrite, les aigrit; elles prennent en aversion les parents qui les ont conseillées, ou qui ont voulu s'opposer à leurs mauvaises actions, et trop souvent, soit pour exercer une sorte de vengeance,

soit pour se justifier, comme ayant reçu de mauvais avis et de mauvais exemples, elles calomnient ceux dont la conduite est une critique de celle qu'on leur reproche. Alors, mes enfants, il ne suffit plus de se taire et de fuir un parent; il faut avoir le courage de l'accuser, non en détail et en faisant connaître tous ses torts, mais en disant : *Je ne peux plus le voir, et je ne peux en dire la raison.* Ces paroles sont terribles dans la bouche de ceux dont l'honnêteté est établie : cependant il faut les prononcer; car on se doit, on doit au reste de sa famille, de déjouer le mensonge et la méchanceté, compagnons inséparables de toute espèce de désordre. Hélas! il est peu de familles qui n'aient dû rejeter de leur sein quelque être longtemps chéri, et déploré une perversité audacieuse qui ne leur permettait plus la tolérance! La puissance royale même ne garantit point aux plus augustes personnages l'estime générale pour tous ceux qui leur appartiennent. Clytemnestre, en parlant à son mari de la fugitive Hélène, lui dit :

Combien nos fronts, pour elle, ont-ils rougi de fois?

Il faut donc mettre au nombre des malheurs

qui peuvent atteindre tous les humains, celui d'avoir un mauvais parent, et la nécessité de s'en éloigner; mais cette rigueur qu'on exerce envers lui, pour ne point partager le blâme qu'il mérite, il faut en réserver une partie pour soi-même, afin d'agir plus exactement que jamais d'après les principes de la droiture et de l'honneur; car, ne vous y trompez point, si le monde ne vous rend pas solidaire des fautes de vos proches, il n'en sera pas moins disposé à vous juger sévèrement en se les rappelant : ceux qui portent un nom auquel se rattache le souvenir de quelque célébrité fâcheuse, ne doivent pas se permettre une action irréfléchie. Combien aussi n'est-il pas glorieux d'honorer sa famille! Oui, les fautes sont personnelles; les vertus, les talents le sont aussi: cependant la prospérité ou la ruine d'une famille n'a quelquefois pas d'autre base que la réputation d'un de ses membres. Quel stimulant pour les âmes élevées, pour les cœurs sensibles et reconnaissants!....

Tous les petits devoirs sociaux doivent s'observer envers les parents. Leur jour de naissance, celui de leur fête, du premier de l'an,

on les félicite. Bien que souvent ils paraissent attacher peu d'importance à ces attentions, ayez-les, elles resserrent les liens de la famille, que les affaires et les plaisirs du monde ne tendent que trop à relâcher. Souvenez-vous de ce faisceau de dards que de jeunes gens robustes ne pouvaient rompre, et qui, divisés, furent brisés par leur vieux père. L'union, voilà ce qui fait la force et la puissance d'une famille : plaignez amèrement ceux qui cherchent au delà leur bonheur et leurs plaisirs.

Par indulgence pour la paresse et la légèreté des jeunes gens, les parents dissimulent souvent combien il leur est agréable de recevoir à certaines époques des présents qui leur prouvent combien l'on pense à eux. Ne profitez pas de cette indulgence pour vous dispenser de leur offrir quelque ouvrage, qui montre que vous trouvez toujours le temps de vous occuper de ce qui peut leur plaire. Vous êtes sûrs tous deux que je n'ai point l'intention de vous engager à faire des vers; c'est au contraire pour vous dispenser de prendre cette peine, dont les résultats sont si rarement suivis de succès, que je vous exhorte à apprendre,

toutes les fois que vous en trouverez l'occasion, à faire des ouvrages de mains. Je mets au premier rang ceux que l'art produit : ainsi une aquarelle, un dessin, un plan, sont des présents très-désirables; mais à leur défaut, un coffre menuisé ou tourné, une corbeille de jone ou de paille, et pour les filles, un ouvrage d'aiguille quel qu'il soit, vaudra mieux que des rimes péniblement et probablement très-mal ajustées. Une traduction de quelques morceaux choisis, soit d'une langue morte, soit d'une langue vivante, surtout si elle est bien faite, et que l'écriture en soit belle et lisible, est un hommage que l'on ne fait pas souvent, et qui me paraît cependant un des plus agréables et des plus utiles que l'on puisse faire.

La société a attaché tant d'importance à l'union qui doit cimenter les liens du sang, qu'elle a voulu prévenir le scandale que pourraient donner à cet égard quelques esprits légers ou quelques mauvais cœurs. La société a réglé les formes extérieures qui doivent annoncer la perte que l'on a faite d'un parent, et décidé du temps où, revêtu d'habits de

deuil, on se sépare de ceux qui ne prendraient point de part à cette perte.

Le deuil de père et mère se porte six mois;

De grand-père et grand'mère, quatre mois et demi;

De frère et sœur, deux mois;

D'oncle et tante, trois semaines;

De cousin et cousine, quinze jours.

Consacrer aussi peu de temps à pleurer la mort d'objets que l'on a chéris, et auxquels peut-être on a dû des soins qui ont conservé la vie, et une éducation qui décidera de la fortune et du bonheur, vous paraîtra étrange, sans doute: aussi beaucoup de personnes prolongent-elles leur deuil, et en double-t-on le temps en province. Mais la cour, d'où émanèrent si longtemps l'étiquette, les usages et les modes, a abrégé depuis bien des années le temps des deuils, à la prière des manufacturiers et des marchands, qui prétendirent perdre beaucoup par la solidité des vêtements noirs et par leur simplicité dépourvue de toute espèce d'ornements. On peut donc manifester ses regrets aussi longtemps qu'on le désire, par des habits de deuil portés au delà des

époques fixées; mais il serait indécent de ne pas s'en revêtir pendant le temps prescrit, et pendant ce temps aussi on doit éviter les lieux publics consacrés aux plaisirs, les promenades fréquentées, les réunions nombreuses, les occasions de montrer de la joie et du faste. Les marques d'une douleur hypocrite exciteraient le mépris, l'indifférence provoquerait l'indignation, une affliction véritable et profonde ne saurait être partagée, et attristerait la société, dont chaque membre à son tour est destiné à subir et à donner des douleurs semblables; éloignez-vous donc du monde pendant ce temps, et cachez-lui également vos larmes ou votre insensibilité. Je vous ai déjà dit que la bonne compagnie, désespérant de trouver les hommes bons, reconnaissants, humains, dignes d'estime et d'amour, se contentait des apparences. J'espère, mes enfants, que vous tâcherez d'être ce que vous paraitrez; mais il n'est question ici que de satisfaire à nos coutumes et non à vos consciences.

DES AMIS.



Quelque influence que puisse avoir sur notre réputation celle de nos parents et leur conduite, on ne nous juge pas d'après eux : on blâme les gens qui perdent l'estime publique ; mais on plaint leur famille. Il en est bien différemment des amis que nous choisissons : les parents nous sont donnés par la nature, et notre devoir est de les tolérer le plus longtemps possible, quels qu'ils soient : c'est notre volonté qui nous donne des amis, et d'après ce qu'ils valent, on peut juger de notre discernement, de notre goût, de nos habitudes. Le moindre mal qui puisse arriver à celui dont l'ami est réprouvé par l'opinion, c'est de passer pour un sot : heureux, si on ne l'accuse point de partager tous les torts de celui qu'il aime et dont il semble aimé!.... Remarquez, mes enfants, que je dis : *dont il semble aimé* ; car pour être susceptible d'amitié, il faut avoir

l'âme noble, le cœur sensible; il faut être sincère et discret, avoir le caractère solide, l'humeur égale; être obligeant jusqu'à la générosité, courageux jusqu'à l'importunité; posséder, enfin, des vertus qui se trouvent rarement réunies. Aussi doit-on rendre de grandes grâces au Ciel, quand dans le cours d'une longue vie on s'est fait un ami.

J'insisterai auprès de vous deux, mes chers enfants, pour que vous ne confondiez pas l'attrait que vous inspirera une personne gaie et spirituelle, avec la sympathie qui conduit à l'amitié. Cet attrait est suffisant pour une liaison qui ne doit amener ni intimité ni confiance; mais il est dangereux de s'y tromper; car les personnes qu'une connaissance approfondie vous montrera peu dignes d'amitié, sont justement celles qui prétendent le plus à avoir des amis, qui sont les plus exigeantes, et qui s'irritent le plus violemment quand on veut se détacher d'elles.

Renoncez à tout repos, à tout agrément dans la société, si vous vous liez légèrement avec les personnes qui cherchent à plaire, ou si un visage, une tournure, quelques phrases

de bon goût, des habits à la mode, décident de votre prédilection. Il n'en faut quelquefois pas davantage pour rechercher l'affection des gens. Quand ils ont détruit par leurs défauts cet engouement des premiers jours, quand ils vous ont ennuyé, scandalisé ou blessé, vous rompez; mais vous vous faites des ennemis irréconciliables: vous passez pour inconséquent, et s'ils ont un peu d'adresse, pour ingrat.

Je ne vois guère, quand on a une famille, pourquoi l'on chercherait hors de son sein un ami, c'est-à-dire une personne qui soit de moitié dans tout ce que l'on éprouve de bien et de mal. Quoi! fille ou garçon, vous avez un père, une mère, des frères, des sœurs, des parents, et ce n'est pas avec eux que votre cœur s'épanche, que vous vous complaisez? Il faut être bien malheureux pour ne pas trouver dans ceux qui soignèrent votre enfance, qui partagèrent vos premiers jeux, des guides et des compagnons pour votre jeunesse. A moins de quelques circonstances particulières, je me défie toujours des jeunes gens et des jeunes personnes qui éprouvent le besoin de prendre des amis hors de leur famille, et j'ai la plus

mauvaise opinion de ceux qui en prennent hors du cercle des connaissances de cette même famille : le monde n'est pas plus indulgent que moi à cet égard, et c'est avec raison ; car je n'ai jamais vu bien se conduire dans la suite de leur vie, les enfants qui se sont ainsi pressés de se soustraire à l'affection attentive de leurs parents.

Comment peut-on distinguer un véritable d'un faux ami ? c'est facile. L'ami véritable est celui qui vous porte à la vertu, celui qui vous engage au respect, à l'obéissance envers vos supérieurs ; celui qui vous démontre combien il est utile d'aimer le travail, de régler sa dépense ; celui qui vous console dans vos chagrins, et ne craint pas, si vous les avez provoqués, de vous le prouver ; celui qui vous rend mille services et ne vous en demande point ; celui qui préfère vous voir mécontent qu'injuste ; celui, enfin, qui ne vous sacrifierait qu'à l'honneur.

Mais regarder un homme comme son ami, parce que l'on est entraîné par lui aux spectacles, aux bals, parce qu'il vous met de ses diners et de ses parties de campagne ; qu'il vous

prend pour second dans ses duels, et vous emprunte de l'argent, c'est une duperie dont les enfants de bonne maison sont souvent victimes, et contre laquelle il faut soigneusement les prémunir.

L'amie d'une jeune fille ne doit pas avoir moins de bonnes qualités que l'ami d'un jeune homme, et la première instruction que je vous donnerai à tous deux, mes enfants, sera de ne jamais accorder votre confiance à aucune personne qui vous imposerait un seul secret envers vos parents. Ne mettez plus en doute le danger qui résulterait pour vous d'une liaison avec cette personne, et vous aidant des conseils de quelques gens sages, évitez sans affectation les occasions de la voir, ne vous trouvez point seuls avec elle, et peu à peu cessez avec elle toute espèce de relations.

Ne croyez pas qu'en vous donnant ces avis sur l'amitié, je n'en apprécie point le bienfait et les charmes. Mon plus vif désir serait de vous voir un jour dignes d'inspirer des sentiments durables qui vous aideraient à soutenir, à braver l'adversité, et qui, dans la prospérité, ne laisseraient point envahir votre cœur par

les pensées frivoles et vaniteuses, qui trop souvent préoccupent uniquement les gens à qui tout réussit, et les conduisent à l'égoïsme.

Je vous souhaite des amis : je vous engage à faire, pour en obtenir et les conserver, les plus grands sacrifices ; mais je ne veux point que vous profaniez le nom d'amitié. Sachez aussi que si vous avez jamais le bonheur d'en inspirer et d'en ressentir, le meilleur moyen d'en prolonger la durée, est d'apporter la même délicatesse, les mêmes égards, la même politesse dans vos relations avec vos amis que dans vos relations avec vos parents. Si vous suivez mes conseils, ce sera sans contrainte, sans gêne, que vous serez toujours aimables, que vous ne direz, que vous ne ferez rien qui ne soit marqué au coin de la bienveillance et de la grâce. Il en est de l'habitude des bonnes manières comme des habitudes de propreté, que l'on contracte dès l'enfance quand on est élevé avec soin, et qui font éprouver un malaise insupportable dès qu'une maladie ou une autre circonstance force à les interrompre ; tandis que j'ai vu des gens que l'obligation de soigner leurs dents, de laver leur visage ou

leurs mains, contrariait à l'excès. C'est un des plus grands bienfaits d'une éducation distinguée, que de faire contracter dès l'enfance les manières douces et prévenantes, les tons de voix modérés, le maintien calme, les expressions mesurées et choisies, qui, faisant partie de la façon d'être d'un individu, le classent à la première rencontre, tandis qu'acquises plus tard, ces qualités demandent une attention sur soi-même qui préoccupe, fatigue et nuit au naturel du discours et des actions.



DES DOMESTIQUES.



J'aurais, il y a cinquante ans, commencé ce chapitre par des recommandations de charité et d'humanité, qui sont devenues inutiles. Nos révolutions ont appris à tous les hommes qu'ils ne devaient souffrir que volontairement les uns des autres, et qu'aucune circonstance de rang ou de fortune ne pouvait faire des uns des opprimés, des autres des oppresseurs. L'injure, les mauvais traitements envers ceux qui nous servent, ont toujours été regardés comme ignobles : aujourd'hui on les considérerait comme de dangereuses folies ; car le droit de représailles s'est établi. Aussi les maîtres des deux sexes, qui s'excusaient autrefois sur la vivacité de leur caractère, quand ils s'étaient livrés à quelques excès, se sont-ils tout à coup trouvés capables de modérer leur violence, quand ils ont reconnu que ses suites compromettaient leur dignité et leur sûreté,

d'où vous pouvez conclure, mes enfants, que *l'on peut* bien souvent ce que *l'on veut*.

Il en est résulté que l'on donne des ordres à ses gens d'un ton plus doux, et qu'on les renvoie, au lieu de les gronder brutalement; car les domestiques, assez mal élevés en général, ne se contentent plus d'être traités avec justice et égard. Ils connaissent leurs droits, ils en font usage, mais n'ont contracté aucun goût pour leurs devoirs, et sont disposés à murmurer, à répondre sans respect, quand ils ont encouru des réprimandes. Il en est presque toujours ainsi des choses de ce monde; les abus se succèdent en changeant de place. Les personnes sensées s'accordent le plus possible avec leur siècle, et s'arrangent pour ne pas trop souffrir de ses travers.

Vous éviterez donc de parler à vos gens avec colère et aigreur, et surtout vous éviterez d'avoir tort avec eux : ce qui ne peut manquer d'arriver, quand on suit ses premiers mouvements.

On dit *qu'il n'y a pas de héros devant son valet de chambre*. Cela équivaut à dire : « Il n'y a pas un homme qui aime la vertu pour

elle-même et qui veuille la pratiquer; il prend par vanité dans le monde un rôle qu'il quitte en rentrant chez lui.» Or, cela est faux : quand on agit par principes, on ne calomnie, on ne médit, on ne s'emporte, on ne ment pas plus devant son laquais que devant les gens qu'on respecte le plus. Tâchez donc de connaître, d'aimer le bien, pour le professer toujours. Mais si vous vous contentez des apparences, conservez-les avec vos domestiques; car ils sont, moins que tous autres, disposés à tolérer vos défauts, et ne se croient point du tout obligés à ne vous pas juger.

Je ne sais s'il faut féliciter ou plaindre notre siècle; mais il me paraît disposé à ne vénérer, à n'estimer, que ce qui est vraiment vénérable et estimable. Il ne faut plus compter sur la naissance, sur la richesse, comme sur une auréole qui éblouit le vulgaire. On entoure, on sollicite toutes les aristocraties, c'est-à-dire tout ce qui se distingue, n'importe à quel titre; mais on les juge toutes, et dès que l'on n'a plus besoin d'elles, on publie son opinion à leur égard. Cela était vrai de tout temps, avec cette différence que les grands seuls par-

laient, et que le silence des petits ne s'interprétait point. Ne comptez plus que sur votre mérite, quelles que soient les personnes avec lesquelles vous avez des relations.

A l'exemple de certains maîtres, ne croyez pas pouvoir vous livrer impunément, devant vos gens, à des manies ridicules ou à des habitudes malpropres. J'ai connu un mari et sa femme qui, trouvant agréable de s'endormir pendant qu'on les peignait, obligeaient, l'un son valet de chambre, l'autre sa femme de chambre, à les peigner plus de deux heures chaque soir, tandis qu'ils sommeillaient paisiblement dans leurs bergères; un autre se faisait gratter les pieds; un roi satisfaisait devant ses gens à un goût étrange pour les odeurs infectes; un grand prince, en arrivant de la chasse, se plaisait, pendant qu'on le débottait, à recueillir sur un morceau de pain les gouttes de sueur de ses valets et les avalait... Tous ces révoltants caprices sont autant d'aberrations dont on rougirait dans le monde, et dont on doit avoir honte dans tous les moments de sa vie. Ils proviennent d'une éducation négligée pendant l'enfance, ou d'une indulgence stupide, qui

croit que l'on doit respecter tout ce que disent, font et veulent les grands; mais si les courtisans croient trouver leur compte à transformer en espèce de grand lama les princes auxquels ils sont attachés, la dernière classe des valets du palais, ne retirant aucun prix particulier de ces sortes de flatteries, ne garde point le secret sur ces niaiseries ou dégoûtantes habitudes, et elles ont provoqué plus d'une épigramme et plus d'une caricature..... L'homme a bien assez de ses besoins et de ses infirmités, pour rappeler à son semblable la plus triste des égalités, celle des imperfections; qu'il s'efforce donc de ne point lui répugner en ajoutant à une nature déjà assez fâcheuse.

L'obéissance est la première qualité que vous devez exiger dans un domestique; il faut même qu'elle soit aveugle; car les plus grands malheurs peuvent résulter de l'inexécution d'un ordre ou de son interprétation. Je ne saurais vous énumérer la quantité d'enfants qui ont brûlé, parce qu'une cruche qui devait être remplie d'eau se trouvait vide; combien d'autres ont été précipités par des fenêtres dont la fermeture avait été ordonnée; com-

bien de vols, d'assassinats, d'incendies, ont été le résultat de la volonté des domestiques substituée à celle des maîtres. Les premiers s'avouent coupables de négligence dans tous ces cas : ne les croyez point ; le désir de faire à leur tête est la principale, l'unique cause de ces infractions à vos ordres. Ne gardez pas un domestique désobéissant ; ne gardez pas davantage celui qui murmure quand il est grondé, même injustement ; parce que je vous ai conseillé la modération, tout en sachant qu'il ne faut pas s'exposer à la perdre.

Mais si, après vous avoir écouté avec patience, votre domestique, quelque temps après, vous prouve votre injustice, n'hésitez pas à en convenir, et témoignez-lui-en un vrai regret : cela réparera votre tort, et ne vous rendra que plus respectable à ses yeux.

A moins que vous n'ayez par de longues années, ou par quelques actions de dévouement, reconnu dans votre domestique des qualités peu communes, ne lui parlez qu'autant que votre service l'exige. Témoignez-lui de l'intérêt pour ce qui le regarde ; écoutez-le avec attention s'il vous consulte sur quelques

affaires qui lui soient personnelles; mais hors cela, interdisez-vous une conversation qui amènera de la familiarité, et finira, si elle est fréquente, par nuire à votre langage et à vos manières.

N'exigez de lui aucun service qui répugne à ses sens, à moins qu'il ne soit convaincu lui-même qu'une maladie vous oblige à l'employer ainsi contre votre gré. Ne vous faites point déchausser, et soyez d'une décence scrupuleuse devant lui.

N'interrompez pas sans un motif important et que vos gens pourront apprécier, leurs repas et leur sommeil, et demandez-vous souvent si c'était vous qui fussiez obligé de les servir, ce qui vous déplairait et choquerait le plus : cette manière de se mettre à la place d'autrui en imagination, produit le meilleur effet, et les résultats en sont excellents.

Accoutumez-les à ne point regarder vos habitudes de surveillance comme les preuves d'un caractère soupçonneux; mais qu'ils sachent que vous voulez savoir ce qui se passe chez vous, parce que c'est votre devoir. Ne portez point cette surveillance sur des minuties, et

laissez disposer à vos domestiques de l'emploi des petites choses, non comme leur permettant d'empiéter sur leurs attributions, mais comme un maître qui n'est ni tracassier ni contraignant. En tout, rendez votre joug aussi léger qu'il vous sera possible de le faire; mais ne gardez jamais un domestique infidèle, ivrogne, insolent ou sans mœurs.

Ne grondez pas pour les fautes involontaires; supportez la gaucherie, et n'ayez jamais de meubles assez précieux pour que leur perte vous cause un véritable chagrin. Si votre goût ou le hasard met en votre possession quelques-uns de ces objets de luxe dont il serait impossible de ne pas regretter la valeur anéantie par la maladresse d'un domestique, prenez-en soin vous-même. Si vous m'en croyez, vous ne vous servirez que de meubles simples dont la conservation n'exige que des soins ordinaires, et dont la perte n'affligera immodérément ni vous ni vos gens.

Ayez de l'ordre pour en donner l'exemple, et n'exposez pas le pauvre à la tentation de s'enrichir en un instant, en laissant à sa disposition de l'or, de l'argent ou des bijoux.

Vos domestiques savent ce que vous possédez; tous les jours votre argenterie passe entre leurs mains. Mais ils ne sont pas séduits par l'aspect des objets que vous tenez enfermés, et l'habitude les a tellement familiarisés avec les autres, que leur imagination n'en est point excitée.

Donnez à vos domestiques d'aussi forts gages que vous pourrez le faire. Sans les accuser de plus d'avidité que le reste des hommes, il est prouvé que c'est un des meilleurs moyens pour être bien servi, et pour s'attacher de bons domestiques. Avertissez-les, en les prenant à votre service, que vous leur devrez toujours trois mois de gages: c'est leur donner l'habitude de l'économie, et les mettre dans la nécessité de faire attention aux objets qui leur ont confiés.

N'excitez pas leur gourmandise en mettant trop de recherche dans votre nourriture et trop de parcimonie dans la leur. Privez-vous à table de quelques bons morceaux, afin qu'ils en fassent leur profit, et qu'ils ne restent pas étrangers aux fêtes que vous chômez.

Occupez-les sans relâche, mais en mesurant

leurs travaux à leurs forces, et calculez attentivement toutes vos exigences.

Que vos gens n'aient pas d'autre médecin que le vôtre. Si ce dernier refusait de les soigner dans leurs maladies, quittez-le, c'est à coup sûr un méchant homme; et il ne m'a jamais été démontré que le talent fût en proportion de la méchanceté.

Ayez assez peu de gens à votre service pour pouvoir les bien nourrir, les bien payer et les récompenser généreusement à certaines époques de l'année : mais n'attendez pas de ce soin seulement leur affection; elle sera la suite de votre persévérance dans la justice, la droiture, la bonté, dont vous ferez usage envers eux. Ne croyez pas que cette affection soit jamais le prix de la faiblesse, de la familiarité, des confidences ou de la prodigalité. Il y a peu d'hommes qui ne sachent discerner d'où provient le mal ou le bien qu'on leur fait.

N'humiliez pas vos gens en les grondant; ne les piquez point. La sévérité est permise; ils s'y soumettront : la goguenarderie les exaspère, et elle est toujours sans dignité. Autant que vous pourrez, épargnez-leur les réprimandes

devant témoins; il est rare qu'un domestique ne soit pas sensible à cette attention.

Quand vous avez rencontré un domestique fidèle et susceptible d'attachement, passez-lui beaucoup de fautes, en l'en reprenant toujours; vous devez agir comme si vous espériez qu'il devint tel que vous le désirez, et vous appliquer ce que la sainte Écriture dit aux parents : *Corrigez vos enfants et n'en désespérez jamais*. Pour moi, je vous avoue qu'un vieux domestique me semble une des grandes consolations de la vie, et que j'ai toujours accepté l'expression italienne, qui dit : *la famiglia*, en parlant de tous les gens attachés au service d'une maison.

Non-seulement vous êtes dans l'obligation de surveiller la conduite de vos gens relativement à ce qui vous concerne, mais vous devez aussi maintenir la paix entre eux, et les forcer à être soigneux de leur propre personne, sans souffrir qu'ils dépensent en habits plus qu'ils ne doivent le faire.

Vous devez leur interdire les fréquentes sorties et la réception des domestiques étrangers dans votre maison; mais vous devez dans

quelques circonstances leur donner l'occasion de se divertir entre eux. Votre fête, le jour de l'an, les Rois, les jours gras, certaines solennités, leur vaudront un meilleur repas. Un dindon, un gâteau, du café au lait, sont un sujet de réjouissance à l'office ou à la cuisine. L'idée que l'on s'est occupé d'eux, suffit souvent pour satisfaire les hommes, quelque peu de prix qu'ait la preuve d'attention qu'on leur donne; mais avec vos gens, comme envers le reste du monde, soyez sincère sur votre position; qu'ils sachent d'abord si vous êtes riche ou pauvre : ne soyez à leurs yeux ni avare dans le premier cas, ni prodigue dans le second; car leur bon sens vous blâmerait également d'avoir ces deux torts, qui sont trop souvent ceux du plus grand nombre. Donnez-leur donc des récompenses, des plaisirs, mais toujours selon votre position.

Ne tombez pas dans le *sentimentalisme* romanesque, qui fait désirer de la part des domestiques un amour et un dévouement dont les exemples sont très-rares : rien n'est plus doux que d'être aimé, j'en conviens; mais nous devons être très-satisfaits quand nous

sommes bien servis. L'affection ne peut venir qu'après de longues années passées ensemble; et la justice, la patience, la fermeté, l'humanité du maître la provoqueront, s'il y joint les bons exemples. L'argent prodigué n'équivaut point à la douceur de la voix et des sentiments quand on veut gagner les cœurs.

C'est autant pour votre propre dignité que pour ne pas blesser celle d'homme dans vos gens, que vous devez vous abstenir de les gronder publiquement. Quel que soit l'oubli, la gaucherie dont ils se soient rendus coupables, riez-en le premier, et redoutez les témoins pendant ces explications de ménage. Un diner qui se passe à quereller des domestiques, lesquels nécessairement doivent en prendre de l'humeur, est insupportable aux convives. Plusieurs personnes refusaient les invitations du célèbre Voltaire, parce qu'il criait et tempêtait contre ses gens tant qu'il était à table.

La première éducation des domestiques, extrêmement négligée, leur laisse contracter mille défauts, que vos instructions peuvent corriger. Joignez-y la lecture de bons livres;

mais ne souffrez pas de romans dans votre antichambre. Si vous avez le goût de cette inutile et trop souvent dangereuse lecture, la prudence vous oblige à serrer cette sorte de livres, qui consume le temps et donne du dégoût pour tous les travaux matériels, qui sont l'*ouvrage* des domestiques.

Autant vous devez veiller à ce que vos gens travaillent pendant le cours de la semaine, autant vous devez être attentif à leur procurer du repos le dimanche. Vous êtes obligé surtout, quelle que soit la religion qu'ils professent, de leur laisser le temps nécessaire à l'exercice de leur culte. Ne les persécutez pas à cet égard, n'en faites point des hypocrites; mais tenez-vous pour dit que l'homme à qui sa conscience ne dicte point ses devoirs, ne les remplira jamais qu'avec irrégularité.



DE SOI, POUR LES GARÇONS.



Malgré moi, mon fils, les avis qui ont pour objet votre propre personne, seront séparés de ceux que je donne à votre sœur : ma paresse ne s'accommode point de ce double soin ; mais nos mœurs, d'accord avec la nature, ne vous prescrivant point les mêmes choses, il faut que je parle à chacun en particulier : vous ne vous en communiquerez pas moins ce que je vous écris, afin de m'éviter les répétitions, car sur quelques points l'instruction sera semblable.

Comme dès le commencement de cet écrit, je vous dirai que ce n'est que des devoirs frivoles que je traite, et en passant seulement j'indique les qualités solides auxquelles presque toujours on doit les bonnes manières, la grâce et l'élégance requises pour plaire : ainsi, quand je vous parle de l'arrangement de votre personne ou de celui de votre chambre, je

vous dis d'abord que l'ordre et l'économie, véritables vertus, vous sont indispensables, si vous voulez être un homme *distingué* en tous points.

Quelle que soit votre fortune, si vous avez contracté l'habitude de salir ou de déchirer vos habits, vous serez moins bien vêtu que les hommes de votre âge, accoutumés à se mouvoir avec quelque attention.

Que cette attention ne soit jamais apparente; elle doit être le résultat d'une habitude si régulière que, semblable à un bon maintien, elle ne vous imposera ni gêne ni contrainte, parce qu'elle sera devenue inséparable de votre façon d'être. Vous gagnerez à cela de moins dépenser, et vous ferez un véritable présent à votre valet de chambre ou à tout autre, quand vous donnerez les habits que vous réformerez.

Suivez la mode, et choisissez les tailleurs, les bottiers et autres marchands qui sont en réputation. Si vous vous arrangez de manière à les payer comptant, ils ne vous feront pas payer plus cher que les ouvriers communs, et en général ce qu'ils vendent est de meilleur goût et de meilleure qualité.

Suivez la mode, mais non comme les sots la suivent, et surtout ne croyez pas que la mode consiste à porter un costume qui soit remarqué. Ce n'est jamais le fait d'un homme d'esprit de paraître attacher de l'importance à son frac et à son chapeau. Si vous aviez cette faiblesse, je voudrais qu'elle fût jointe à tant d'adresse qu'on ne pût jamais la soupçonner. Portez des habits du drap le plus fin, du linge de batiste ou de percale, soyez de la plus exquise propreté; que vos vêtements rappellent la tenue militaire, qui sied si bien à tous les hommes, mais que les formes n'attirent pas d'abord les regards, comme il arrive à ces pauvres jeunes gens qui, payés par les tailleurs comme mannequins, sont obligés de montrer dans tous les lieux publics les redingotes ou les pantalons de nouvelle coupe, afin d'établir une mode qui amènera la nécessité de changer et de remplacer.

J'ai connu un homme qui allait beaucoup dans le monde, et qui ne se faisait faire qu'un habit tous les ans. Il en possédait toujours trois à la fois et deux redingotes : cela lui suffisait pour être parfaitement bien mis. Trois

habits, portés alternativement, durent beaucoup plus longtemps que trois habits qui se succéderaient. On arrive à la possession de ce fonds de garde-robe, en se faisant faire pendant dix-huit mois, un habit tous les six mois ; il en est de même pour la chaussure et pour les chapeaux. On est bientôt habillé de vieux quand on n'a que du neuf. Il faut pouvoir varier sa toilette, selon les variations du temps ; et il faut de temps en temps s'en occuper sérieusement, afin de ne pas en être toujours préoccupé.

Les hommes n'emploient plus de parfums, ce qui me paraît très-convenable : je vous engage à observer fidèlement cet usage. Je désirerais bien aussi que vous n'eussiez jamais le goût des bijoux, des chaînes d'or et surtout des bagues. Laissez les *affiquets* aux femmes, aux baladins. Un peu de sévérité dans le costume sied merveilleusement aux jeunes hommes, et sous ce rapport il faut qu'une mode soit devenue impérieuse à force d'être générale, pour la suivre.

J'espère que vous ne verrez pas revenir la mode d'encrasser sa tête avec de la pommade

et de la saupoudrer ensuite avec de l'amidon; j'espère aussi que vous ne laisserez point pousser vos cheveux à la façon d'un Hottentot, ni votre barbe à la manière d'un bouc; et que vous ne serez pas la dupe de cette invocation à la *nature*, que ne manquent point de faire les amateurs en ce genre; car alors se couper les ongles, se peigner, se servir d'une brosse à dents, sont autant d'infractions aux lois de la mère commune, qui, si nous voulions les observer scrupuleusement, ne nous permettraient point de greffer les arbres fruitiers, ni de fumer les potagers. Songez qu'il y a deux natures dans l'homme, et que la matérielle doit être soumise à la spirituelle. Faites donc ce que vous reconnaissez pour salubre, pour commode, selon les conseils de votre raison; conséquemment suivez du plus loin possible les modes d'habits qui empêchent la circulation du sang, qui gênent le mouvement des articulations : des habits lâches et qui s'écartent du corps, annoncent de la mollesse; des habits étroits sont malsains et donnent l'air gauche.

N'ayez pas toujours quelque chose à refaire

à votre toilette; ne touchez pas constamment à votre cravate; passez encore moins la main dans *les boucles de vos cheveux*, ainsi que le font faire les romanciers à leurs héros. Cette dernière affectation m'a fait quelquefois regretter les cheveux crépés et poudrés dont se paraient les fats de mon enfance; car je connais des hommes qui, sans égard pour la roideur de leurs cheveux, les tirent, les tourmentent avec une telle persévérance, qu'ils parviennent à faire de chaque mèche un faisceau de dards dont leur tête est hérissée à la fin d'une soirée.

Ne vous accoutumez point à rester chez vous en habits trop négligés : ce besoin d'aisance ne doit être connu que des vieillards et des infirmes.

Ne vous montrez point aux fenêtres en robe de chambre, en pantoufles, ni le col de votre chemise ouvert. Bien moins encore si vous étiez à côté d'une femme, fût-ce votre sœur. On doit même au public des rues une sorte de respect qui attire le sien.

A moins de quelque obligation particulière, soyez habillé de bonne heure, et mettez à

cette action un degré d'attention suffisant, pour n'y revenir qu'autant qu'il vous sera nécessaire de vous rhabiller. Accoutumez-vous à vous laver le visage et les mains d'eau froide; prenez une fois par semaine un bain entier ou de pieds seulement, dont l'eau ne soit jamais trop chaude; que tout cela se fasse vite et bien : ce sont des soins indispensables, mais auxquels il faut donner le moins de temps possible. Soignez particulièrement vos dents; mais n'employez pas indifféremment pour les nettoyer toutes les *eaux* et toutes les *poudres*. Les acides, les corps durs sont dangereux.

Accoutumez-vous à sortir par tous les temps; mais dès que cela vous est possible, quittez les vêtements et les chaussures humides. Ne vous laissez pas persuader que la chair et le sang humains acquièrent l'insensibilité du marbre ou du fer. Non-seulement la douleur instantanée vous avertit de ce qui est nuisible, mais parvinssiez-vous à la surmonter, la désorganisation vous démontrerait bientôt que l'on n'agit pas sur le corps de l'homme comme sur une matière inerte. Les pauvres paysans,

les soldats, obligés de braver toutes les intempéries, sont plus souvent perchus de leurs membres que les tailleurs ou les cordonniers, tandis que ceux-ci sont atteints de gastrites, de maux de foie ou d'autres maladies provenant de la vie sédentaire. Usez donc de votre raison pour la conservation de votre santé, comme en tout le reste. Ne craignez point, quand c'est nécessaire, de vous exposer au froid, à la pluie, à la chaleur, aux fatigues; mais ne vous rendez pas de gaieté de cœur impotent ou valétudinaire, et conséquemment incapable de rendre aucun service à la société, ou de lui être à charge. Un homme qui ne sait pas endurer la douleur, est méprisable; celui qui la provoque, est digne de pitié, car il est insensé; mais si c'est pour satisfaire à ses passions qu'il s'est réduit à souffrir, le mépris doit aussi l'atteindre. Je ne me suis jamais senti beaucoup de compassion pour les indispositions qu'occasionnait la gourmandise, ni pour les accidents qu'amenait l'étrange gloire de soulever un poids énorme ou de faire quelque autre tour de force, et je garde mon admiration pour les cicatrices reçues à la guerre...

Vous concevez d'après cela que se casser un bras ou les dents, se crever un œil dans une *course au clocher*, ne me paraît qu'une ineptie, tandis que j'applaudis avec enthousiasme au courage de l'écuyer qui dompte et dresse un cheval. Ce qui n'est pas décidément utile aux hommes, ne doit pas être tenté par l'homme, et il s'é gare, se nuit dès qu'il cesse d'agir par ce principe.

La simplicité que je désire dans vos habits, je la désire aussi dans votre ameublement. Que rien dans votre chambre ne respire le luxe et la mollesse. Que l'on y voie des livres, des instruments d'étude, quelques armes curieuses, si vous en possédez. Mais point de *montres* en ce genre, point d'apparat : la bravoure n'a pas besoin de ces enseignes ; quant à la tête de mort et aux os en sautoir, ils me paraissent relégués dans les alcoves des auteurs de mélodrames, ou chez quelques jeunes gens qui ont recours à cette charlatanerie, afin de prouver qu'ils n'ont pas peur de la mort. Tout ce qui est *air*, ne persuade personne, soyez-en convaincu, mon fils, et épargnez-vous la peine que l'on se donne bien souvent pour produire

un effet diamétralement opposé aux prétentions que l'on nourrit en secret.

Réglez votre dépense sur votre revenu, et promettez-vous de vous imposer toutes les privations que pourrait nécessiter la plus mauvaise fortune. Ayez pour les dettes une horreur qui ne pourra que s'accroître, à mesure que l'expérience vous apprendra combien de malheurs, de crimes même, n'ont pas eu d'autre source. Le moins qui puisse arriver à l'homme endetté, c'est de perdre son indépendance, le premier des biens après une conscience pure : soumis aux poursuites, aux insultes de ses créanciers, la dignité, la grâce, l'élégance, lui sont interdites. Les *Don Juan* ne sont tolérés que sur la scène : hors de là, on saisit leurs meubles, on les met en prison, s'ils ne prennent le devant en se jetant dans la Seine ou en se brûlant la cervelle. Rien n'est moins plaisant que le désordre et ses suites. Soyez en garde contre les vaudevilles, qui représentent les mauvais sujets attendrissant des pères et des oncles au dénoûment : ces excellents parents sont ordinairement ruinés de bonne heure, s'ils sont sensibles ; et si la

sensibilité leur manque, ils se réunissent aux créanciers, afin qu'une rude leçon corrige leurs fils ou leurs neveux prodigues.

Partagez votre temps aussi régulièrement qu'il vous sera possible de le faire, et songez que le souvenir des plaisirs n'en cause guère. Ne laissez point passer un jour entier, sans avoir consacré quelques heures à une étude quelconque, et sachez rester seul chez vous. Le monde vous paraîtra d'autant plus aimable, vous lui plairez d'autant plus, que le goût et non le besoin vous rapprocheront.

Profitez de votre jeunesse, qui vous permet les longues promenades à cheval ou à pied, la danse, les exercices gymnastiques, les parties de paume et de barres, la natation, la chasse; mais ne négligez pas les études sédentaires, qui forcément deviendront un jour votre unique occupation. Prévoyez qu'un jour vous n'aurez plus ni force ni agilité: c'est d'un niais de se laisser surprendre par le temps, et les jeunes gens frivoles deviennent les vieillards les plus ennuyeux. La vie de l'homme s'écoule si rapidement, qu'il doit, dès que sa raison est formée, se préparer des joies pour toutes

les époques, et ces joies, si elles ne dépendent point de lui, il ne les goûtera pas; car plus nous acquérons d'années, et moins nous faisons naître de sympathie. Ne craignez pas de vous envisager courbé, en cheveux blancs, tremblant sur un bâton; car cela est inévitable, et il y a de la lâcheté à ne pas apprendre à regarder en face la décrépitude et la mort... Mais ne devient-on pas laid et infirme, ne meurt-on pas à tout âge? Croyez-moi, mon fils, il est bon d'employer l'énergie de vos plus brillantes années à construire l'édifice moral qui soutiendra celles qui viendront ensuite.

Soyez sincère avec vous-même, et ne vous abusez pas volontairement. Ne vous flattez point d'aller aux spectacles pour vous instruire et vous former au bien. Le *Castigat ridendo mores* est une plaisanterie dont il n'est pas permis d'être dupe. On n'a jamais sur la scène reconnu que les vices et les ridicules de son voisin. Quintilien voulait qu'on ne permit que très-tard la lecture des pièces de théâtre aux jeunes gens; Cicéron regardait les spectacles comme dangereux; Platon les réprouvait; Ovide

les déclare funestes; Marc-Aurèle voulait les détruire; Tacite attribue à leur défaut la pureté de mœurs des Germains; les conseillers de Cyrus déclarent que le meilleur moyen de retenir une nation vaincue dans l'assujettissement, c'est de lui envoyer une troupe de chanteurs et de danseurs.... Après ces autorités, ne me demandez point l'opinion des sages du christianisme.... Songez donc que vous n'allez au spectacle que pour vous divertir, et de ce plaisir, comme de tous les autres, usez-en avec une grande sobriété. Choisissez les grands théâtres, où les poètes les plus célèbres ont ennobli ce divertissement, où la musique, exécutée dans sa perfection, vous formera le goût aux beautés de cet art. Ces théâtres sont chers, j'en conviens : vous y irez donc plus rarement; tant mieux. Quant à ceux que l'on nomme du second ordre et aux *petits théâtres*, n'y allez pas du tout. Il est impossible d'en retirer aucun profit : la mauvaise compagnie y domine, et l'on y perd ce que l'on peut avoir acquis de bon dans le langage et dans les manières.

Je désirerais que vous n'eussiez touché aux

cartes que pour en faire des *châteaux*; mais pour complaire à quelques vieux parents, à quelques vieux amis, on se résout quelquefois à jouer. Décidez-vous à ne jamais jouer à aucun jeu de hasard, et si l'on vous propose une partie de ce genre, répondez nettement que vous ne jouez jamais. En ce cas il ne faut pas hésiter, et se dire que l'on jouera peu, que l'on jouera une fois.... Non, on ne doit jamais jouer à un jeu de hasard, si l'on veut être un honnête homme dans tous les moments de la vie.

Quant aux jeux où le hasard entre toujours pour quelque chose, mais où l'attention et l'intelligence ont une grande part, tels que *le whist, le reversis, le piquet, le trictrac*, si vous y jouez, efforcez-vous d'y jouer le mieux possible, et n'engagez d'argent qu'autant que vous en pouvez perdre sans altération d'humeur. Ne jouez point, ou jouez noblement. Condamnez-vous dans les coups douteux; ne montrez qu'un très-faible désir de gagner, et si vous avez pour antagonistes des gens qui s'aigrissent et se fâchent en perdant, évitez d'être de leurs parties. Je vous engage à vous

accommoder aux divers caractères que l'on rencontre dans le monde; mais toutes les fois qu'une absolue nécessité ne vous y obligera point, je vous engage à fuir les gens querelleurs.

Tâchez d'être adroit au billard, et observez-y les mêmes règles de générosité et de délicatesse qu'aux autres jeux, avec cette différence cependant que le hasard n'étant pour rien dans ce jeu, vous devez, si vous êtes habile, céder des points à ceux qui ne le sont pas, comme aux échecs vous devez leur donner *la tour* ou quelque autre pièce, quand vous êtes le plus fort.

Jouez très-souvent et le plus longtemps que vous le pourrez, à la paume, au ballon, aux barres; conservez par ces exercices l'agilité et la souplesse de votre jeunesse.

Exercez-vous à l'escrime, au tir, à la course à pied; fréquentez le gymnase, montez à cheval. Selon votre fortune, choisissez dans ces divers plaisirs ceux que vous pouvez payer de votre superflu. Je ne veux faire de vous ni un duelliste ni un athlète; mais je veux que l'on sache que vous sauriez défendre votre vie, et que vous ne craignez pas la fatigue.

Conservez l'habitude de vous lever de bonne heure et veillez peu.

Ne lisez point dans votre lit, et ne croyez pas que cela soit nécessaire pour s'endormir, ainsi que le prétendent beaucoup de jeunes gens.

Faites-vous un plan de lecture, et rejetez non-seulement les livres qui flattent les passions, mais aussi les livres inutiles. User ses yeux et perdre son temps pour ne devenir ni plus instruit ni meilleur, c'est prouver peu d'esprit et de sens.

Fréquentez peu les clubs, les cafés; n'y jouez jamais. Les gens les moins dangereux qu'on y puisse rencontrer, sont les espions de la police, classe très-utile au maintien de l'ordre dans la société, mais de très-mauvaise compagnie.

Ne soyez jamais oisif dans votre chambre, et ayez toujours sur une table un dessin, un extrait, un travail quelconque en train : c'est beaucoup de n'avoir qu'à s'asseoir et de trouver prêt tout ce qu'il faut pour s'occuper. Ce n'est qu'ainsi que l'on arrive à savoir et à faire beaucoup de choses, et à ne pas souffrir d'un moment d'ennui.

Je ne voudrais pas que vous fussiez minutieux dans l'arrangement des meubles de votre chambre; cela sent l'esprit petit et tracassier. Mais je ne voudrais pas davantage que vous excusassiez le désordre par cette phrase vulgaire : *c'est une chambre de garçon*.... N'ayez que des meubles nécessaires, simples, je dirais même grossiers assez volontiers, mais qu'ils soient à leur place et propres. Les ornements, les inutilités, sont ridicules chez un homme, qui en toutes choses doit montrer des goûts solides.

Je crains de trouver chez vous une collection de pipes.... Cet ornement de taverne se voit partout, je le sais, et je n'ose hasarder mon opinion quand elle est en opposition avec celle de la majorité : cependant c'est toujours le petit nombre qui est aimable, spirituel et distingué.... Mais vous pourriez me citer de tels exemples, que je ne me permettrai aucune critique. Je vous raconterai seulement qu'à l'époque de sa plus grande gloire, l'empereur Napoléon fonda, dans le château de Saint-Germain-en-Laie, une école de cavalerie, où, tout en payant un prix exorbitant pour la

pension des jeunes gens, les premières familles de France sollicitaient longtemps l'admission de leurs fils. Les États réunis à la France ne montraient pas autant d'empressement, et quelques grands seigneurs belges, hollandais ou italiens, reçurent avec humeur la nomination de leurs enfants à *l'école de cavalerie*, avant d'avoir ambitionné cet honneur, qu'il fallait chèrement payer d'abord, et qui nécessitait, outre un équipement coûteux, les preuves d'un revenu suffisant à l'entretien d'un officier, de ses chevaux, etc. C'est ainsi que, surgi d'une époque, où l'on préconisait l'égalité avant tout, le soldat, devenu monarque, disposait des grades d'officier, où les pauvres n'avaient plus guère de chances d'arriver. Quoi qu'il en soit, réunis de gré ou de force dans l'école, les jeunes gens qui la composaient se promirent de répondre à la pensée aristocratique qui l'avait créée. Observer la discipline la plus sévère, montrer du zèle et du courage pendant les manœuvres, aspirer fortement à l'instant où sur le champ de bataille on joindrait la pratique à la théorie, ce n'eût point été se distinguer de *l'école d'infanterie de Saint-*

Cyr, rivale de celle de Saint-Germain, qui voulait être incomparable.... D'un consentement unanime on décida que l'on pouvait avoir des manières militaires et non soldatesques; on se promit de ne point fumer, de ne point se tutoyer, de ne point boire d'eau-de-vie et de ne point jurer... Ce règlement fut observé. Les infractions furent rares et punies par les élèves eux-mêmes, qui, selon la coutume des jeunes légistes, se montrèrent rigides observateurs des lois qu'ils s'étaient imposées, et prouvèrent bientôt que l'on pouvait dompter un cheval, sans recourir au style des palefreniers; avoir des amis, sans s'exprimer avec familiarité; résister aux fatigues de la guerre, sans s'enivrer, et à ses ennuis, sans le secours d'une pipe.... Que ce fait vous prouve que la volonté suffit à tout, et que se justifier par des exemples, est d'un caractère faible et pusillanime.

Je vous ai déjà dit que je ne trouvais rien de puéril à soigner sa santé; car les maladies que l'on a gagnées par sa faute, me paraissent des signes d'aberration. Ne croyez donc pas qu'il y ait une sorte de mérite à prendre une

fluxion de poitrine, à se casser une jambe ou à négliger une maladie. J'ai connu un jeune homme qui, le quatrième jour de la rougeole, courut en masque deux ou trois bals, donna cette maladie à plusieurs personnes, fit une rechute qui le retint six semaines au lit et attaqua sa poitrine pour toujours; ce même jeune homme a donné, toutes les fois que l'occasion s'en est présentée, les preuves les plus complètes de poltronnerie.

Souvenez-vous que la sobriété et la modération en toutes choses, sont les bases de la santé, et qu'il n'y a point de malaise qui ne se guérisse par une diète sévère. Si vous souffrez aigument, si vous avez de la fièvre, appelez un médecin et obéissez-lui. Mais sachez souffrir sans impatience, sans humeur. Ceux qui vous entourent ont bien assez du spectacle de votre maladie, de la fatigue qu'elle les force à vaincre, sans entendre murmurer et gronder sans cesse. Si vous joignez les désagréments du caractère à ceux des infirmités, vous irriterez vos douleurs, et rebuterez ceux qui se consacrent à les soulager.

Je finirai en vous disant qu'il y a beaucoup

de devoirs dans la vie, mais qu'il faut bien connaître ceux qui sont indispensables, et se garder de multiplier les autres, au nombre desquels je place les visites et les correspondances inutiles. N'étendez donc pas vos relations sans nécessité, et ne vous croyez point engagé d'honneur à accepter toutes les parties qui vous seront offertes par les gens frivoles et désœuvrés, ou bientôt vous deviendrez semblable à eux. Accoutumez-vous à répondre : mes études, mes affaires me forcent à demeurer chez moi, et l'on vous y laissera en repos... Mais ce n'est pas pour y satisfaire votre paresse que je vous exhorte à aimer la retraite, c'est pour vous y préparer à mieux servir la société, vos amis, votre famille, vos propres intérêts. On ne doit point négliger le soin de sa fortune, et il y a du mérite à savoir l'augmenter, quand on en fait l'usage que l'humanité prescrit. Songez qu'il y a des pauvres à nourrir, des amis à obliger, des artistes à encourager, et vous ne dédaignerez point de devenir riche. Si vous travaillez dans un autre but, je ne sais que vous dire; car je n'ai jamais rien compris au plaisir d'accumuler du crédit et de l'or pour moi seul.

DE SOI, POUR LES FILLES.



Ne croyez pas, ma fille, qu'en ma qualité d'homme je sois récusable quand j'entreprends de vous parler de ce qu'il vous sied de faire relativement à votre personne et chez vous. Il est probable que vous ne vous ferez point religieuse; et soit que vous vous mariiez, soit que vous restiez fille, vous rencontrerez autant d'hommes que de femmes dans la société: vous aurez donc besoin de la bonne opinion des uns et des autres. Pouvant être auprès de vous l'interprète de la moitié du genre humain, j'ai un assez bon droit à vous conseiller pour en faire usage; et après avoir consulté quelques femmes de ma connaissance, je ne crains pas de vous parler de ce qui convient à une jeune personne, même sous le rapport de sa toilette: chapitre que, pour vous plaire, je traiterai le premier.

Il est possible, mon enfant, que nous n'en-

tendions pas de même ce qui est relatif aux soins et à la parure du corps; mais je vous assure que vous ne sauriez y attacher plus d'importance que moi.

La première chose que je vous recommanderai, ce sera la propreté persévérante; car je n'ai que trop rencontré de filles de votre âge, remettant aux jours de bals et de fêtes le lavage de leurs dents, de leurs oreilles et de leurs ongles : c'est un soin que vous devez prendre chaque jour; mais en vous efforçant de faire bien, tâchez de faire vite. *Ne craignez pas l'eau*, même la froide, à moins qu'on ne vous l'ait interdite pour quelque raison de santé; pour des raisons semblables, baignez-vous, si on vous l'ordonne; autrement ne prenez qu'un bain par mois au plus. Il y a je ne sais quoi d'oisif et de mou dans le goût de s'établir ainsi au fond d'une baignoire, qui sied mal à une fille.

Que vos cheveux soient arrangés soigneusement dès le matin, ou, si l'on vous a pressée, qu'ils soient cachés par un bonnet. Une femme mal peignée est un objet désagréable.

Les parfums sont passés de mode; ils étaient

malsains et peu 'séants aux femmes; car ils attireraient l'attention, et, je ne peux vous le dissimuler, on s'occupe des femmes quand elles paraissent le désirer; mais en leur prodiguant les soins qu'elles provoquent, on cesse de les estimer. Il faut prendre votre parti sur ce point, mon enfant : si l'on peut croire que votre volonté est entrée pour quelque chose dans l'effet que vous produisez, si l'on croit que vous contribuez à attacher les regards des hommes sur vous, que vous recherchez leurs hommages, c'en est fait, vous serez déclarée coquette, c'est-à-dire, fille sans cœur, sans modestie, sans principes; sujette à l'envie, au mensonge, à toutes les plus misérables bassesses de la vanité et à toutes les ignobles douleurs. Et n'allez pas croire que l'austérité de mon âge ait dicté ce discours : je suis auprès de vous l'interprète de tous les hommes, même de ceux qui vous nieraient les vérités que je vous révèle. Nous avons tous la même opinion; mais nous avons parfois intérêt à laisser les femmes dans l'erreur, et si nous ne rencontrions point de coquettes dans la société, nous serions privés d'un des plus plaisants divertisse-

ments qu'offre le monde. Mais ce jouet de nos moments de gaité, qui succède aux cerceaux, aux flûtes-à-l'oignon, etc., je me soucie peu de voir ma fille en servir; et je ne dois vous taire ni vous déguiser les choses. Il faut choisir: amusez la foule, et elle vous entourera; inspirez l'estime, l'attachement, vous serez aimée sans bruit, sans presse, longtemps....

Le rire fatigue; on se lassera de la coquette, on viendra se reposer auprès de vous. Une coquette me semble toujours armée d'une trompette; elle sonne, resonance, on accourt: comme dans les foires, elle étale ce qu'elle peut étaler, les agréments de sa personne, ses parures, puis les saillies de son esprit. On remarque le tournoiement de ses yeux, le pincement de sa bouche, le penchement de son cou, la langueur ou la vivacité de ses gestes; puis on passe aux plis de son écharpe, aux ondulations de ses garnitures; c'est l'étude des yeux; celle des oreilles arrive, elle est courte, parce que ces dames disent toutes la même chose, selon qu'elles se sont lancées dans le genre sentimental ou dans le genre passionné. Mais elles n'en sonnent pas moins de leur instrument, car il

faut que la foule augmente et se renouvelle; or, le retentissement de l'airain peut bien attirer, mais certes il ne retiendra point. Au près d'une femme simple, l'assourdissement n'est point à redouter, et elle ne rappellera jamais ni la renommée des anciens, ni le charlatan des modernes. Pardonnez cette digression à la force d'un amour paternel, qui aimerait mieux vous voir morte que coquette; à une expérience qui m'a fait connaître la perversité et le malheur des femmes qui se sont abusées sur le genre d'hommages qu'on leur adressait, qui, n'attribuant l'abandon de leur vieillesse qu'à la perte des charmes les plus éphémères, ont senti chaque cheveu gris, chaque ride, développer en elles une méchanceté, une haine, une fureur nouvelle. N'ambitionnez donc aucun des succès dont la vanité est la base; le moindre mal qui peut en résulter, serait de vous dégoûter de tout ce qui n'intéresserait point votre amour-propre: or, comme il n'y a pas de succès certains ni solides, quand il faut agir sur autrui pour les obtenir, et que la vanité est, non avide, mais insatiable, les ennuis, les peines qui suivent

ses désappointements, doivent vous décider à employer tout ce que vous avez d'esprit et de force à la dompter, et jamais à la satisfaire. Songez que la plus belle personne du monde ne peut guère se promettre que quinze années de triomphe, en supposant que ni maladie, ni accident, ni chagrin, n'altéreront sa beauté; songez que pendant ce temps elle se verra préférer une foule de figures médiocres et souvent laides, que l'on n'aura jamais été d'accord sur ses perfections, qu'elles n'auront reçu en sa présence que des louanges exagérées, dont on se sera dédommagé par des moqueries et des critiques éloigné d'elle; qu'elle aura été dévorée de désirs, d'inquiétude, d'impatience, de dépit, de jalousie et d'envie; et dites-moi, la vieillesse et la mort étant le but assuré vers lequel nous marchons, s'il ne vaut pas mieux y arriver par la route de la vertu que par celle du vice?.... Pour me punir de vous avoir parlé si sensément à propos des *poudres* et des *pommades*, qui ont donné tant de migraines à nos grand'mères, je me condamne à rentrer dans les détails les plus communs du soin que vous devez donner à votre personne.

J'ai tort de traiter si légèrement ce qui regarde la chaussure; car c'est un signe de bonne éducation de ne jamais porter des souliers dont le quartier ne soit point relevé, dont les bords ne soient point *effiloqués*, et qui soient parfaitement brossés, s'ils sont en étoffe, parfaitement cirés, s'ils sont en peau. Il n'est pas question d'être bien chaussée au moyen de souliers neufs, mais en se chaussant toujours avec une corne, et non en remontant les quartiers avec les doigts, ce qui avachit les souliers et en déchire le bord; en ne les choisissant ni trop étroits ni trop larges, mais ne gênant en aucune façon : car les derniers font trébucher, les premiers font marcher sans grâces, donnent des cors, des durillons, de vraies douleurs dont on ne peut se plaindre, puisque la cause en est ridicule, et qu'il est toujours possible d'y remédier. Tout le monde s'aperçoit de cette gêne, et tout le monde s'en rit : le pied n'y gagne rien que de sortir boursoufflé, et de montrer des nodus, des protubérances, qu'une chaussure qui n'est point de bois laissera toujours apercevoir. Les deux couleurs les plus unies sont les seules qui siéent

bien : le blanc pour le bal et la grande parure, le noir dans tous les autres cas. Ne mettez des pantoufles, quand vous vous portez bien, que le moins de temps possible; et si vous avez des économies à faire, supprimez les rubans, les fleurs artificielles, afin de dépenser davantage en souliers.

Ce que je vous recommande relativement à votre chaussure, je le fais aussi pour la lingerie. Mettez de bonne heure votre corset, et qu'il ne soit jamais serré. Les teints vergetés, les nez rouges, les maux d'estomac, dérivent de la gêne éprouvée dans les corsets. Le désir d'avoir la taille fine devient une monomanie chez certaines femmes. J'en ai vues qui, après avoir souffert le martyre, sont mortes, avec la consolation d'entendre célébrer leur minceur : cette manière de suicide, qui consiste à tenir les entrailles vides, a quelque chose de celui de Caton, qui arracha les siennes; mais je ne sais comment on la justifie aux yeux d'une famille éplorée, qui souvent, en admirant la première un corps difforme à force d'être disproportionné, a encouragé cette aberration.... Au reste, cela n'est pas pis que les

habits légers et ouverts que portaient pendant les gelées les dames qui prétendaient à plaire il y a quarante ans; celles d'aujourd'hui se tuent d'une gastrite ou d'une maladie de foie: celles-là se tuaient d'une fluxion de poitrine. Les anciennes n'avaient pas le temps d'enlaidir avant d'expirer : voilà toute la différence; cela suffit pour vous tenir en garde contre les modes folles.

Ce n'est pas que je prétende vous mettre en rébellion contre les modes de votre temps, ni vous engager à suivre celles qui le précédèrent; car je n'ai pas vu qu'à aucune époque la mode consultât en rien la salubrité, la commodité et même la beauté, puisque plus ou moins elle défigure et altère les proportions du corps. Je vous engage à sacrifier assez à la mode pour ne pas blesser les regards; mais je vous engage à sacrifier avec discernement et avec goût; et, ainsi que le dit Fénélon, dont l'horreur toute chrétienne pour le luxe fait dans ce cas un artiste, je vous dis que la simplicité des statues antiques doit vous démontrer combien il y a de noblesse et de grâces dans les vêtements unis. Plus l'arrangement

de vos cheveux et de vos habits rappellera le costume antique, plus il sera de bon goût. La longue tunique grecque, l'ample manteau, le voile, me semblent autant d'emblèmes de la pudeur qui doit porter les jeunes filles à se soustraire aux regards. Vous ferez modifier ces formes selon les modes de votre temps; mais le goût que vous leur devrez, vous préservera de l'exces ridicule où je vois tomber beaucoup de jeunes personnes. Je ne vous parle point des modes qui choquent l'honnêteté; jamais on ne doit les adopter.

Si vous n'êtes point parfaitement habile, faites faire vos robes par une bonne couturière : la plus magnifique étoffe mal taillée ne pare point, ne fait aucun profit. Il en est de même des bonnets, des chapeaux, de tout ce que les femmes désignent sous le nom de *chiffons*. Ou il faut les supprimer tout à fait (ce qui serait assez mon avis, mais je ne me permets pas de l'énoncer), ou il faut n'en porter que de très-frais et sortant des meilleurs magasins. Il faut être vêtu : on n'a donc pas le droit de critiquer les habits nécessaires, quelque grossiers, quelque vieux qu'ils soient;

mais les mille ornements qu'on y ajoute n'étant point indispensables, il faut être vraiment philosophe pour ne point se moquer de la piteuse figure que fait une femme qui s'en revêt alors qu'ils ont perdu leur éclat. Représentez-vous des gazes, des rubans, des fleurs artificielles, des panaches, des broderies de soie ou de paillons fanés, et dites-moi si la vue en est tolérable.

Règle générale : une coiffure, une chaussure, des vêtements simples, le tout bien fait, propre, attaché soigneusement ; peu de couleurs éclatantes ; point de bariolage dû à un mélange de couleurs différentes et tranchantes ; montrer de la raison et de l'esprit en ne suivant des modes que ce qui ne peut compromettre ni la santé ni la beauté ; car, si vous ne l'avez remarqué, je vous avertis que beaucoup de femmes découvrent un front dégarni de cheveux quand on se coiffe en *Chinoise*, que d'autres montrent de maigres et rouges bras sous des manches courtes, que d'autres raccourcissent leurs jupes en dépit de larges pieds et de chevilles saillantes, et semblent ainsi adopter par pénitence les modes qui sont

le plus préjudiciables à l'effet qu'elles veulent produire. Montrez du sens en toute chose.

N'en manquez pas davantage dans l'arrangement de votre appartement que dans celui de votre parure. Ne gênez pas tous vos mouvements, et ne mettez pas au supplice vos gens par l'accumulation des superfluités dont quelques femmes chargent leur cheminée, leurs tables, leurs consoles. Est-il de bon goût qu'une chambre ressemble à un magasin? Si vous êtes très-riche, ayez des galeries de tableaux, de statues, de curiosités; mais ne soyez pas la caricature des grandes fortunes. La chambre d'une honnête femme ne doit point rappeler ces temples païens, dont les prêtres faisaient remarquer les offrandes aux visiteurs, afin qu'ils en augmentassent le nombre. Soyez modeste en tout. Le luxe d'une chambre à coucher me choque toujours. Que l'on voie chez vous des métiers, des corbeilles à ouvrage, tout ce qu'il faut pour l'étude ou pour la culture de quelques arts. Un ordre parfait donnera toujours à un appartement intérieur l'élégance qui lui convient.

Je vous ai interdit les parfums préparés;

mais ceux que répandent les fleurs naturelles me semblent très-permis, quand ils n'incommodent point. Ne gardez jamais de fleurs dans votre chambre la nuit, ni quand vous êtes obligée de fermer vos fenêtres : du reste, ayez-en dans des vases de vives, de coupées : c'est un goût naturel aux femmes toute leur vie, et j'aime assez qu'elles s'imposent le soin de les cultiver et de les conserver.

J'en dis autant des oiseaux dont la vue et le chant réjouissent. La femme étant destinée à la vie sédentaire, et devant préférer la maison à tout autre lieu, il est dans l'ordre qu'elle y réunisse tout ce qui lui plaît. Des caisses de fleurs et une volière sont des ornements qu'on ne saurait blâmer, à moins que la manie ne s'en mêle, qu'on n'attache de prix qu'aux plantes rares et chères, qu'on n'aime que les oiseaux qui viennent des contrées les plus éloignées. Les roses, le jasmin, le muguet, le réséda, les violettes, valent toutes les plantes exotiques; et aucun oiseau ne chante mieux que nos serins et nos calandres. Tout en vous permettant d'avoir auprès de vous des oiseaux, un chien, un perroquet, un chat (si vous

pouvez établir la paix entre ces sortes de créatures), je vous prie de considérer si vous êtes logée de manière à ce que la propreté de votre chambre n'en souffre point; et je vous prie de ne pas rendre vos gens victimes de ces goûts innocents, qui dégèrent quelquefois de la façon la plus ridicule, soit par le nombre d'animaux dont on s'entoure, soit par la méchanceté de quelques-uns de ces animaux. L'esprit humain est parfois tourné d'une telle façon que la raison doit veiller sans cesse. N'ennuyez vos gens ni de vos bêtes ni de vos fleurs, et soignez-les vous-même.

Ne soyez jamais oisive : on se délasse par le changement d'occupation.

Tâchez de savoir faire, autant que vous le pourrez, les choses que vous devez commander, afin de juger de ce qu'elles coûtent et du temps qu'il faut leur consacrer.

Soyez bonne, polie, ferme, avec la femme de chambre qui vous sert, et s'il faut, pour qu'elle remplisse ses devoirs, la gronder souvent, ne la gardez point; car vous prendriez forcément l'habitude d'élever la voix, et de parler avec un ton aigre ou colère; qu'à votre

exemple elle travaille constamment, et qu'elle sache que vous donnez de l'attention à son ouvrage; mais que cela se fasse sans la fatiguer et la tourmenter, et non en maîtresse défiante et tracassière. Si elle est malade, montrez-lui un véritable attachement, en pansant ses plaies, en lui faisant prendre les médicaments qu'on lui ordonne. Sacrifiez à la soigner vos parties de promenade ou de plaisir; et bien que je vous engage à la récompenser généreusement de ses services, croyez qu'on gagne plus de cœurs en se montrant humain et bon, qu'en faisant de riches présents.

Ne vous montrez point fière dans votre intérieur; que votre femme de chambre sache la somme que vous pouvez consacrer à votre toilette; elle vous estimera si elle vous voit mesurer vos dépenses sur cette somme, et c'est l'estime de votre femme de chambre que je désire pour vous. Intéressez-vous à sa famille, à ses affaires, et conseillez-la; mais ne souffrez jamais qu'elle se livre à aucune moquerie en votre présence, et donnez-lui l'exemple de toutes les vertus, alors même que vous auriez le malheur de ne pas les posséder. Ne lui con-

fiez jamais une chose que vous voulez tenir secrète : ce serait vous mettre dans sa dépendance; et le pire des maux, c'est de dépendre d'un humain malgré soi. On peut s'honorer de la dépendance et de la soumission volontaire, soit qu'on croie satisfaire à un devoir ou à une affection; mais subir de force un joug quelconque, c'est tomber dans l'avilissement : c'est la position d'une femme qui craint l'indiscrétion de ses domestiques.

Employez le temps de votre femme de chambre en travaux de ménage et d'aiguilles, de façon qu'il ne lui en reste point pour lire; et que jamais elle ne lise que les livres que vous lui prêterez. Comme je suppose qu'il n'entrera jamais un roman dans votre chambre, vous n'aurez point à vous reprocher d'avoir rempli l'esprit d'une fille innocente de pensées d'intrigues et d'imaginations folles et dangereuses.

Je vous ai dit combien je trouvais importants les soins que vous deviez donner à votre santé. Je reviens sur cet article, car je n'ai jamais vu que les mères ne point s'ennuyer des douleurs, des caprices, des attentions, des précautions, de tout ce qui est relatif aux

maladies et aux infirmités, et votre mère n'existe plus, ma chère enfant.... Évitez donc, autant qu'il est en vous, de devenir l'objet d'une pitié qui ne peut manquer de se lasser bien vite; mais ne croyez pas que, pour vous maintenir bien portante, je vous prescrive une vie molle et délicate; tout au contraire, je vous engage à coucher sur un lit dur; à sortir une heure par jour, hiver et été; à ne point veiller; à n'aller que rarement au bal et aux spectacles; à ne manger que des aliments simplement préparés et même communs; à ne pas boire de boissons fermentées; à vous réserver dans l'intérieur de la maison quelques occupations qui vous obligent à quitter votre chaise, et qui vous conservent les forces et la fraîcheur de la jeunesse, que l'absence de tout mouvement altère de bonne heure chez les femmes indolentes. Ne sonnez pas perpétuellement vos gens. Sachez placer une bûche dans votre cheminée, prendre un verre d'eau, chercher dans vos armoires, dans votre commode les choses qui vous sont nécessaires. Si vous vous faites servir à la manière des dames de l'Inde, vous serez bientôt aussi blafarde, aussi débile,

aussi ennuyeuse que ces dames elles-mêmes. Vous serez la risée de vos femmes, et comme ce ne sont pas des esclaves qui doivent vous être attachées, vous aurez le désagrément d'être quittée sans cesse, comme une maîtresse insupportable à force d'exigences..... Si une femme de chambre vous flatte sous ce rapport, si l'excès de ses prévenances tend à faire de vous une idole, défiez-vous-en et veillez-la de près : vous trouverez qu'elle a quelque intérêt à se rendre ainsi indispensable.

Il est très-doux d'avoir des gens autour de soi, et de se voir épargner mille petites peines, mais il faut savoir se passer du service d'autrui. Un voyage, plusieurs circonstances peuvent vous forcer à vous servir vous-même instantanément. La perte de votre fortune, résultant d'innombrables causes, peut vous réduire à réformer pour toujours un dernier domestique... Apprenez non-seulement à vous suffire, mais à être utile à vos parents dans l'adversité, et pour y parvenir, n'abusez point d'une prospérité présente, gage peu sûr contre les misères à venir.

Je désire que votre chambre soit le lieu du

monde où vous vous plaisez le plus, et que les travaux sédentaires deviennent pour vous un besoin : sans vous interdire aucun des plaisirs de votre âge, je souhaite que leur privation ne vous paraisse jamais un sacrifice, et que vous n'aimiez réellement que ce que l'on peut aimer toujours : l'étude qui forme l'esprit, le travail qui occupe les mains, les œuvres bienfaisantes qui gagnent tous les cœurs, les manières polies qui captivent les gens distingués.



TABLE.

	Pages.
Introduction	1
De l'église	15
Du palais	29
Des assemblées	43
Des bals	50
Des soirées	62
Des diners	80
Des visites	91
De la conversation	96
Des séjours à la campagne	134
Des voyages	145
Des parents	152
Des amis	167
Des domestiques	174
De soi, pour les garçons	188
De soi, pour les filles	209

FIN.



341







